

RÉCITS
VAUDOIS



L'effeuilleuse • Les deux
frères • L'Ouchette.

Urbain Olivier



SAMIZDAT

Récits vaudois : L'effeuilleuse ; Les deux frères ; L'Ouchette, par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1880. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin. Il fut clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source: GoogleBooks (domaine public), avec l'élimination des artefacts de la reconnaissance de caractères et l'ajout de pages manquantes. Avec la collaboration de Jean-Marc Berthoud.

La licence GoogleBooks précise: *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement: ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

Ne regarde pas le vin qui paraît d'un beau rouge, qui fait des perles dans la coupe, et qui coule aisément. Il finit par mordre comme un serpent, et par piquer comme un basilic. (Proverbes 23: 31-32)

Ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour, avant qu'elle le veuille. (Cantique des Cantiques 8: 4)

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

Aux cultivateurs de mon pays, je dédie ce volume.

Le premier des récits qu'il renferme est une esquisse de caractères, prise dans la réalité.

Le second, déjà publié une première fois sans nom d'auteur par une société, est un tableau souvent trop fidèle de la vie et des aspirations d'un grand nombre de campagnards.

Le troisième, un petit roman villageois, assez différent de mes autres nouvelles.

Puissent-ils, tous les trois, combattre le mal et servir la cause du bien parmi nous.

U. O.

Octobre 1879.

TABLE DES MATIÈRES

L'EFFEUILLEUSE

Chapitre Premier	
Valérien	2
Chapitre II	
Clémence	8
Chapitre III	
La fin de la semaine	15
Chapitre IV	
À Nanty	21
Chapitre V	
Sur les toits	28
Chapitre VI	
Madame Kester	35
Chapitre VII	
Une explication	42
Chapitre VIII	
Nouveaux rapports	49
Chapitre IX	
Correspondance	57
Chapitre X	
Entrevue	64
Chapitre XI	
Une dernière ligne	68

LES DEUX FRÈRES

Première Partie

Chapitre Premier	
La famille Bron	74
Chapitre II	
Coup d'œil général	78
Chapitre III	
Les Ferdinand chez eux	82

Chapitre IV	
Carlato	87
Chapitre V	
Les enfants et les récoltes	92
Chapitre VI	
Un homme et une femme	96
Chapitre VII	
Un compte courant	100
Chapitre VIII	
Un autre buveur	104
Chapitre IX	
Des chiffres, des faits et de la morale	109

Deuxième Partie

Chapitre X	
Vingt ans après	115
Chapitre XI	
La vigne de Ferdinand	119
Chapitre XII	
Adrien et Adeline	124
Chapitre XIII	
Tentations • Propos de cabaret	128
Chapitre XIV	
Un conseil d'ami	132
Chapitre XV	
Le plan de Matthieu	137
Chapitre XVI	
Obstacle imprévu	141
Chapitre XVII	
Une surprise	146
Chapitre XVIII	
Les enchères	151
Chapitre XIX	
Comment les choses finissent	156

Chapitre XX	
Conclusion	161

L'OUCHETTE

Chapitre Premier	
Deux étrangers	165
Chapitre II	
La mère et le fils	171
Chapitre III	
On fait connaissance	177
Chapitre IV	
Une promenade en char	183
Chapitre V	
L'Ouchette	189
Chapitre VI	
Une aventure	195
Chapitre VII	
À Paris	202
Chapitre VIII	
Conséquence inévitable	209
Chapitre IX	
Une surprise	215
Chapitre X	
Question et réponse	221

L'EFFEUILLEUSE

Apprenez à bien faire.

CHAPITRE PREMIER

Valérien



Un dimanche après midi, une vingtaine d'hommes étaient réunis devant le cabaret du village de Vannes. Cinq ou six d'entre eux jouaient aux quilles, causant à haute voix, criant parfois ou riant à gorge déployée, lorsque la boule mitraillait les quilles. Ceux qui ne jouaient pas regardaient, tout en parlant de ce qui intéresse toujours les campagnards, c'est-à-dire de leurs travaux et de l'état des récoltes. Il y avait là des individus de tout âge, depuis l'adolescent de quatorze ans jusqu'au vieillard qui s'appuie sur un bâton et dont les yeux affaiblis ne voient plus distinctement les objets à quelque distance. Les jeunes gens et les hommes au fort de la vie étaient en bras de chemise. Quelques-uns, la pipe ou le cigare à la bouche, sortaient du cabaret. Ils se tenaient debout devant la porte, prêts à en franchir de nouveau le seuil pour partager un demi-litre de petit blanc avec le premier venu qui en ferait la proposition. La femme de l'aubergiste, ou une jeune servante endimanchée, apportait de temps en temps une bouteille de bière aux joueurs pour calmer leur soif, aiguisée par les mouvements violents auxquels ils se livraient et par une causerie bruyante.

C'était le premier dimanche du mois de juin ; la fête de l'Ascension avait eu lieu le jeudi précédent, fête à laquelle peu de personnes prennent véritablement part maintenant, tant l'affaiblissement de la foi chrétienne a augmenté dans les campagnes depuis quelques années surtout. S'il s'agissait de fêter le souvenir de la naissance ou de la mort d'un homme célèbre, de quelque philosophe dont les écrits ont détourné de l'Évangile ses contemporains bien plus qu'ils ne les y ont amenés, oh ! alors, il ne manquerait pas de gens pour se rendre à cette fête, même au prix d'un sacrifice de temps et d'argent. Se réjouir

de ce que le Sauveur du monde a pris possession de la gloire céleste, après avoir accompli son œuvre d'amour et de renoncement ici-bas, à quoi bon ? Cela intéresse infiniment moins le commun des mortels.

Parmi les joueurs aux quilles devant le cabaret de Vannes, il y avait un garçon bien membré, large d'épaules, le buste délié et dont les bras vigoureux lançaient la grosse boule avec une précision remarquable. Il la prenait de la main droite, puis, l'élevant à la hauteur de l'œil en la soutenant de la main gauche, elle roulait ensuite sur la planche et faisait sauter à droite et à gauche les pauvres quilles, malgré leur pesanteur.

— Six à Valérien ! dit un des joueurs. Ce coup mérite un verre de bière. Tiens, mon brave ; tu l'as bien gagné.

Valérien avala d'un trait la chope que l'autre lui présentait.

— Encore un coup comme celui-là et nous avons gagné la partie, reprit celui qui versait à boire.

En ce moment quatre jeunes filles, de dix-huit à vingt ans, ayant chacune un panier au bras et une paire de socques à la main gauche, arrivèrent devant le cabaret. Toutes avaient sur la tête un petit bonnet blanc, dont le tour était relevé par une garniture plissée. Ces filles étaient fortes de taille, mais pas grandes. On voyait bien qu'elles ne portaient pas de corset. Les joues roses, la mine allurée, elles n'avaient point un air embarrassé à l'idée de passer au milieu des hommes qui se trouvaient là réunis. Tout au contraire, elles les saluèrent gentiment dans leur patois en disant :

— Bonjour à tous !

— Eh ! s'écrièrent plusieurs garçons, voici les effeuilleuses : la Glaudine, la Marie Flonzeon, la Josette et la Constance.

— M. Valérien Pillet z'est-il là ? demanda celle qui se nommait Glaudine.

— Oui, le voilà qui joue aux quilles.

— Dites-lui *voir* de venir jusqu'ici.

La commission étant faite, Valérien posa la boule et vint parler à la jeune fille.

— Bonjour, dit celle-ci. C'est chez vous que la Péronne z'est engagée comme effeuilleuse ?

— Oui.

— Eh bien, elle ne peut pas venir. Voici les deux francs d'arrhes qu'elle vous renvoie.

— Et pourquoi ne vient-elle pas ?

— Parce qu'elle est malade. La pauvre fille z'a prit une fièvre qui la tourmente et dure trois semaines. Son père a fait venir le médecin qui la trouve assez *dangereuse* :

— Elle aurait au moins dû nous envoyer une effeuilleuse à sa place.

— Vous dites bien, monsieur Pillet ; mais toutes celles de chez nous sont prises. Moi, je vais chez Jean-Louis du bas du village, comme d'habitude ; les trois autres où elles sont engagées.

— Il n'y a donc plus d'effeuilleuse libre chez vous ?

— Non, pas la queue d'une. À revoir, monsieur Pillet.

Les quatre effeuilleuses se rendirent chez les gens qui les attendaient ; elles venaient d'un village de la côte savoisienne, pour gagner chacune quarante francs ou davantage en quelques semaines et s'en retourner ensuite chez elles. Avant de traverser le lac, elles avaient promis à leur curé de se bien conduire et d'aller à la messe chaque dimanche.

La partie de quilles étant finie, Valérien revint chez ses parents. Leur maison se trouvait dans un quartier assez distant du centre du village.

— Nous voilà bien arrangés ! dit-il en entrant. — Ah ! bonjour, tante Henriette : je ne vous savais pas là. Comment allez-vous ?

— Bien, je te remercie ; et toi ?

— Oh ! ça va toujours assez bien pour la santé. Mais voilà une vilaine affaire qui nous arrive, dit-il à son père et à sa mère : la Péronne est malade ; elle renvoie les arrhes et ne peut venir.

— Ah ! c'est ennuyeux, fit la mère. Et qu'a-t-elle trouvé ?

— Une mauvaise fièvre. C'est l'effeuilleuse de Jean-Louis qui m'a fait cette commission il y a un instant.

— Et la Péronne ne nous envoie personne à sa place ? demanda le père.

— Non ; toutes les filles de l'endroit sont engagées. À présent nous n'en trouverons point, et voici le moment de commencer les effeuilles¹.

— Il faudrait s'informer par là, vers les autres, pour tâcher d'en découvrir une, dit encore le père Pillet.

— Mais je te dis, reprit Valérien d'un ton assez bourru, que la Glaudine à Jean-Louis affirme qu'elles sont toutes engagées.

— N'y a-t-il aucune fille au village, demanda la tante Henriette, qui puisse *faire* vos vignes, soit à la tâche, soit à la journée ?

— Non, dit la mère Pillet ; non, il n'y en a point.

— Il y en aurait assez, continua Valérien sur le même ton, si ces belles dames ne préféreraient pas aller en service dans les villes, plutôt que de rester au village. Dès qu'une fille a communié, paf ! la voilà qui veut une place à Genève ou à Paris. Et alors il nous faut aller chercher

1 - [NdÉ] Pour ceux qui n'habitent pas un pays de vigne, l'effeuillage, qui a généralement lieu en juillet, consiste à couper les feuilles près de la grappe, mais sans ôter le pétiole, dans le but d'éviter la pourriture grise, de faire mûrir le fruit et laisser le soleil lui donner le coloris.

des effeuilleuses en Savoie. C'est dégoûtant. On dirait que c'est humiliant pour nos demoiselles de travailler à la campagne. J'y travaille pourtant, moi. Quand l'Henriette aura communié, j'entends qu'elle reste avec nous.

L'Henriette était une jeune sœur de Valérien, venue au monde quinze ans après lui. Elle en avait dix maintenant et allait à l'école la plus grande partie du jour. Les Pillet n'avaient que ces deux enfants. C'étaient des paysans au large dans leurs affaires, ayant une dizaine d'hectares de bonnes terres et quelque argent placé. La tante Henriette, marraine de la petite, était sœur du père Pillet. Veuve depuis quelques années, elle habitait chez son fils à Nanty, une lieue à l'est de Vannes.

— Si je savais, fit-elle, je demanderais à Clémence Deluc de venir *en effeuilles* chez vous.

— Qu'est-ce que cette Clémence ? demanda Valérien.

— Eh bien, c'est la fille d'une de nos voisines qui a été malade pendant un mois tout dernièrement. Clémence a dû quitter sa place pour venir soigner sa mère, et maintenant que celle-ci est guérie, la fille va probablement retourner en service à la ville.

— Sans doute, continua Valérien, c'est aussi une de ces mijaurées auxquelles il faut des volants au bas de la robe ? Ça ne vaut rien pour nous.

— Tu te trompes, mon cher neveu. Clémence Deluc a été élevée à la campagne ; elle en connaît bien les travaux et ne demanderait pas mieux que d'y rester. Mais son père et sa mère sont pauvres ; ils n'ont que cette fille, et elle veut employer ses bonnes années de la manière la plus profitable pour eux tous. Elle a servi d'abord chez des paysans, qui en étaient extrêmement contents ; mais comme ils ne pouvaient lui donner plus de 200 francs par an, elle a naturellement préféré en gagner 250 à la ville, avec des avantages qui font monter ses gages à plus de 300 francs. C'est seulement bien dommage qu'elle ait dû revenir chez ses parents ; mais elle sera bientôt replacée.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt-deux ans. Si elle consentait à venir *faire vos vignes* en attendant une nouvelle place, je crois que vous seriez très contents de son ouvrage.

— Essaie de lui en parler, dit la mère Pillet.

— Oui, mais encore faut-il savoir si c'est une fille d'un caractère sûr, à qui on puisse laisser la maison ouverte, reprit Valérien.

— À cet égard, tu n'as rien à craindre.

— Quelle mine a-t-elle ?

— Si elle vient, tu la verras. Mais je doute qu'elle accepte. Combien

donniez-vous à votre effeuilleuse ?

— Nous avons promis 40 francs à la Péronne, dit le père.

— Je lui parlerai dès ce soir. Peut-elle arriver sans vous prévenir ?

— Pardine, je crois bien, dit Valérien. Il aurait fallu ébourgeonner la jeune vigne il y a huit jours.

— Eh bien, je vais partir, afin d'arriver de bonne heure à la maison. Viens-tu m'accompagner un bout de chemin, Valérien ?

— Oui, volontiers. Mais je vais vite manger mon goûter. Ce sera fait en deux minutes.

Le garçon prit un pot de café au lait, bien bourré de pain, qui se tenait chaud sur le foyer, et le mangea debout, prenant d'abord le pain à grandes cuillerées, et buvant ensuite le liquide avec le pot à la bouche. Cela fait, il s'essuya les lèvres et dit qu'il était prêt.

La tante Henriette avait déjà son panier et son parapluie. Elle embrassa la belle-sœur, donna une poignée de main à son frère, et, d'un pas encore ferme malgré ses soixante ans, elle se mit en route pour Nanty. Valérien avait allumé un cigare et portait le léger panier de sa tante.

Quand ils eurent dépassé les dernières maisons du village, la bonne femme dit à son neveu :

— Si tu as quelque chose à faire, retourne seulement ; j'ai assez l'habitude de m'en aller seule.

— Non, mon père soignera le bétail. Je serai bien aise de causer un peu avec vous. Je m'ennuie parfois terriblement.

— Que te manque-t-il pour être content ?

— Toutes sortes de choses. D'abord, mon père, avec ses vieilles idées, me contrarie continuellement. Si je veux faire un ouvrage d'une façon que je crois bonne, il se fâche et n'est pas de mon avis. Alors je me fâche aussi, et nous voilà de travers pour deux ou trois jours. Ensuite, je voudrais pouvoir bientôt me marier, m'établir chez nous. Pour cela, il faudrait faire des réparations. Ça ne plaît pas à mon père, qui laisse son argent s'accumuler à la banque. Mais encore, pour me marier, il faudrait commencer par trouver une fille qui m'aimât véritablement. Je n'en connais point au village, et je ne veux pas aller courir après celles qui sont à l'étranger. On ne sait d'ailleurs pas ce qu'elles y font. Tout ça m'embête. Moi, ça ne me ferait rien d'épouser une fille sans fortune, pourvu qu'elle me plût et que sa famille fût honorable ; mais je suis sûr que mon père la verrait de mauvais œil, si elle n'apportait pas au moins 10 000 francs avec son trousseau. C'est pour cela qu'il me dit : Cherche d'abord la femme, et quand tu l'auras trouvée, on aura ensuite tout le temps d'arranger une chambre.

— Je comprends, mon cher ami, que tout cela te préoccupe et te donne

du souci ; mais veux-tu me permettre de te faire une petite observation ?

— Oui, dites seulement.

— Eh bien, j'ai trouvé aujourd'hui que tu n'avais pas avec ton père le ton d'un fils respectueux et soumis. Cette manière un peu hautaine de lui répondre le blesse, j'en suis sûre, et il doit en souffrir.

— Ah ! il vous faudrait entendre les choses dures et blessantes qu'il me lance au visage, quand il est de travers. C'est bien une autre affaire !

— Il a tort sans doute, quand il le fait ; mais toi, qui es son fils, tu dois t'observer à cet égard le premier, et ne pas lui manquer de respect.

— C'est bien difficile, quand on n'est jamais content et qu'on vous agace à tout moment.

— Essaye toujours de te contenir. C'est une belle victoire à remporter sur soi-même. Quant à trouver une femme, je t'aiderai, si je peux.

— Oui, tante, tâchez *voir*.

— À propos de cette Clémence Deluc, si elle vient chez vous, je te préviens qu'elle n'est pas habituée à entendre crier, ni jurer. Elle est très réservée et modeste. Mais il sera nécessaire d'avoir pour elle des égards. Malgré leur pauvreté actuelle, ses parents l'ont bien élevée ; leur appartement est toujours en ordre et d'une propreté exemplaire. Adieu maintenant. Retourne-t'en, tu es venu bien assez loin.

La tante Henriette arriva de bonne heure encore à Nanty. Avant même d'entrer chez elle, et comme elle passait devant la maison des Deluc, elle vit Clémence qui, assise sur un banc près de la porte, lisait un numéro du journal *la Famille*. La tante s'arrêta un instant à côté de la jeune fille, à qui elle fit part tout de suite de la proposition des Pillet.

— Voilà, dit-elle en finissant, j'ai pensé que ce serait une chose profitable pour toi, d'employer quelques semaines de cette manière, en attendant que tu sois remplacée : qu'en dis-tu ?

— Je vous remercie, répondit Clémence. J'en parlerai à mes parents ce soir, et, s'ils me conseillent d'accepter, j'irai volontiers, sans toutefois m'engager à rester jusqu'à la fin des effeuilles.

— Oui, ça peut s'arranger de cette manière. Si tu te décides à aller demain, je te verrai un moment avant ton départ.

— Sans doute.

— Adieu donc, ma chère enfant.

C'était une tant bonne et brave femme, la tante Henriette Collard.

CHAPITRE II

Clémence

Déjà dans la soirée, Clémence Deluc vint dire à la tante Henriette que ses parents lui conseillaient d'accepter la proposition des Pillet, en attendant d'avoir une place à l'année, et qu'elle irait à Vannes le lendemain matin. Elle préférait passer quelques semaines dans la même maison, plutôt que de travailler à la journée chez différentes personnes à Nanty. Cette décision fit plaisir à la tante.

— Je crois, lui dit-elle, qu'on aura des égards pour toi chez mon frère; on te traitera comme une fille du pays et non comme une effeuilleuse de la Savoie. Mais je veux te prévenir d'une chose, Clémence. Il se peut que tu entendes parfois, entre mon frère et son fils, une parole trop haute, un mot peu convenable. Si cela arrive en ta présence, il ne faudra pas t'en formaliser. Mon frère ne s'y prend pas toujours bien avec Valérien, et celui-ci n'a pas été élevé de manière à comprendre et à mettre en pratique tout le respect qu'un enfant doit à ses parents, même lorsqu'il est arrivé à l'âge d'homme. Ma belle-sœur est faible de caractère, et elle se trouve parfois entre l'enclume et le marteau, quand il faudrait, au contraire, se montrer ferme et décidée. Mais tous sont très honnêtes, justes dans leurs rapports avec le prochain. Le bon exemple que tu leur donneras peut leur être bien utile. S'il fait beau dimanche, viens me raconter un peu comment la semaine se sera passée. Adieu, ma chère. Que le Seigneur soit avec toi!

— Merci, répondit la jeune fille.

Le lundi matin, au lever du soleil, Clémence était debout, faisant du café comme à l'ordinaire. Presque tous les paysans, du moins à Nanty, ont l'habitude de déjeuner en se levant. C'est la première chose

qu'ils font, même avant de se laver le visage et les mains, quand ils se livrent à ces ablutions matinales, ce qui, pour un grand nombre, n'arrive pas tous les jours. La tasse de café prise, Clémence dit adieu à son père et à sa mère, puis elle se mit en route avec panier au bras et parapluie à la main. Sur la tête, un petit chapeau de joncs bruns la préserverait du soleil. Une effeuilleuse, quelque simple et pauvre soit-elle, doit toujours avoir des vêtements de rechange, parce qu'elle travaille à la rosée du matin ; et si quelque averse survient durant le jour, il lui sera peut-être impossible de l'éviter. Tous les clos de vigne n'ont pas à sa portée une maisonnette où elle puisse se réfugier. S'abriter sous un arbre pendant un orage n'est pas une chose prudente. Arrivée à la maison dans des vêtements transpercés par la pluie, il faut qu'elle puisse en mettre de secs. Clémence emportait donc dans son panier, y compris de légers sabots, tout ce dont elle pouvait avoir besoin pendant cette première semaine.

La matinée était bien belle. Tout dans la nature respirait la santé et la vie. Les froments à teinte bleuâtre mettaient l'épi ; dans les esparcettes fleuries, les abeilles faisaient entendre un bourdonnement général d'activité et de bonheur. Les prairies naturelles étaient de toutes couleurs, depuis la sauge rustique dont la hampe aiguë s'élève au-dessus de l'herbe, jusqu'au trèfle jaune et à cent autres fleurettes qui tapissent le sol. Dans les seigles élancés, vacillant à droite et à gauche au souffle d'une légère brise, un bleuet, une nielle violette, un rouge coquelicot, rompaient à tout instant la monotonie de ce champ barbu et bruissant. Des haies voisines s'échappaient les parfums suaves des chèvrefeuilles et des églantiers. En pleine campagne, la huppe jetait sa note langoureuse, perchée sur quelque vieux arbre dans le feuillage duquel sifflait un loriot nouvellement arrivé du midi.

Clémence était douée d'un sens droit. Simple et sans beaucoup plus de culture intellectuelle que n'en reçoivent à l'ordinaire les jeunes villageoises, elle avait cependant de précieuses qualités. Un caractère ferme et sûr, aimant le bien et haïssant le mal. Sans coquetterie aucune, elle savait mettre à l'arrangement de sa toilette un goût qu'il était impossible de ne pas remarquer au premier abord. L'ensemble de ses traits et toute sa personne s'y prêtaient du reste naturellement. Quand on possède une figure agréable, un teint pur annonçant la santé, de beaux yeux au regard franc sans rien de hardi, le front élevé sur lequel sont dessinés, comme deux arcs, des sourcils fins, réguliers, et qu'une brillante chevelure est tressée avec soin, il n'est pas difficile à une fille de vingt-deux ans d'avoir un extérieur remarquable. Cela frappait d'autant plus chez Clémence, qu'elle avait une belle tournure et se tenait droite, au lieu d'avoir les épaules

en avant et le buste voûté.

Le cœur lui battait pourtant un peu fort, lorsqu'elle arriva au village de Vannes. Une femme qui balayait le pavé devant sa porte lui indiqua la maison de Louis Pillet ; puis, toujours son balai à la main mais sans continuer son ouvrage, cette femme se dit à demi-voix : « Qu'est-ce que cette fille va faire chez les Pillet ? Est-ce qu'ils auraient bien engagé une servante ? Ça serait du luxe dans leur position, puisqu'il y a la mère, et que la petite peut rendre déjà bien des services. Si c'était une marchande, une colporteuse de bonnets et de cols, elle m'en aurait bien offert, tandis qu'elle n'a pas fait mine d'ouvrir son panier. C'est singulier qu'une fille comme ça bien arrangée vienne de si bonne heure chez les Pillet. »

Les réflexions de la balayeuse étaient, assez naturelles, car Clémence ne ressemblait point aux effeuilleuses arrivées de Savoie le soir précédent, et d'ailleurs la matrone de céans ignorait que celle des Pillet leur faisait défaut.

Clémence trouva le père Pillet dans la cour de sa maison. Une faux à l'épaule et une fourche à la main, il se disposait à rejoindre Valérien qui coupait une jeune esparcette.

— Bonjour, monsieur, dit Clémence. Je suis la personne dont M^{me} Collard vous a parlé hier, et je viens pour faire le travail de vos vignes, si cela peut vous convenir.

— Ah ! parfaitement : oui, cela nous arrange. Il vous faut entrer pour manger quelque chose et soigner vos effets, après quoi je vous conduirai à la vigne.

Posant ses outils, Pillet entra le premier et dit à sa femme :

— Voici la fille dont ma sœur nous a parlé hier soir.

— Ah bien, tant mieux ! dit la mère Pillet.

— Bonjour, madame, s'empressa d'ajouter Clémence. M^{me} Collard vous envoie ses salutations.

— Merci. Écoute, Henriette, reprit la mère, va conduire cette fille dans la chambre d'en haut, pour qu'elle y mette ses effets. La clef est à l'armoire. — Vous vous appelez ?...

— Clémence.

— Ah oui, je l'avais oublié.

— C'est un joli nom, fit la petite. Je voudrais bien m'appeler aussi Clémence, au lieu d'Henriette.

— Pourquoi ? votre nom est très joli, dit la nouvelle arrivée, suivant l'enfant sur une rampe d'escalier assez raide, puis montant une seconde rampe encore plus rapide, au bout de laquelle une porte ouvrait dans un galetas carrelé. Là se trouvait la chambre destinée à l'effeuilleuse, chaque printemps. C'était la seule dans ce logis élevé et

voisin des tuiles : une mansarde basse, plafonnée pourtant, et pas trop mal éclairée par une lucarne garnie d'une petite fenêtre carrée, avec des volets intérieurs. La porte fermait à clef. Clémence vit ces détails d'un coup d'œil, et ils lui plurent. Là, au moins, elle serait en sûreté. Si le lieu n'était pas très confortable, cette chambre isolée valait bien celle qu'elle avait eue dans la place où elle servait précédemment. Le milieu du galetas, assez grand, était garni de longues perches suspendues à des cordes et qui servaient à étendre le linge. Le long des murs, il y avait des bahuts, des arches à blé, divers fatras qu'on ne savait où mettre ailleurs.

Clémence arrangea vite les légers effets qu'elle apportait, puis elle redescendit les deux escaliers, après avoir toutefois tourné la clef dans la serrure.

— Voilà le pain et le fromage, dit la mère Pillet ; voilà aussi du vin ; servez-vous.

— Pour le moment, je n'ai ni faim ni soif ; merci. Mais je prendrai un morceau de pain dans ma poche, pour le manger à neuf heures.

— Attendez. Je vais vous en mettre dans un panier, avec cette petite bouteille.

Ce disant, la brave femme coupa une demi-livre de pain, un gros morceau de fromage et les mit, avec une chopine de vin rouge, dans un petit corbillon d'osier qu'elle recouvrit d'un linge propre.

— Vous me donnez beaucoup trop de choses, dit Clémence.

— Quand on travaille bien, il faut aussi être bien nourri, ma brave fille. Allez maintenant. Mon mari va vous montrer la première de nos vignes ; elle est petite, puisqu'elle n'a que cinquante toises, et encore ce sont des chapons de quatre ans. Lorsque vous entendrez sonner midi, vous viendrez dîner ; venez même un peu avant si vous savez l'heure. Au reste, vous verrez passer mon mari et mon fils et vous reviendrez avec eux.

La vigne en question n'était qu'à cinq minutes du village, en sorte que le père Pillet ne put engager une bien longue conversation avec Clémence avant d'y arriver. Là, il resta un instant pour voir comment elle s'y prenait et si elle connaissait bien la partie. Clémence lui prouva qu'elle avait été à une bonne école et que ses jolies mains, souples autant qu'agiles, expédiaient rapidement les diverses opérations d'un ébourgeonnement rationnel et intelligent.

— Je vois que vous n'êtes pas une apprentie, lui dit-il. Dans huit jours, quand vous viendrez pour la *lève*, il faudra s'y prendre avec précaution afin de casser le moins de *brots* possible.

— Sans doute ; les bourgeons des jeunes vignes se détachent plus facilement du cep que ceux des plantations anciennes.

Plus d'une fois les autres effeuilleuses, qui travaillaient dans le même clos, regardèrent du côté de la nouvelle venue.

— Tilié! diabe la parire! dit en son patois la Savoyarde qui avait rapporté les arrhes de la Péronne. Guéti! ce ne vaica pas n'effoliausa gan la vegne du père Pillet! Yo diabe l'ont-é trovaïe? N'y-est pas n'a fellié de la Chavoué: — Eh! la brâva! cria-t-elle à Clémence, queman s'appalâve? Cognessive la Péronne à Joset Triche? — Le ne repond ran, cella lurennal Epay que l'est n'a princessa²!

En effet, bien qu'elle comprît le patois de l'autre côté du lac, Clémence ne répondit pas aux questions de la Glaudine à Jean-Louis. Elle continua son travail sans lever la tête.

Vers midi, l'ébourgeonnement de la jeune vigne était terminé. Clémence avait réuni dans son tablier de grosse toile les meilleurs bourgeons ôtés des ceps pour les emporter à la maison. Le bétail aime cette *feuille* quand elle est jeune et fraîche. Comme Clémence allait entrer au chemin qui bordait le clos de vigne, les Pillet père et fils arrivaient aussi du pré, la faux à l'épaule et l'auget de bois suspendu à une courroie de cuir bouclée à la ceinture.

— Avez-vous bien avancé? demanda le père.

— J'ai fini.

— Comment! déjà fini? dit Valérien sans laissera son père le temps de parler. Vous êtes bien habile ou vous n'avez pas mis l'attention nécessaire à ce travail.

— Si vous voulez me montrer où je me suis trompée, dit Clémence, je tâcherai de faire mieux ailleurs.

— Voyons un peu, dit Valérien en entrant dans la vigne.

— Mais, que veux-tu examiner? lui dit son père. Je t'ai dit qu'elle effeuille bien et très vite.

— En effet, conclut Valérien après avoir fait quelques pas le long du sentier, si vous continuez comme cela et que vous sachiez bien lever, on pourra vous donner une médaille d'effeuilleuse.

— Je suis bien aise que vous soyez content de mon ouvrage, répondit Clémence. Faut-il emporter cette charge de *feuille*?

— Je la prendrai. C'est trop pesant pour vous; mais il vous faudra porter ma faux.

— Je puis très bien porter ce tablier sur ma tête.

— Non; cela vous décoifferait, dit-il en s'apercevant que Clémence

2 - Voyez! diantre la pareille! Regardez! si ne voilà pas une effeuilleuse dans la vigne du père Pillet. Où diantre l'ont-ils. trouvée? Ce n'est pas une fille de la Savoie. Eh! la jolie! comment vous appelez-vous? connaissez-vous la Péronne à Joset Truche? — Elle ne répond rien, cette luronne! — Peut-être qu'elle est une princesse!

avait de superbes cheveux sous son chapeau.

Il prit donc le tablier, noué aux coins avec les attaches, et le jeta d'une main à l'épaule, pendant que Clémence posait sur une des siennes le manche de la faux de Valérien, la lame en l'air.

Chemin faisant, ils furent rejoints par la Glaudine, qui, sortant de sa vigne et allant aussi dîner, ne perdrait pas une si belle occasion de savoir par qui la Péronne avait été si promptement remplacée.

— Bonjour à tous ! dit-elle en son patois (mais nous la ferons parler en français-savoyard). Vous avez trouvé une effeuilleuse, monsieur Valérien ; je vous en fais mon compliment.

— Oui, Glaudine, et une habile, par-dessus le marché. Depuis six heures du matin jusqu'à présent, elle a effeuillé plus de cinquante toises.

— Boustre ! où avez-vous appris ? demanda-t-elle à Clémence.

— Chez mon père.

— Parfaitement très bien : comment s'appellez-vous ?

— Elle s'appelle Clémence, dit Valérien.

— Diantre la pareille ! Alors, c'est la grosse cloche de Genève qui est sa marraine. C'est tout de même comique. De quel village êtes-vous ?

— Mais, répondit Valérien à la place de Clémence, vous êtes bien curieuse : si je vous dis qu'elle est de Nanty et ma cousine, qu'en aurez-vous de plus ?

— Ah ! je m'y attendais, monsieur Valérien, que c'était votre cousine. Elle ne ressemble pas à nous autres, qui sommes de véritables effeuilleuses. Ma foi, excusez-moi, la demoiselle, si je vous ai comme ça appelée à la vigne. Mais vous ne comprenez pas le patois de chez nous ?

— Je le comprends très bien.

— *Veyhive çan*³ ! dit la fille de Douvaine. Alors, vous êtes venue pour aider un peu les cousins, en attendant que la Péronne soit remplacée ?

— Oui, dit Valérien.

— Allons ! à la revoyance ! dit Glaudine en prenant le chemin à droite, qui conduisait chez Jean-Louis.

— Elle a une langue, celle-là ! dit Valérien quand ils furent un peu plus loin, et, de plus, curieuse comme une souris. Il faut qu'elle sache tout et mette son nez partout. C'est pour cela que j'ai dit que vous étiez ma cousine.

— Il aurait mieux valu lui dire simplement la vérité, dit Clémence.

— Certainement, s'empressa d'ajouter le père ; on ne doit pas faire

3 - Voyez-vous cela ?

courir dans le village un bruit pareil.

— Et pourquoi pas ? répliqua Valérien. Est-ce que cette Savoyarde a besoin de savoir qui nous avons chez nous ? Et quand même on rirait un peu à ses dépens, quel mal y aurait-il ?

— Oui, c'est bon ; il faut bien que tu aies le dernier mot partout ; c'est l'ordinaire.

CHAPITRE III

La fin de la semaine



Ce fut la petite Henriette qui, d'abord après le dîner, conduisit Clémence à une autre vigne, située dans le voisinage du pré que les deux hommes avaient fauché dans la matinée. Ceux-ci se reposaient pendant une heure avant de retourner à l'ouvrage. En général, les femmes et les filles des cultivateurs n'ont pas le temps de faire une méridienne; et pourtant, dans la saison des grands travaux de campagne, elles se lèvent tout aussi matin que les hommes. Elles sont beaucoup plus esclaves de leur position que ces derniers, lesquels se persuadent volontiers que les soins d'un ménage et de toute une maison sont peu de chose, en comparaison de leur propre tâche. Et s'il y a de petits enfants à soigner, c'est parfois, pour une jeune mère, une sorte de travail forcé auquel elle est condamnée du matin au soir. Peut-être même devra-t-elle se lever plusieurs fois dans la nuit pour endormir son nourrisson.

Clémence offrit bien à la mère Pillet de l'aider à laver et à essuyer les assiettes, à donner vite un coup de balai dans la cuisine, mais la maîtresse dit, en la remerciant, que ce n'était pas nécessaire. L'effeuillage pressant, il valait mieux y aller tout de suite.

— Voilà donc notre vigne de Mauproz, dit Henriette lorsqu'elles y furent arrivées. Elle va de ce sentier jusqu'à celui-là, et tout du long. Voilà aussi le pré que mon papa et Valérien ont fauché ce matin. — Montrez-moi comment on effeuille la vigne.

— Regarde, dit Clémence en introduisant ses doigts dans un cep. On ôte les petits bourgeons qui ont poussé dans le milieu, parce qu'ils sont inutiles et n'ont pas de grappes; ensuite, on ôte ceux qui chargent trop la plante ou sont mal placés, surtout s'ils n'ont pas de raisin.

Pourvu qu'il en reste deux à chaque *porteur*, c'est suffisant. Maintenant, il faut enlever les seconds bourgeons qui se développent entre les feuilles, et couper aussi les *filis*: tu vois, comme cela.

— Oui, je veux effeuiller ce cep.

Et les petites mains de la fillette exécutèrent fort bien toute l'opération. Il est vrai que le cep, étant formé naturellement, il n'y avait à supprimer que d'insignifiants bourgeons à l'intérieur; aucun de ceux du dehors ne devait être sacrifié.

— Est-ce comme ça ? dit la petite d'un air tout glorieux.

— Oui; tu as bien compris l'explication.

— Alors, je pourrai venir vous aider entre les écoles ?

— Si on te le permet.

— Bonjour, Clémence. Alors, si je reviens, vous me raconterez une histoire ?

— Nous verrons. Retourne vite : voilà la cloche de l'école qui sonne.

Le soir venu, Clémence était fatiguée plus qu'à l'ordinaire. Elle était arrivée à pied le matin et avait été courbée, le dos au soleil, toute la journée. Avant de monter dans sa chambrette, elle resta encore un bon moment devant la maison, assise sur un banc et se reposant à la fraîcheur, tout en tricotant. Valérien se tint là debout, fumant un cigare. Il adressa des questions à la jeune fille sur le village de Nanty, où il connaissait à peine la famille de son cousin, fils de la tante Henriette. Clémence répondit de manière à lui prouver qu'elle n'était ni une babillarde, ni une médisante, et ne se mêlait point aux cancons dont un village est toujours approvisionné, grâce aux propos colportés de maison en maison, par de mauvaises langues, ou à des racontages souvent peu véridiques.

Fatiguée aussi, la mère Pillet vint à la rue et dit à Clémence :

— Vous avez bien travaillé aujourd'hui, ma brave fille; allez dormir, afin de pouvoir vous lever de bonne heure demain. Henriette vous portera le déjeuner à la vigne. Et toi, Valérien, tu devrais aussi aller te coucher.

— Ne t'inquiète pas de moi; je sais ce que j'ai à faire sans qu'on me le dise, répondit le garçon.

Clémence s'était levée à l'instant et pliait son tricotage.

— Vous avez raison, madame Pillet, dit-elle. Je sens que le sommeil me gagne. Bonsoir.

— Bonsoir, dormez bien, dit Valérien.

Lorsque Clémence fut montée chez elle, la mère dit à son fils :

— Pourquoi restais-tu à causer avec l'effeuilleuse ? Ça n'a pas bonne façon. Les gens du village ont pu le remarquer. Il faut peu de chose pour se mettre par la langue du monde.

— Je m'embarrasse fort peu de ce que les gens peuvent penser et dire. Quel mal y a-t-il à causer un moment avec une fille qu'on voit pour la première fois et qui est chez nous ? Quoi que je fasse, j'ai donc toujours tort ?

— Mais non. Je dis seulement que si tu faisais cela souvent, les gens le remarqueraient.

— Et qui te dit que je veuille le faire souvent ? Tu vois bien que tu es toujours à me soupçonner.

La mère rentra, attendit encore un moment dans sa cuisine, et quand Valérien fut dans sa chambre, elle alla aussi chercher le repos dont elle avait besoin.

Là-haut, dans son grenier, Clémence avait ouvert son Nouveau Testament, et lisait les huit premiers versets du chapitre II de la 1^{re} épître à Timothée, lesquels se terminent par ces paroles : « Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant des mains pures, sans colère ni contestation. »

S'agenouillant ensuite, la jeune fille pria dans son cœur pour son père et sa mère, pour les membres de la famille chez qui elle se trouvait, demandant à Dieu d'y remplir son devoir en bonne conscience et d'y être préservée du mal. Elle termina sa requête par une supplication en faveur de toute âme humaine.

La lune venait de se lever dans un ciel sans nuage. Ses rayons emplissaient la chambrette d'une lumière argentée, et l'air frais du soir y pénétrait aussi par la petite fenêtre encore ouverte. Montant sur une chaise, Clémence regarda par-dessus le toit. De cette position élevée, on dominait les maisons voisines, et le lac apparaissait au loin, terne et tranquille. Mais à mesure que la lune montait dans le ciel, une zone brillante s'illuminait sur la plaine liquide, comme si l'eau était de feu en cette partie. — Que c'est beau ! dit Clémence, et c'est Dieu qui a fait tout cela. Comme il fait bon mettre en lui sa confiance !

Un trait noir, passant comme une flèche au-dessus des maisons, sillonna l'air dans le voisinage. C'était une chouette hulotte ; l'oiseau poussa bientôt un de ses cris lugubres, qui s'entendent au loin.

Clémence visita le châssis de sa fenêtre ; il se fermait au moyen d'une targette trop libre, que le moindre ébranlement extérieur aurait peut-être fait ouvrir. Mais les volets étaient arrêtés en dedans par deux tourniquets solides. Leur vue rassura complètement la jeune fille. Mais qui donc, pensa-t-elle aussitôt, pourrait avoir la ténébreuse idée d'exposer sa vie de nuit sur un toit élevé, dans le but de lui jouer quelque mauvais tour ? Personne assurément. Et quant à l'intérieur de la maison, elle était bien gardée par une serrure en bon état.

Le reste de la semaine se passa en travail continu. Un après-midi,

les Pillet, père et fils, demandèrent à Clémence, comme un service à leur rendre, de quitter la vigne pour une heure, et de prendre le râteau, à la suite d'un chargement de foin. Elle aurait pu s'y refuser, puisqu'elle travaillait à la tâche pour son compte, mais elle s'empressa d'accéder aux désirs de ses maîtres. Ceux-ci virent qu'elle était forte des bras et habile râteuse. Plus d'une fois, passant tout près d'elle en maniant sa fourche pour tendre le foin à son père qui l'arrangeait sur le char, Valérien sentit le frôlement involontaire de son bras contre le buste de la jeune fille, et cela lui était agréable. Il se surprenait lui-même à jeter un coup d'œil à la dérobée sur l'effeuilleuse, dont la belle carnation et le cou gracieux s'étaient un peu brunis au soleil, depuis qu'elle s'y tenait du matin au soir. Mais si Clémence s'apercevait de ce regard furtif et dirigeait sur Valérien un des siens, il baissait aussitôt les yeux, vaincu par une puissance supérieure à laquelle il n'était point habitué.

Le samedi, à quatre heures du soir, l'effeuillage général était terminé. Clémence revint à la maison avec une charge de bourgeons sur la tête; cela lui attira une espèce de gronderie de la part de Valérien qui se trouvait devant la grange.

— Est-ce qu'on va se mettre un pareil fardeau sur des cheveux comme les vôtres, lui dit-il en prenant le lourd tablier et le jetant à une toise dans la cour. C'est bon pour les abîmer. Vous êtes une désobéissante.

— Mes cheveux sont solides, répondit-elle en les rajustant promptement.

Le poids du tablier avait fait descendre les tresses sur le cou, ce qui rendait la jeune fille encore plus attrayante.

— Je vous dis, reprit Valérien, que vous êtes une sottie.

— Eh bien, puisque vous en êtes parfaitement sûr, je ne le serai plus à l'avenir. C'est la fin de la feuille.

Puis elle entra dans la maison, sans attendre un autre compliment à mots couverts. Le café était prêt. Clémence prit le sien, après quoi elle offrit à la mère Pillet d'écurer le carrelage de la cuisine et du corridor avant d'aller à Nanty, où elle voulait se rendre encore avant la nuit, pour passer le dimanche avec ses parents. C'était bien la première fois qu'une effeuilleuse offrait un tel service. Jamais la Péronne, toute brave fille qu'elle était, ne se fût avisée d'une pareille innovation. Peu lui importait de voir les *carrons* sales ou terreux. Clémence fit donc cette bonne œuvre avant de partir, employant le savon et la brosse, et ne craignant pas même de se mettre à genoux, pour avoir plus de force dans les mouvements des bras.

Au coucher du soleil, elle partait pour Nanty, mais non sans avoir promis de revenir le lendemain au soir, pour être prête, dès le lundi au

point du jour, à commencer l'attachage des bourgeons à l'échalas. Comme elle sortait de la maison, elle rencontra Valérien.

— Vous partez, lui dit-il.

— Oui, mais je reviendrai demain au soir.

— À la bonne heure. Je vais *m'ennuyer de vous* demain. Il me semble que vous êtes chez nous depuis longtemps.

— C'est bien aimable de votre part. Moi, je me réjouis de me retrouver avec mes parents.

— Ils sont sans doute plus faciles à vivre que les miens.

— Mon père et ma mère sont très bons; mais comment pouvez-vous parler des vôtres sur un ton pareil? J'en ai été plus d'une fois presque scandalisée. Vous ne devriez jamais vous exprimer à leur égard d'une manière si peu respectueuse. Permettez-moi de vous le dire franchement.

— Il est bien possible que j'aie tort; mais, que voulez-vous! On m'agace par des contrariétés, on me dit des mots pénibles, et je m'emporte facilement.

— Vous ne m'en voulez pas de mon observation, j'espère?

— Moi? pas du tout.

— Eh bien, au revoir. Je vous souhaite un bon dimanche.

— Ah! mais c'est qu'on se donne une poignée de main avant de se quitter, dit-il en secouant celle que Clémence n'osa pas lui refuser.

Bientôt la jeune ouvrière se trouva seule sur le chemin. Le soir tombait. Un de ces beaux soirs du mois de juin, alors que les prés nouvellement fauchés reverdissent, propres et comme tout endimanchés. Les oiseaux s'y promènent ou y dansent, attrapant les insectes dont ils se nourrissent et qu'il leur est plus facile de saisir sur un gazon ras, que dans l'herbe longue et touffue.

Clémence repassait en son esprit les souvenirs de ces premiers huit jours chez les Pillet. Encore deux autres semaines d'un travail actif, de quatre heures du matin à neuf heures du soir, et elle aurait bien gagné les 40 francs qui lui étaient promis. Aujourd'hui, c'est 50 francs qu'on paye aux effeuilleuses, si leur tâche est un peu forte. Il y a trente ans, l'engagement ordinaire était de 25 francs seulement, pour la même quantité d'ouvrage.

Bien des choses étaient pénibles à Clémence dans la famille Pillet. Les rapports entre les deux hommes, et entre la mère et le fils, étaient souvent peu convenables. C'était une maison dans laquelle on criait, on jurait à propos de rien, mais où l'on travaillait beaucoup. L'éducation morale du caractère était la dernière chose à laquelle les parents eussent pensé pour leur fils, et Valérien avait grandi, conservant ses instincts de colère, d'irritation et de mauvaise humeur, qui se

traduisaient souvent en paroles irrespectueuses fort blessantes. Du reste, si l'on avait pris l'habitude de crier et de s'adresser des reproches dans la famille, on n'y priait jamais. Jamais la Bible n'était tenue, excepté pour en ôter la poussière. La petite Henriette était la seule qui suivît régulièrement le culte public. Comme écolière, elle devait y assister. Mais le père et la mère n'y allaient que très rarement, et Valérien s'en abstenait aussi sous le moindre prétexte.

La beauté de Clémence et ses qualités hors ligne avaient fait une vive impression sur ce jeune paysan mal élevé. Il ne le disait pas, mais il en convenait bien avec lui-même et s'avouait qu'une relation intime avec cette jeune fille pourrait avoir une grande influence sur son caractère. Aurait-il le courage de le lui demander, de s'attacher fortement à elle par le cœur ? Le voudrait-il ? en serait-il vraiment capable ?

De son côté, Clémence ne regrettait pas le mot sévère qu'elle lui avait dit avant de partir, puisqu'il l'avait bien reçu. Mais quoiqu'elle eût remarqué plus d'une fois le regard de Valérien dirigé sur elle, l'effeuilleuse était fort loin d'avoir l'idée que le fils du paysan pût songer sérieusement à lui faire la cour.

CHAPITRE IV

À Nanty



Le dimanche était celui de Pentecôte. Le père Pillet se rendit à l'église, Valérien aussi, mais ils ne restèrent pas au temple pour *communier*, parce qu'ils avaient déjà pris la sainte cène à Pâques. Il n'y avait de cela que six semaines; c'était un peu vite pour la reprendre de nouveau. La mère resta au logis pour faire le dîner. Comme il n'eût pas été convenable de jouer aux quilles, devant le cabaret, un jour de communion, et qu'on ne se permettait pas non plus de travailler aux champs, — il avait, d'ailleurs, fait beau toute la semaine — Valérien ne savait trop à quoi s'occuper pour passer le temps. Il n'était pas du nombre des jeunes hommes qui, depuis quelques années, ont pris le goût de l'instruction et de la lecture dans les villages vaudois. À Vannes, il y avait pourtant une bibliothèque populaire, ouverte chaque dimanche à une heure de l'après-midi. L'abonnement coûtait fort peu de chose: quelques centimes pour un mois. La mère Pillet y prenait un volume de temps en temps, mais il était rare que Valérien le lût. Il l'aurait ouvert pour voir de quoi le livre traitait, puis, au bout de quelques minutes, il se serait mis à bâiller en disant: Ah! c'est un livre ennuyeux: toujours de la morale, rien que de la morale. On en entend déjà bien assez au sermon. Il avait pourtant lu la plus grande partie de *l'Oncle Tom*⁴.

— Voilà, disait-il, un livre intéressant; mais il vous met parfois dans

4 - [NdÉ] *La Case de l'oncle Tom* (*Uncle Tom's Cabin; or, Life Among the Lowly*) est un roman anti-esclavagiste par l'écrivaine américaine Harriet Beecher Stowe. Publié en 1852, ce fut le plus grand best-seller du XIX^e siècle. Ce roman provoqua une remise en question des attitudes vis-à-vis des Afro-Américains et de l'esclavage aux États-Unis et fut un des facteurs de l'exacerbation des tensions menant à la Guerre de Sécession.

une colère du diable contre ces monstres d'Américains du Sud qui maltraitaient leurs esclaves. Si j'avais été là-bas, j'aurais bien assommé quelques-uns de ces affreux planteurs.

Donc, n'ayant rien à faire dans l'après-midi de ce dimanche de Pentecôte, et le jeu de quilles étant fermé, il se décida bientôt à aller faire une visite à sa tante Henriette et à son cousin Louis Collard. L'occasion serait bonne aussi pour revenir avec l'effeuilleuse, à la tombée de la nuit. La figure si fraîche de Clémence, le son de sa voix, les belles tresses de ses cheveux, toute sa personne enfin passait et repassait en esprit devant les yeux de Valérien, comme une image qu'on ne peut s'empêcher de regarder, tant on y prend plaisir. Il se mit donc en chemin pour Nanty, allègre et bien vêtu comme un fils de bon paysan. On servait le café de quatre heures quand il arriva chez sa tante. Sa visite fut agréable aux Collard, car elle était rare. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il était venu à Nanty la dernière fois. Il prit une tasse de café avec la famille, après quoi son cousin alla chercher du vin, que les deux hommes burent, tout en causant de la vigne, des foins et des autres récoltes. À Nanty, les cerises étaient abondantes, tandis qu'il n'y en avait point à Vannes ; mais les Pillet auraient des prunes, qui manquaient complètement aux arbres de Louis Collard. Quand ils eurent bien causé, bu leur bouteille et visité l'étable, Valérien demanda où demeurait le père Deluc ; il voulait demander à sa fille à quelle heure elle comptait repartir.

— Vous êtes contents de son travail ? demanda la tante.

— Oui, certainement. Elle est habile, très complaisante et d'un charmant caractère.

— C'est une fille vraiment distinguée, reprit la tante.

— J'ai aussi la même idée, ajouta Valérien. C'est bien fâcheux pour elle que ses parents soient de pauvres gens, et qu'elle doive aller en service.

— Peut-être, continua la tante. Elle aurait pu faire un mariage riche dernièrement, mais elle a refusé.

— Qu'est-ce que vous me dites ? un mariage riche ? et avec qui ?

— Avec un veuf, négociant dans la ville où elle servait. C'est un homme encore jeune, qui n'a qu'un enfant, une petite fille.

— Elle est donc bien difficile ? à moins que l'homme ne soit un mal-bâti, une espèce de malotru.

— Non ; c'est même un assez bel homme, qui a bien de l'argent gagné.

— Pourquoi diantre ne l'a-t-elle pas accepté ?

— Parce qu'elle l'avait vu une fois ou deux ayant bu plus que de raison, et qu'il est disposé à se fâcher pour peu de chose.

— Ah! fort bien. Il paraît, dit Valérien, qu'il lui faudra un mari sans défaut et sans tache. Dans ce cas, elle risque de rester vieille fille. Mais c'est son affaire. Allons voir, cousin Louis, ce qu'elle dit cette M^{lle} Clémence.

— Si l'on prenait encore un verre ?

— Non. Il ne s'agit pas de se mettre mal dans ses papiers. Elle n'a déjà pas trop bonne opinion de moi, dit-il, essayant de rire.

Les deux hommes sortirent. Rentrée dans sa chambre, la tante Henriette, qui avait une certaine finesse d'observation, se dit à voix basse : Hem ! il en tient déjà pour Clémence, mon neveu, malgré le ton dégagé dont il en parle. Ce n'est pas pour rien qu'il m'a fait toutes ces questions, ni même qu'il est venu aujourd'hui. Le voilà averti : qu'il se tienne sur ses gardes.

Devant la petite maison des Deluc, il y avait un de ces rosiers sans épines qui parviennent à une grande hauteur, et dont les tiges nombreuses, bien garnies de branches à leur sommet, retombent en se pliant avec grâce et donnent un ombrage agréable en été. Tel de ces rosiers s'élève parfois jusqu'à vingt pieds de hauteur, sans aucun appui, pourvu qu'il soit planté à côté d'un mur qui le protège contre la violence des vents. Celui des Deluc était un vrai pavillon de roses, peu odorantes il est vrai, mais d'un effet charmant sur le vert feuillage de l'arbuste. Un banc rustique était placé dessous. Clémence et sa mère s'y tenaient assises, lorsque Valérien et son cousin se trouvèrent là.

— Bonjour, mesdames ! dit Valérien en saluant. Vous voyez bien, mademoiselle Clémence, que je m'ennuyais, puisque je suis venu à Nanty aujourd'hui. — Comment est votre santé maintenant, madame Deluc ?

— C'est M. Valérien Pillet, dit Clémence, laissant à sa mère le soin de répondre.

— Cela va beaucoup mieux, dit celle-ci : je vous remercie. La chaleur me fait du bien ; mais ma fille m'a beaucoup manqué toute la semaine.

— Je le comprends, reprit Valérien. Nous sommes bien contents de l'avoir à la maison à la place de notre effeuilleuse ordinaire. À quelle heure avez-vous l'intention de repartir ? demanda Valérien à la jeune fille.

— Bientôt, je pense.

— Dites-moi l'heure. Je m'arrangerai de manière à retourner avec vous.

— Merci, dit Clémence, hésitant un peu. Nous attendons mon père ; aussitôt qu'il sera de retour, je me mettrai en route.

- Comme ça dans une bonne demi-heure ?
- Oui ; pour arriver à Vannes encore de soleil.
- Très bien ; je reviendrai.
- Ne revenez qu'autant que cela vous arrange.
- Si vous avez un panier à porter, je le prendrai.
- Merci, mon panier n'est pas lourd.
- Donc, au revoir, dans une demi-heure.

Jusqu'à ce moment, Valérien n'avait vu Clémence que dans son costume d'effeuilleuse, le tablier retroussé, la jupe de cotonnade relevée des deux côtés et crochée par une grosse épingle. Maintenant, il la voyait en robe du dimanche, très simple, mais bien faite et d'une couleur qui faisait ressortir le teint si pur de la jeune fille. Un petit chapeau blanc sur sa belle chevelure augmentait encore, si possible, la fraîcheur et la grâce de son expression. L'idée de cheminer à côté d'elle jusqu'à Vannes, pendant une heure, souriait à Valérien ; il s'en promettait un réel plaisir, et nul n'aurait à y redire, puisque Clémence était effeuilleuse chez ses parents.

Le cousin Louis Collard fit faire à Valérien un tour dans le village. Arrivés en face de l'auberge communale, ils y rencontrèrent un jeune homme, ancien camarade de Valérien à l'école militaire. Les deux garçons refirent connaissance, parlèrent de la caserne et du champ des manœuvres, puis, pour ne pas manquer une si agréable occasion, l'habitant de Nantty offrit de payer un demi-litre. Comment refuser ? Ce n'était pas possible. On entra donc à l'hôtel, et quand le demi-litre fut bu, Valérien dit qu'il voulait payer aussi le sien, mais qu'on le boirait un peu vite, parce qu'il devait accompagner leur effeuilleuse et que le moment de partir allait être là. Deux verres sont vite avalés, surtout quand le vin est bon et la soif aiguillée. Mais avant que la bouteille fût vide, l'hôte, sur un signe de Collard, déposa un troisième demi-litre à côté du second.

— Mais nous n'avons plus le temps, dit Valérien. Je dois retourner chez nous avec l'effeuilleuse.

— Elle t'attendra bien un quart d'heure de plus, dit Collard.

— Cette Clémence Deluc est une charmante fille, dit l'autre Nantycien ; elle m'aurait donné dans l'œil, malgré sa pauvreté, si je n'étais pas déjà pourvu d'une femme. Voyons, bois, l'ami Pillet. On n'a pas souvent le plaisir de trinquer ensemble. L'aubergiste a du Villeneuve délicieux ; je veux te le faire goûter. Eh ! Motteux ! un de Villeneuve, mais du tout véritable, vous savez ?

Un, c'était un litre. La grosse bouteille fut sur la table avant que Valérien eût pu s'opposer à son apparition. Elle fut bue comme les trois premières.

Notez, ami lecteur ; remarquez, jeunes filles à marier, que ce jour est un dimanche de Pentecôte. Mais qu'est-ce que cela peut faire !

Cela fit pourtant que, voyant la demi-heure écoulée, Clémence, après une nouvelle attente de dix minutes, prit son panier et partit seule. Évidemment elle préférait n'avoir pas d'accompagnateur. Elle était déjà plus d'à moitié chemin de Vannes, lorsque Valérien, l'œil en feu et la langue épaisse, vint demander si elle était prête.

— Ma fille s'est mise en route il y a longtemps déjà, dit la mère, voyant que vous ne veniez pas, et craignant pour ce soir un orage.

— Ah ! diable, c'est ennuyeux. J'ai été un peu retenu, malgré moi. Il me semble qu'elle aurait bien pu m'attendre. En marchant vite, ai-je la chance de la rejoindre ?

— Peut-être ; mais pourtant ce n'est guère probable. Elle vous a attendu un bon moment ; ne vous voyant pas arriver, elle est partie, pensant qu'on vous retenait chez votre tante.

— Enfin, puisqu'elle est loin, tant pis. Bonjour.

— Bon retour à la maison, monsieur Pillet.

Puis, quand il fut loin : « Il a bu, se dit la mère. Ah ! que Clémence soit sur ses gardes avec ce jeune homme ! »

Pestant contre son cousin et le camarade qui l'avaient fait boire, Valérien pressa le pas dans l'espoir de rejoindre Clémence. Mais ce fut en vain. À cette marche précipitée, il ne gagna que de réchauffement et une soif toujours plus ardente. Quoique seul, s'il avait passé à côté d'un cabaret, il s'y serait certainement arrêté. Mais il n'y en avait pas entre les deux villages.

Le soleil disparaissait derrière le Jura lorsque Clémence arriva près de Vannes. Vers les premières maisons, elle rencontra dans le chemin les quatre effeuilleuses de Savoie, se donnant le bras et chantant une chanson de leur pays. Par moment les voix étaient si hautes, si perçantes, qu'on ne savait s'il s'agissait d'un chant ou simplement de cris. Il s'y mêlait aussi de bizarres ritournelles, sans aucune trace d'harmonie. Mais tout cela remplissait bien l'air aux environs, et c'était ce qui plaisait à ces braves filles !

— Vaica n'a damouisalla que porte on panhi, dit la Glaudine en cessant de chanter. Eh ! mais y'et l'effoliausa es Pillet⁵.

— Bonzour, la cousine ! dit-elle à Clémence, quand elles ne furent plus qu'à dix pas.

— Bonjour ! vous êtes bien joyeuses, ce soir.

— Oui ; c'est demain qu'on *prend la paille*. Avez-vous aussi fini la feuille ?

5 - Voilà une demoiselle qui porte un panier. Eh ! mais c'est l'effeuilleuse des Pillet.

— Oui ; je prendrai la paille demain.

— Bien, très bien, parfaitement. Ah ! ça, votre bourgeois z'a dit une menterie sur votre compte ?

— Comment ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Vous savez bien : que vous étiez sa cousine. M. Valérien n'est pas plus votre cousin que le diable.

— En effet, nous ne sommes pas parents.

— Attendez voir que je le rencontre ! c'est moi qui veux lui lancer un quolibet. Dites donc : vous êtes diastrement belle et jolie aujourd'hui. On ne dirait pas que vous *sayez* une fille de campagne. Est-ce que vous travaillez à la terre chez votre père ?

— Oui, quand je ne suis pas en place.

— Ah ! vous êtes domestique en ville. À la bonne heure ! Vos maîtres sont en voyage, peut-être ?

— Je n'ai pas de maîtres dans ce moment. C'est pour cela que je remplace la Péronne chez M. Pillet.

— Très bien, parfaitement. Bonjour, la charmante.

— Bonjour.

— Don pas, que l'est brava⁶ ? dit la Glaudine, lorsque Clémence eut repris sa marche.

— Ouai, répondirent les autres.

— E no faut requemenci. Y'et à :

*Un jour la fille dit à son père :
Si ce garçon veut m'épouser,
Je lui dirai que j'en suis fière,
Mais qu'il faut vous y proposer.*

— Avez-vous vu Valérien ? demanda la mère Pillet à Clémence, lorsque celle-ci eut posé sa robe du dimanche et repris des vêtements de travail : il est allé à Nanty.

— Oui, nous devons revenir ensemble, mais comme il n'arrivait pas, j'ai pensé qu'il était retenu chez sa tante, et je me suis mise en chemin.

— Vous avez bien pensé. Pourvu qu'on ne l'ait pas fait boire ! Ces gens de Nanty sont terribles avec leur manière de presser le monde.

— Je ne suppose pas qu'ils soient plus terribles qu'ailleurs, dit Clémence. L'habitude d'offrir du vin est universelle dans notre pays. Il faudrait savoir refuser.

— Oui, vous dites bien, Clémence ; mais justement Valérien ne sait pas refuser. Avez-vous pensé qu'il faut mettre tremper la paille

6 - N'est-ce pas, qu'elle est jolie ?

pour demain ?

— Oui ; je voulais vous demander où elle est.

— Dans la grange, où mon mari en a descendu. C'est de la paille de seigle, un peu dure ; il faut qu'elle trempe longtemps.

— Je vais en porter quelques *liasses* dans la fontaine, dit Clémence, pour qu'elle soit prête demain matin.

CHAPITRE V

Sur les toits



utrefois, — et peut-être la coutume existe-t-elle encore en bien des endroits de la Côte vaudoise, — les domestiques des vigneronns *misaient* entre eux les effeuilleuses. Pour cette vente aux enchères, les fils de la maison, s'il y en avait qui fissent partie de la bande, se joignaient aussi aux valets de leur parents. C'est-à-dire que celui des miseurs qui s'engageait à payer aux autres le plus de bouteilles de vin, était censé avoir droit aux bonnes grâces des ouvrières. Il devenait leur favori, leur chevalier servant, en tout bien tout honneur, pour autant qu'elles-mêmes étaient aussi de braves et honnêtes filles. Ce genre de convention baroque avait du reste pour contractants essentiellement des Savoyards, ceux-ci étant alors en majorité les valets de vigne dans nos villages. Tout cela a bien changé depuis quelque vingt ans, mais, je le répète, il est probable que, pour rire et s'amuser, la mise des effeuilleuses a lieu encore en quelques endroits. Mal venu des autres eût été le fils de vigneron ou le valet qui se fût permis, par exemple, d'embrasser une ouvrière qui ne lui aurait pas été adjudgée à l'enchère.

En l'année où se passe notre petit récit, il y avait sept effeuilleuses à Vannes. Le village n'est pas situé dans le vignoble même, en sorte que le territoire est occupé par des champs et des prairies, bien plus que par des cépages. Si le contraire avait eu lieu, il aurait fallu un beaucoup plus grand nombre d'ouvrières aux vignes, sans compter les femmes et les filles de la localité.

Le soir en question, comme Valérien arrivait, tout échauffé, devant l'auberge de Vannes, il y trouva une demi-douzaine de garçons qui se disposaient à y entrer. Voyant venir Valérien, ils l'attendirent.

— Ah, ça, dit l'un d'eux, d'où viens-tu pour avoir si chaud ?

— De Nanty.

— Votre effeuilleuse, qui en venait aussi, a passé par là, il y a une demi-heure.

— Toute seule ?

— Oui ; la nôtre l'a rencontrée. Nous allons boire un verre ; viens-tu avec nous ? Il me semble que tu as soif.

Valérien entra avec la bande. Tout en buvant, la conversation roula sur les effeuilleuses, chacun déclarant que celle des Pillet était de beaucoup la plus jolie de toutes. Outre Clémence et les quatre Savoyardes, il y avait à Vannes deux Françaises du pays de Gex. L'une de ces dernières était aussi une belle jeune fille, brune, à la taille élancée, au parler rapide et net. Elle avait moins d'esprit naturel et moins de langue que la Glaudine, mais il n'aurait pas fallu qu'aucun garçon eût essayé de l'embrasser. La belle Philippine lui eût flanqué net un soufflet, tandis que Glaudine eût ri la première, si le fils de son maître ou tel autre garçon habitant la maison, eût fait semblant de lui dire un mot à l'oreille pour lui prendre un gros baiser. « Ça, c'est une bêtise, lui aurait-elle dit, bien que vous soyez un voleur ; mais n'y revenez pas une autre fois. »

Valérien écoutait ce que disaient ses compagnons et parlait très peu lui-même. Le vin bu à Nanty et la marche échauffante l'avaient ahuri. Puis il était en proie à toutes sortes de pensées qui lui étaient venues en route.

— Qu'as-tu ce soir ? lui dit un des plus âgés de la bande. Tu as l'air tout *niaffle*, comme si quelqu'un t'avait fait des chagrins.

— Moi ? non, je n'ai rien de plus qu'à l'ordinaire.

— Puisque votre effeuilleuse est reconnue pour la reine des autres, si on la misait entre nous ? que dis-tu de ça ?

— La miser ? pourquoi faire ?

— Pour avoir le droit de la courtiser.

— Misez-la si vous voulez ; celui qui l'aura n'y gagnera pas grand'chose.

— J'en donne deux bouteilles, dit un des plus jeunes garçons.

— Moi trois, ajouta celui qui avait fait la proposition. Voyons toi, Valérien, combien ?

— Moi, je ne mise pas. Si vous aviez causé avec elle seulement pendant cinq minutes, vous verriez bien que ce n'est pas une fille comme les autres.

— Alors, tu veux la garder pour toi sans rien payer ? ce n'est pas juste.

— Je payerai ma part du vin bu, comme nous le faisons toujours.

— Décidément quelqu'un t'a disputé à Nanty, reprit l'un des

garçons, car tu as l'air terriblement absorbé. Allons, Valérien : à ta santé et à celle de ta belle effeuilleuse !

— À la santé de la Philippine à Jacob, quand même elle est fière comme une baronne, dit un jeunet.

— Et à celle de la Glaudine ! dit en riant le fils cadet de Jean-Louis Tornier. C'est la meilleure chanteuse de la bande, et elle est toujours de bonne humeur.

Les bouteilles vidées, chacun paya son écot. Aucune adjudication n'avait eu lieu. Valérien se leva le premier et revint chez lui. Il trouva sa mère qui l'attendait. Son père était déjà au lit.

— Où est Clémence ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Elle est montée dans sa chambre, où sans doute elle dort déjà, afin de se lever de grand matin. Pourquoi n'es-tu pas revenu de bonne heure avec elle ?

— Pourquoi ? parbleu, parce qu'on m'a retenu. Mais elle aurait bien pu m'attendre, au lieu de partir si vite. Je lui avais dit que je viendrais l'appeler.

— Au fait, il vaut bien autant qu'elle soit revenue seule ; mais toi, tu es resté trop tard. Je suis sûre que vous avez été au cabaret ?

— Oui, les garçons d'ici m'ont invité à boire un verre ; j'avais soif en arrivant.

— Ah ! ce maudit cabaret ! pourquoi y aller, quand on a du vin chez soi ?

— On y va pour causer un peu de nos affaires.

— Oui, je pense qu'elles sont belles vos conversations !

— Elles valent bien autant que celles des femmes du village. Quand vous êtes deux ou trois à la fontaine, et même au milieu du chemin, les bras croisés, la roue du moulin ne fait pas plus de bruit que vos langues.

— Mange ta soupe et va dormir ; tu es fatigué.

— Je n'ai pas faim. Adieu ; bonne nuit.

Ce fut de cette manière que la mère et le fils se quittèrent. Si Clémence avait entendu ce bout de conversation, elle en aurait été bien édifiée. Mais elle n'avait pas été huit jours dans la maison, sans en apercevoir quelques échantillons pas meilleurs.

La chambre où couchait Valérien se trouvait au rez-de-chaussée d'un petit logis, adjacent au bâtiment principal d'habitation. Dans ce dernier, joint à la grange et à l'écurie, il n'y avait de plain-pied que la cuisine et une chambre ; à l'étage, la même chose, plus un petit cabinet borgne pour Henriette. La chambre du rez-de-chaussée étant très humide, on n'y avait pas mis de lit. Le père et la mère couchaient dans celle de l'étage. Au galetas, il n'y avait absolument que la

mansarde occupée par Clémence.

Valérien n'était pas ivre à trébucher et à ne pouvoir parler ; mais il était dans cet état d'excitation nerveuse que le vin produit chez certains tempéraments, lorsqu'il a été absorbé en trop grande quantité. Il peut provoquer des désirs coupables ; en un mot, comme dit la Parole de Dieu, il porte en lui la dissolution.

Valérien se jeta sur sa couche à moitié vêtu et s'endormit d'un lourd sommeil plein de rêves. Vers minuit il se réveilla. Il but de l'eau déposée sur sa table, se remit sur son lit, mais sans retrouver le sommeil. La lune à son décours éclairait faiblement dans un ciel nuageux. Parfois elle disparaissait complètement derrière d'épaisses vapeurs, poussées par le vent dans ces hautes régions. Valérien ouvrit la fenêtre. Il faisait frais, comme si le temps se préparait à la pluie pour le lendemain. Une échelle suspendue sous l'avant-toit du petit bâtiment, à portée de la main, lui suggéra une idée qui ne lui serait probablement pas venue s'il avait été de sang-froid, car, bien que sans crainte véritable de Dieu, il n'était pas perverti comme tant d'autres jeunes hommes. Avant de donner suite au projet qui venait d'éclorre en son esprit, il essaya de se rendormir. Impossible : il ne faisait que se tordre sur sa couverture. Alors, n'hésitant plus, il se leva, descendit par la fenêtre et dressa l'échelle contre le toit du petit bâtiment, lequel aboutissait dans sa partie élevée, à quelques pieds de celui de l'autre maison. Montant les échelons à pieds nus, il se rendit sur les tuiles jusqu'au mur supérieur, grimpa sur le second couvert, et, de là, se traîna sur les genoux et les mains tout à côté de la lucarne du cabinet de Clémence. À une heure aussi indue, n'ayant que son pantalon et sa chemise pour vêtements, la tête nue, des gens superstitieux auraient pu le prendre pour un fantôme. Mais heureusement pour lui et la jeune fille, nul ne le vit dans cette escapade téméraire et insolente.

— Clémence ! fit-il à voix basse, collant sa bouche sur la vitre : Clémence !

Celle-ci venait de se réveiller. Elle crut entendre chuchoter sur le toit et tressaillit.

— Clémence ! fit pour la troisième fois l'effronté visiteur.

Dans son entreprise sur les toits, l'idée unique de Valérien était de causer un moment avec Clémence, puisqu'il n'avait pu le faire au retour de Nanty. Aucune pensée coupable ne lui était venue à l'esprit. Nous ayons déjà dit que c'était un garçon de mœurs honnêtes. Mais dans ce moment, les suites du vin et la vivacité de son amour naissant pour Clémence le dominaient entièrement. Et puis, il n'avait pas l'habitude de se maîtriser. Ce qu'il voulait, il le voulait avec passion.

Or, il voulait dire à Clémence qu'il l'aimait ; il voulait lui demander la promesse de devenir un jour sa femme ; et dans son état d'agitation fiévreuse, il se représentait que la jeune ouvrière consentirait à un entretien de quelques instants avec lui. Il ne voyait que cela, ne pensait qu'à cela. L'odieux de sa démarche étrange ne se présentait nullement à ses yeux.

Mais Clémence ne donna aucune réponse, écoutant plutôt les battements de son cœur épouvanté. Aussitôt qu'elle eut reconnu la voix de Valérien, elle n'hésita plus. Sans allumer sa chandelle, elle passa vite une jupe et sa robe, mit ses souliers et, toujours muette malgré les appels réitérés qui lui parvenaient du toit, la main sur la clef de sa porte, elle était prête à descendre à l'étage, si Valérien avait un moyen quelconque d'ouvrir la fenêtre et les volets.

— Clémence ! dit de nouveau celui-ci, je désire vous dire quelque chose, deux mots seulement, et je m'en retournerai. Mais venez à la fenêtre et ouvrez les volets.

Aucune réponse.

— Vous ne voulez donc pas que je vous parle. Je vous proteste que je n'entrerai pas dans votre chambre ; mais, par compassion, dites-moi un mot, un seul.

Silence absolu.

— Si vous ne dites rien, je croirai que vous êtes morte ; alors, il faudra bien que j'entre pour m'en assurer.

Le malheureux ne savait plus ce qu'il disait. Ébranlant d'une main le châssis, pendant que de l'autre il se cramponnait à la lucarne, la targette recula et la fenêtre s'ouvrit toute grande sur le toit.

Clémence donna un tour de clef pour ouvrir sa porte, Valérien essayant de secouer les volets dans le but de faire céder les tourniquets. Mais ils étaient solides, joignant exactement contre la planche, en haut et en bas.

— Encore une fois, reprit Valérien, je vous dis que je ne veux pas entrer. J'ai un secret à vous révéler ; ouvrez donc les volets, ou, tout au moins, venez mettre votre oreille ici, près de moi.

Même silence de mort.

— Vous me refusez donc tout ? Un jour, vous vous en repentirez.

Valérien repoussa le châssis à sa place, au risque de casser les vitres, et Clémence entendit le bruit furtif des pieds nus sur les tuiles, surtout lorsque l'une d'elles, cédant sous le poids du corps, se brisait subitement.

Quelques minutes après, l'échelle était remise sous l'avant-toit, et le jeune homme dans son lit. Peu à peu, grâce au sommeil, et le vin lui ayant passé, il se dit qu'il était un fou, un misérable ; que sans tarder,

il faudrait demander pardon à Clémence pour la peur qu'il lui avait sans doute causée, et pour l'offense dont il s'était rendu coupable envers elle. La passion se taisant fit place à une sorte d'éveil de la conscience. Rentré en lui-même, il comprit qu'il venait de se déconsidérer complètement aux yeux de Clémence, et qu'elle aurait dès lors de lui la plus mauvaise opinion. Mieux que cela, il gémit en son âme et se repentit sincèrement de ce qu'il avait fait.

Un sentiment de cette nature ne doit pas étonner, quand il se produit chez un jeune homme que le vice n'a pas encore souillé, mais qui a seulement cédé à l'empire de la tentation, à l'emportement du caractère, et surtout à l'excitation causée par le vin. Il suffit parfois d'un éclair pour dissiper les ténèbres les plus épaisses. Dans le monde moral c'est la même chose, pourvu que le cœur et la conscience ne repoussent pas la lumière qui vient d'en haut.

Lorsque Clémence fut sûre qu'il avait tout de bon repris le chemin par lequel il était venu, elle alluma sa lampe et referma soigneusement la targette de la fenêtre, attachant avec une ficelle le bouton à un clou planté dans le linteau intérieur de la lucarne, lequel clou avait été mis là dans un but pareil, évidemment. Avant d'essayer de se rendormir, elle rendit grâce à Dieu de l'avoir gardée dans le danger. Si elle avait su qu'en ce moment même Valérien s'accusait sévèrement, elle aurait eu pour lui une compassion charitable. Clémence n'ignorait pas que de semblables visites clandestines ont lieu dans bien des villages et sont considérées par des gens soi-disant honorables, mais au fond sans moralité, comme des choses de peu d'importance, tant qu'il n'en résulte pas du scandale. Mais, de ce jour, ou plutôt, de cette nuit, elle décida dans son for intérieur, qu'elle n'adresserait plus la parole à Valérien la première, et que s'il se permettait de revenir frapper à sa fenêtre, elle avertirait les parents et quitterait la maison dès le lendemain.

Au point du jour elle était debout, prête à se rendre à la vigne. Valérien qui la vit se disposer au départ, passa près d'elle et lui dit à voix basse :

— Bonjour, Clémence.

Mais elle ne le regarda pas et ne lui répondit rien.

« Je l'ai donc terriblement offensée, pensa le jeune homme ; il faudra pourtant que j'aie avec elle une explication pendant qu'elle est chez nous. »

Il en fut ainsi de toute la journée. Clémence demanda qu'Henriette lui apportât son dîner et son goûter à la vigne. Il y avait une petite maisonnette au clos où elle travaillait ; il lui était facile d'y prendre ses repas et de s'y réfugier en cas d'une averse. Le soir venu, elle monta

dans sa chambre, sans avoir répondu à la salutation de Valérien. Mais il ajouta aussitôt, comme elle était encore dans le premier escalier et lui dans le corridor :

— Ah ! vous pouvez dormir sans crainte. Je suis assez puni pour avoir écouté mon propre conseil et celui du démon.

CHAPITRE VI

Madame Kester



Le travail auquel se livrait Clémence chaque matin et qui durait jusqu'à la nuit, sauf les moments des repas, était très assujettissant. Il n'exige pas un déploiement considérable de forces, mais il tient le corps dans une position fatigante et porte le sang à la tête. En outre il demande une grande souplesse des mains, une activité continue des bras. L'effeuilleuse qui lève la vigne, comme on le fait au canton de Vaud, se rend à son ouvrage avec un paquet de paille mouillée, arrangée et liée en grosses poignées de quatre-vingts centimètres de long. Elle prend une de ces *liasses*, qu'elle enroule dans son tablier, de façon à ne laisser visible que le gros bout, et elle s'en fait un demi-cercle à la ceinture. Baissée sur un cep, elle en nettoie l'intérieur, ôtant ce qui n'est pas bon, détachant les seconds bourgeons qui ont poussé dans l'aisselle des feuilles, coupant les vrilles, etc. Cela fait, elle attache les sarments à l'échalas en commençant par les plus courts, et terminant par les plus allongés, lesquels demandent plusieurs *liures*⁷ et doivent même être rabattus à une feuille au-dessus de leur tuteur. Tout cela doit être fait délicatement de façon que le raisin ne soit ni froissé, ni étranglé par le lien de paille, et que l'air circule bien à l'intérieur. Dès qu'un cep est *levé*, l'effeuilleuse passe à un autre. Et il faut se dépêcher, parce que, si l'opération traîne en longueur, tous les bourgeons s'entrelacent et s'accrochent les uns aux autres par les vrilles, de manière à présenter un fouillis inextricable, dans lequel les vers s'établissent et font de terribles ravages, surtout si le raisin est en fleur. La tâche d'une effeuilleuse, à la Côte, est d'environ deux poses anciennes, soit quatre-vingts ares, dont la superficie est peuplée de seize à vingt

7 - [NdÉ] Petits noeuds ou cordellettes?

mille ceps. On comprend que, pour expédier tout cela, l'ouvrière doit être active et se lever de grand matin. Un autre ouvrier est bien plus habile qu'elle ; il travaille jour et nuit quand il se présente, et devient en peu de temps la terreur du vignoble tout entier. On l'a nommé *phylloxera*⁸. Avec lui, quand il s'y met, un hectare de vigne se passe bientôt d'effeuilleuse.

Clémence avait mis une semaine pour l'ébourgeonnement préalable ; elle pensait qu'il lui faudrait au moins quinze jours pour la seconde opération. Sa tâche alors serait terminée.

Comme elle ne rentrait à la maison que le soir, elle n'eut pas l'occasion de voir Valérien pendant plusieurs jours de suite. Cependant elle s'apercevait bien, à sa manière de la saluer lorsqu'il la rencontrait, qu'il avait un air triste et malheureux. Clémence avait fini par répondre un *bonjour* digne et froid, à celui qu'il ne manquait jamais de lui donner d'une voix peu assurée ; mais elle n'avait pas échangé une seule parole d'explication avec lui, depuis l'aventure de la nuit sur les toits. Elle remarquait seulement qu'il avait un meilleur ton avec ses parents, même lorsque ceux-ci étaient de mauvaise humeur. Il était aussi plus empressé à rendre de petits services à sa mère dans la maison.

Le samedi au soir, lorsque Clémence revint de la vigne, il était trop tard pour se rendre à Nanty. Elle se sentait d'ailleurs trop fatiguée pour marcher encore pendant une heure, ayant été toute la semaine sur ses jambes et au soleil. Sa visite à ses parents fut donc renvoyée au lendemain.

Pendant qu'elle déjeunait, seule avec la mère Pillet, avant de partir, celle-ci lui dit qu'elle ne comprenait pas ce que Valérien avait depuis plusieurs jours. Il était triste, ne mangeait pas, ne buvait presque plus de vin, et, malgré cela, travaillait comme à l'ordinaire. La mère craignait qu'il ne fût malade, ou bien en proie à quelque chagrin, et cela lui donnait une vive inquiétude pour son fils.

— Avez-vous essayé de le questionner sur ce qu'il éprouve ? demanda Clémence.

— Non ; j'ai peur qu'il ne se fâche, et cela lui ferait encore plus de mal. Mais je vois bien qu'il nous cache quelque chose, à son père et à moi. Et avec ça, il est très gentil depuis quelques jours : ne l'avez-vous pas remarqué ?

— Oui, pour le peu que j'ai vu, il m'a paru plus convenable, en particulier avec sa mère.

— N'est-ce pas ? Si vous essayiez de lui *causer* ? peut-être vous

8 - [NdÉ] Insecte ailé rongeur des racines, la tige et la feuille de la vigne.

dirait-il ce qu'il a, car il vous respecte infiniment.

— Non, je ne le ferai pas. S'il est malade, il faut consulter un médecin ; s'il a des chagrins, ce n'est pas à moi qu'il doit les confier ; — c'est à sa mère de lui parler.

— Vous dites bien ; mais s'il se fâche ?

— Il aura le tort de se fâcher.

— Croyez-vous de finir l'ouvrage des vignes à la fin de la semaine prochaine ?

— Je ferai mon possible pour cela. Si le beau temps dure et que je puisse bien travailler, j'espère arriver au bout dans huit jours. Mais pourtant je n'en suis pas sûre. On avance moins, maintenant que la vigne est grande.

— Nous vous regretterons bien quand vous serez partie.

— Je vous remercie, madame Pillet.

— Faites nos amitiés à ma belle-sœur Henriette, si vous la voyez. Tâchez de revenir de bonne heure cette après-midi. On danse au village. Vous serez peut-être bien aise de faire quelques tours avec les garçons. — Figurez-vous que Valérien, qui est pourtant de la jeunesse, m'a dit qu'il n'irait pas danser. Ça me confond. Je vous dis que ce pauvre enfant a quelque chose de fâcheux dans les idées, ou bien il est malade sans vouloir en convenir.

— Mon intention est bien de revenir de bonne heure, mais je ne danse pas.

— Si les garçons viennent vous inviter, que faudra-t-il leur dire ?

— Que je les remercie de leur politesse, mais que je n'ai jamais dansé. Pourquoi, d'ailleurs, m'inviteraient-ils ? Aucun d'eux ne me connaît, excepté votre fils.

— Oh ! c'est qu'ils ont l'habitude d'inviter toutes les filles qui sont au village. Les deux Françaises et les Savoyardes comptent bien aller à la danse. Ah ! parbleu, la Glaudine ne s'en fera pas petite bouche.

— Il n'y a pas de mal à danser honnêtement, si l'on se retire de bonne heure. Mais on ne peut approuver une fille qui passe la nuit à la danse et au cabaret, avec des garçons qui, peut-être, ont bu trop de vin.

— Ah ! pour ça, c'est bien la vérité. Mais il y en a qui sont incorrigibles sur ce point, et aussi on en voit les conséquences, bien malheureusement.

— Il faut que je parte : bonjour, madame Pillet.

— Bonjour, ma chère enfant.

Clémence prit son parapluie et vint à la rue. Elle y rencontra Valérien qui rentrait à la maison.

— Bonjour, lui dit-il d'un air triste : vous allez à Nanty ?

— Oui.

— Mais vous reviendrez aujourd'hui ?

— Oui.

— Quand j'aurai assez souffert, pourrez-vous me pardonner ?

Clémence le regarda pour la première fois. Une larme était prête à s'échapper des yeux du jeune homme.

— Ce n'est pas moi, dit-elle avec une émotion contenue, qui peux pardonner les péchés. Dieu seul en a le pouvoir. Pour ce qui me concerne, je tâche d'oublier.

— C'est plus que je ne mérite, et je vous en suis reconnaissant.

Clémence étant partie, Valérien la suivit du regard jusqu'au détour du chemin ; puis il vint dans sa chambre et, se jetant à genoux, il dit à demi-voix : « Ô Dieu, puisque tu peux pardonner, pardonne-moi. Oh ! si je pouvais devenir digne de Clémence. Comment faire ? comment faire ? Aie pitié de moi ! »

Cheminant du côté de Nanty, la jeune fille priait aussi pour que Valérien fit de véritables progrès dans le retour à une vie honorable et pure. Sans s'expliquer pourquoi, elle se sentait presque responsable de la nouvelle direction morale dans laquelle il paraissait vouloir entrer. Combien de jeunes hommes ont été retirés d'une conduite cent fois pire que la sienne ! L'essentiel était que Valérien se sentît coupable et s'humiliât devant Dieu, non seulement pour l'acte insolent dont le souvenir le tourmentait, mais pour le grand nombre de mauvaises dispositions auxquelles il obéissait depuis longtemps.

À Nanty Clémence trouva une lettre arrivée la veille à son adresse. Elle était d'une dame Kester, riche Alsacienne d'environ trente ans, et femme d'un manufacturier de Guebwiller. Cette dame avait loué une campagne située dans la paroisse de Nanty ; elle y passait une partie de la belle saison avec ses enfants, et s'était adressée au pasteur pour lui demander s'il connaissait, parmi ses anciennes catéchumènes, une jeune fille qui pût lui convenir comme première bonne. M. Tichard n'hésita pas à indiquer Clémence, sachant qu'elle désirait une place de bonne, préférablement à celle de femme de chambre ou de domestique de ménage. Il donna les meilleurs renseignements, soit sur le caractère, soit sur l'instruction, les moyens et même l'accent de Clémence Deluc. M^{me} Kester écrivait donc qu'elle viendrait parler à celle-ci, le dimanche en question, vers les quatre heures du soir.

Elle arriva, en effet, en voiture à deux chevaux. Les deux enfants étaient avec leur mère : un garçon de six ans et une fille de quatre et demi. M. Kester était encore à Guebwiller, mais il viendrait bientôt rejoindre sa femme, et emmènerait alors la famille à Beuzeval, pour y faire un séjour de quelques semaines et y prendre les bains de mer.

Comme le dimanche précédent, Clémence était assise sous le grand rosier et lisait en se reposant, lorsque la voiture entra dans la cour de la maison. Clémence vint recevoir M^{me} Kester et l'engager à entrer ; mais cette dame dit qu'on serait très bien sur le banc, à l'ombre, pour causer un moment. Rien que l'expression intelligente et l'air distingué de Clémence la décidèrent tout de suite en sa faveur. C'était une personne aux impressions vives et soudaines, s'exprimant avec rapidité, dans un accent alsacien très prononcé. On se souvient qu'un membre du gouvernement français, sous Louis-Philippe, disait à la suite d'un vote contraire aux vues du ministère : *Nos brochets sont des truites*, ce qui voulait dire que leurs *projets étaient détruits*. Ce monsieur était Alsacien, comme M^{me} Kester. Lorsque celle-ci eut causé pendant quelques instants avec la jeune fille et acquis la conviction que Clémence était la personne dont elle avait besoin pour être auprès de ses enfants, elle lui proposa un engagement, ou à l'année, ou au mois.

— Ce sera comme vous voudrez, madame, dit Clémence.

— Eh bien, au mois : trente francs pour commencer. Nous verrons plus tard ce qu'il y aurait à faire. Pouvez-vous entrer dans huit jours ?

— À toute rigueur, oui. Mais j'aurais pourtant besoin d'une semaine de plus, étant occupée à Vannes jusqu'à samedi prochain. J'aurais mon linge à blanchir et quelques autres choses à préparer.

— Eh bien, fixons votre entrée au samedi de la semaine suivante.

— Oui, madame.

— Entendu. Voici dix francs pour l'engagement. — Qu'est-ce que vous faites à Vannes ?

— Je me suis engagée à remplacer une effeuilleuse malade.

— Vous travaillez donc à la vigne ?

— Oui, madame.

— Et vous avez été tous les jours au soleil sans avoir le teint plus hâlé ? Il faut que vous l'ayez solide. Vous jouissez d'une bonne santé ?

— Oui, madame, grâce à Dieu.

— Pas mal aux dents ? pas de douleurs d'estomac ? pas de migraines ?

— Non, madame, dit Clémence en riant, et montrant une bouche dans laquelle jamais dentiste n'avait mis ni les doigts, ni aucun outil.

M^{me} Kester ne put s'empêcher de penser que bien des dames de sa connaissance échangeaient volontiers leur dentier artificiel contre celui de la jeune fille.

— Je veux vous faire encore une question, mademoiselle Clémence, dit-elle en l'appelant déjà par son nom. Venant chez nous, il m'importe de savoir — allez un moment vers la voiture, mes enfants — il

m'importe de savoir si vous avez peut-être une inclination. Vous pouvez me dire la chose en toute confiance ; je vous garderai le secret. Je connais une circonstance dans laquelle vous vous êtes trouvée et qui fait le plus grand honneur à votre jugement ; mais je désire savoir si dès lors vous avez formé une relation.

— Madame, je suis parfaitement libre.

— À la bonne heure. Je désire que vous restiez longtemps chez moi, du moins tant que mes enfants auront besoin de vos soins. Vous déjeunerez avec eux, et dînez à notre table. — Enfants, revenez ici.

Les deux petits obéissent.

— Vois-tu, Fritz, et toi, Charlotte, cette demoiselle sera votre bonne. Vous serez gentils avec elle.

— Oui, dit le garçonnet.

La fillette vint tout de suite tendre sa joue à Clémence, qui lui donna un léger baiser.

— Nous voilà d'accord, dit M^{me} Kester en se levant. Mais je voudrais pourtant saluer vos parents et voir votre demeure.

Clémence la fit entrer. M^{me} Kester put remarquer avec satisfaction que tout était propre et en ordre dans la maison.

— Je vous prendrai votre fille dans quinze jours, dit-elle aux Deluc, et j'espère qu'elle se trouvera bien chez nous.

— Clémence fera aussi, j'espère, son possible pour vous contenter, madame, dit la mère.

— Oui, je crois que cela ira bien. Bonjour, madame Deluc. J'oubliais encore une chose, dit-elle en prenant place dans la voiture où Clémence l'avait accompagnée. On viendra vous chercher, ainsi que vos effets, le samedi à quatre heures.

— Je pense, madame, que je pourrai aller à l'église tous les quinze jours ?

— Mais certainement. — Est-ce que vous allez ce soir à Vannes ?

— Oui, madame.

— En ce cas, je passerai par Vannes en retournant à Saint-Clédar. Si vous êtes prête, montez dans la voiture ; il y a place à côté de Fritz. Allez vite prendre un châle.

Clémence courut à la maison, dit adieu à ses parents, et, tout étonnée encore de la vivacité de M^{me} Kester, elle s'assit en face d'elle dans l'élégante corbeille, bien garnie de coussins frais et moelleux. La voiture fit son entrée à Vannes, comme le cortège des garçons et des filles, musique en tête, se rendait à la salle de danse. Les chevaux durent aller au pas derrière cette jeunesse endimanchée, ce qui divertit beaucoup les enfants.

La Glaudine, qui se trouvait naturellement dans la foule des curieux,

ne put s'empêcher de dire en son patois :

— T'enlévai pi! Vaica l'effoliausa des Pillet avoué n'a marquîsa! Yet bal et bin cella lurena! Le lé s'a totes! É fô que le say n'a fellîé dé bouenna maison. Sébia se le vindra dansi avoué son *couesin* Valérien⁹?

La voiture déposa Clémence devant la maison Pillet.

— Encore un mot, dit M^{me} Kester : mes domestiques n'ont pas la permission d'aller au bal.

— Ne craignez pas, madame, que je vous le demande : je ne danse pas. Merci de votre bonté à mon égard.

« Charmante, charmante et bien élevée, dans de bons principes, » se disait M^{me} Kester, pendant que les fringants chevaux emmenaient rapidement la voiture du côté de Saint-Clédar.

9 - T'enlève seulement! voilà l'effeuilleuse des Pillet avec une marquise! C'est bel et bien cette lurena! Elle les sait toutes. Il faut qu'elle soit une fille de bonne maison. Je me demande si elle viendra danser avec son *cousin* Valérien.

CHAPITRE VII

Une explication



u bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison, la mère Pillet et Valérien étaient venus à la rue, pour savoir ce que c'était. Grand fut leur étonnement de voir Clémence descendre sur le marchepied et prendre congé de cette dame et des enfants, d'une manière indiquant des rapports affectueux ou tout au moins de bonne connaissance. Questionnée à ce sujet par la mère Pillet, Clémence répondit qu'elle était engagée chez M^{me} Kester comme première bonne, et qu'elle entraît à Saint-Clédar dans quinze jours.

— Vous aurez donc le temps de finir nos vignes, dit la mère.

— Oui, au moins je l'espère. J'ai dit que vous comptiez sur moi pour cela, et M^{me} Kester a consenti à m'accorder huit jours de plus.

— Vous êtes une brave fille. Mais puisque vous êtes *habillée*, pourquoi n'iriez-vous pas regarder la danse un moment ? — Valérien, tu devrais la lui montrer. Allez-y pendant qu'il fait encore jour.

— Merci de votre attention, madame Pillet ; je vous ai dit que je ne danse pas.

— Vous regarderiez seulement. Les garçons vous ont appelée en passant ; j'ai répondu que vous étiez absente, et Valérien ne s'est pas montré. Sachant que vous êtes de retour, les garçons et les filles prendront votre refus pour un affront.

— Peu importe ce qu'ils penseront, dit Valérien. Cependant, si vous teniez à voir le coup d'œil de la salle, dit-il à Clémence, je vous y conduirais volontiers, bien que je n'aie l'intention de danser avec personne aujourd'hui.

— Je vous suis bien obligée, monsieur Pillet ; mais je n'ai aucune envie de voir de plus près cette réunion de jeunes gens. Nous les

avons suivis dans le village, comme nous y arrivions. Le coup d'œil était joli. — Je vais changer de robe, ôter mon chapeau et préparer ensuite la paille pour demain.

— La paille est prête, dit Valérien ; je l'ai mise dans la fontaine.

— Merci de cette complaisance, reprit l'effeuilleuse. Comme, il faut absolument que je puisse m'en aller à la fin de cette semaine, serait-il possible de trouver une ouvrière pour m'aider un jour ou deux, dans le cas où je ne pourrais pas terminer l'ouvrage moi seule ? Vous me retiendriez cette dépense.

— Voyons un peu, fit la mère : on pense que la Française qui est chez les Meystre (ce n'est pas la Philippine, mais celle qui a les cheveux rouges) finira jeudi. Peut-être consentirait-elle à venir en journée vendredi et samedi.

— Il n'y a pas besoin d'amener cette fille chez nous, dit Valérien ; d'ailleurs, il vaut beaucoup mieux avoir quelqu'un dès demain, car le temps peut se mettre plus tard à la pluie. Je vais demander à Fanny Michon si elle est libre ces premiers jours. Si elle vient aider, c'est nous qui la payerons, dit-il à sa mère. Nous sommes déjà trop heureux que nos vignes soient si avancées. Avec la Péronne pour effeuilleuse, nous en aurions encore pour quinze jours.

— C'est vrai, reprit la mère, que nous avons cent toises de vigne de plus que les Meystre ; voilà pourquoi la Française a de l'avance sur les autres ; mais aussi elle a cinq francs de moins. Allez, dit-elle à Clémence, voir avec mon fils ce que dit la Fanny Michon ; vous saurez tout de suite à quoi vous en tenir.

— Il n'est pas nécessaire qu'elle vienne avec moi, dit Valérien de son ancien ton de voix un peu rude. Laisse-la donc tranquille.

— Est-ce que je l'oblige à y aller ? Tu es encore drôle ! Je pensais qu'elle aurait du plaisir à faire un tour dans le village.

— Vous êtes bien bonne, madame Pillet, mais je préfère aller voir un peu votre jardin. Je vous remercie, monsieur Pillet, de la peine que voulez bien prendre pour moi.

Clémence aurait préféré se promener seule au jardin, pendant que Valérien allait au village, mais la pauvre mère l'y accompagna. Elle parlait de son fils, tout en montrant à Clémence ses haricots précoces déjà en fleurs, ses carreaux de laitues romaines qui se tenaient droites comme des grenadiers ; ses batavia, dont les larges feuilles rosées s'étalaient sur le sol ; les sanguines pommées, toutes tiquetées de points rouges ; les carottes obtuses, qu'on pouvait déjà manger ; et les camomilles, dont les premières fleurs répandaient une odeur amère dans leur voisinage.

— Voyez-vous, disait la mère Pillet, je suis dans une inquiétude

mortelle. Valérien perdra la tête, si cela continue. Un garçon autrefois si gai, qui aimait à danser, à jouer aux quilles le dimanche, à boire un verre sans pourtant se mettre hors de raison et tomber par les chemins comme Albert notre voisin ; eh bien, le voilà qui n'a presque rien bu et rien mangé depuis dimanche, et ne veut pas même aller voir danser ! Il faut qu'il ait eu un violent chagrin. Ne vous en a-t-il rien dit ?

— Je l'ai à peine vu de toute la semaine, et je pense d'ailleurs qu'il ne me prendrait pas pour sa confidente.

— Il a cependant pour vous une haute estime. J'ai parfois la crainte, — hélas ! une mère se fait toutes sortes d'idées et de soucis, — oui, j'ai parfois la crainte qu'il n'ait formé une liaison dangereuse. Vous avez vu comme il m'a *rébourrée* quand j'ai parlé de faire venir la petite Française pour vous aider. L'autre, qui est grande et très belle à ce qu'on dit, lui a peut-être donné dans l'œil. Un garçon, même aussi réservé que le mien dans toute sa conduite, peut se laisser enjoler par la coquetterie d'une jolie fille. On dit cette Française très insinuante, quoique fière avec certains jeunes gens qui ne lui plaisent pas. La Meystre, à qui j'en ai parlé, me l'a dit. Or, jugez un peu ce que ce serait pour nous si Valérien allait se coiffer d'une catholique !

— J'ignore absolument ce que pense votre fils, dit Clémence ; mais je crois que vous vous faites bien inutilement des inquiétudes sur ce point. Si M. Valérien est triste et perd l'appétit, il faut, comme je vous l'ai déjà dit, consulter un médecin.

— Mais c'est qu'il ne veut pas en entendre parler. Ça passera, dit-il, ou ça ne passera pas ; laissez-moi à mes idées. — Le voici déjà qui revient. J'espère qu'il n'a pas entendu ce que nous avons dit. — Eh bien, viendra-t-elle, la Michon ?

— Oui, dès demain. Je l'ai engagée pour trois jours.

— Merci, dit Clémence. Je la payerai ; c'est déjà bien assez que vous ayez à la nourrir.

— Où vas-tu ? lui demanda sa mère, voyant qu'il repartait déjà. Reste un peu avec nous. On causait là tranquillement en regardant les plantons de choux.

Valérien ne répondit pas et continua sa retraite. La vue de Clémence en toilette simple mais si bien arrangée ; la pensée qu'il s'était avili à ses yeux par son inqualifiable essai de visite sur les toits ; la certitude qu'à cause de cela elle ne pourrait jamais l'estimer, ni, à plus forte raison, l'aimer, tout cela lui brûlait le cœur. Il s'était fait en lui, dans son être moral, une sorte de révolution, la mise en lumière d'un état absolument nouveau. Cette jeune fille pauvre lui apparaissait maintenant comme tellement au-dessus de lui par les sentiments, par l'éducation et le caractère, qu'il se reconnaissait indigne d'oser penser à

elle. Et malgré cela il l'aimait éperdument, et aurait donné tout au monde pour obtenir ses bonnes grâces. C'est qu'au fond, malgré une mauvaise éducation, malgré des habitudes fâcheuses auxquelles il se laissait entraîner, il y avait de la droiture de cœur et une sorte d'honneur instinctif chez ce jeune homme. Sa sottise et le jugement porté sur lui par Clémence, lui avaient révélé tout un ordre de pensées nouvelles, un monde absolument différent de celui dans lequel il avait jusqu'ici vécu. Secoué dans sa conscience, il pouvait dire aujourd'hui, du moins jusqu'à un certain point : J'étais aveugle et maintenant je vois. Heureux le jeune homme que la frayeur du mal saisit, et qui, retenu dans la tentation, recule épouvanté ! Plus heureux celui qui n'a pas côtoyé les abîmes du péché, mais est entré de bonne heure dans la vie du devoir, soutenu et fortifié dans cette route étroite, par une piété sincère !

Une mère plus intelligente, moins terrienne que celle de Valérien, eût bien vite compris les sentiments de son fils et le combat qui se livrait dans son âme. La vue de Clémence, son air digne et réservé en présence de Valérien, le charme de son caractère, l'eussent mise sur la voie. Mais la mère Pillet n'était pas douée de ce sens élevé, qui n'est pourtant pas si rare chez les femmes de sa condition, et ses désirs n'allaient pas au delà d'un bien-être matériel. Toute pour ce monde, elle ne voyait rien de supérieur aux choses d'ici-bas. Le père Pillet était aussi un peu comme sa femme. La journée finie et son ouvrage terminé, il ne songeait à rien de plus et dormait d'un somme jusqu'au lendemain.

La Fanny Michon vint donc le lundi matin et resta trois jours à la vigne avec Clémence. Ce ne fut pas de trop, car, sans son aide, jamais la jeune effeuilleuse, malgré toute son habileté, ne serait venue à bout de tout finir pour le samedi. Comme il avait fait chaud, les bourgeons grandissaient à vue d'œil. Le raisin était en pleine floraison, il fallait donc se hâter.

Le samedi, vers les quatre heures du soir, Clémence attacha le dernier cep à la dernière vigne des Pillet, celle qui avait une cabane de refuge en cas d'orage ou de pluie. Valérien y était aussi ce jour-là. Il donnait la seconde culture entre les ceps avec un léger fossier, mais, commençant ce travail au bas de la vigne, il se trouvait éloigné de Clémence, qui était vers le haut. Aucune explication n'avait eu lieu entre eux, et ce n'était pas la jeune fille qui voulait la provoquer.

Depuis un moment, le tonnerre grondait à l'horizon ; déjà les premières gouttes de pluie arrivaient de la montagne à la plaine. Un air trop chargé d'électricité pesait sur la nature inanimée, comme sur les poitrines. Le soleil avait quelque chose de sombre et d'irrité dans

l'ardeur de ses feux. Tout à coup, un grand éclat de tonnerre retentit à peu de distance, et au même instant d'énormes gouttes de pluie tiède claquèrent en tombant, çà et là, sur les feuilles des vignes et même sur le sol.

— Nous allons avoir une averse, cria Valérien ; allez vite vous mettre à l'abri dans la cabane.

Clémence, en effet, n'eut que le temps d'y arriver avant une grosse pluie. Valérien y vint en courant, mais ruisselant déjà des pieds à la tête, lorsqu'il put s'y réfugier.

— Comme vous êtes mouillé ! dit Clémence. Voilà mon tablier pour essuyer vos vêtements.

— Oh ! merci, dit-il, ce n'est pas nécessaire. Mouillé ou pas, qu'est-ce que cela fait ?

— Vous pouvez prendre ainsi un rhume.

— Ne vous moquez pas de moi, mademoiselle Clémence.

C'était plus fort que lui : bien que la jeune fille ne fût qu'une simple effeuilleuse chez ses parents, Valérien n'avait plus osé l'appeler par son nom seul. Le regard et la parole de Clémence exerçaient sur lui une autorité qui le tenait à distance : il se sentait son inférieur.

— Je ne me moque point, reprit-elle, je parle sérieusement. Ne sentez-vous pas comme l'air a fraîchi tout à coup ? Le vent souffle maintenant avec violence.

— Il s'arrêtera, tandis que mon chagrin de vous avoir offensée, mon désespoir à ce sujet durera toujours.

En disant cela, il s'était assis en face de Clémence, sur une des deux planches servant de banc à droite et à gauche de la porte restée ouverte. Clémence ne répondant pas, Valérien reprit :

— Puisque l'occasion se présente, dit-il, puisque nous sommes ici en présence de Dieu et de son tonnerre, — un éclair flamboyant venait d'éblouir leurs yeux, — voulez-vous me permettre de vous expliquer ma folle conduite à votre égard ? Si vous me condamnez au silence, je m'y résignerai.

— Parlez, dit Clémence.

— Eh bien, quand j'ai été assez lâche, assez insolent pour essayer d'ouvrir votre fenêtre, je ne voulais pourtant, Dieu m'en est témoin, qu'une chose. Je voulais vous dire que je vous aime, et vous demander de devenir ma femme, lorsque nous aurions mis la maison en état de vous recevoir. Voilà mon but unique, je le certifie.

— Pour me dire cela, vous choisissiez un bon moment et un lieu convenable !

— Oui, j'étais un misérable, un impie, tout ce que vous voudrez. Malgré la pureté de mes intentions, ma visite nocturne était odieuse.

Malheureusement, j'avais bu trop de vin ce jour-là. On m'avait fait boire à Nanty ; j'avais couru comme un fou dans l'espoir de vous rejoindre en route, et en arrivant à Vannes, une nouvelle occasion de boire s'est présentée. De là, l'excitation fiévreuse dans laquelle je me suis trouvé, et à laquelle j'ai cédé. Vous savez tout, maintenant. Et comme vous ne ressemblez pour le caractère à aucune jeune fille de ma connaissance, je dois penser que je suis condamné à tout jamais dans votre cœur, et qu'il ne me reste aucun espoir. Cela finira pour moi comme pour d'autres, que le chagrin a tués.

— Non, monsieur Valérien, cela ne doit pas finir de cette manière si vous êtes un homme, si vous voulez devenir un vrai chrétien. Mais d'abord, je suis très touchée du sentiment que vous dites avoir pour moi : je ne le partage pas, mais cela ne peut m'empêcher d'être reconnaissante. Quant à devenir un jour votre femme, je vous donne l'assurance que jamais je n'épouserai un homme, sachant que sa conduite n'est pas pure et qu'il ne sait pas refuser un verre de vin. Cela, pour moi, est une condition absolue, cet homme fût-il d'ailleurs très aimable et riche à millions. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert, comme vous le faites aussi. Une fille a sur ce point, je pense, les mêmes droits et les mêmes devoirs qu'un homme.

— Certainement, et voilà pourquoi je suis perdu. Croyez cependant que cette inique visite est la seule que je me sois jamais permise, où que je me sois trouvé. Quant à boire, je n'ai pas cédé à la passion du vin, mais à l'occasion. Si vous vouliez m'aider, m'encourager à me vaincre, me diriger de vos conseils, je crois que je pourrais me corriger. Je sens qu'une réforme radicale, complète, doit se faire dans ma vie. Seul à l'œuvre, sans votre secours, je me laisserai aller à la tristesse, et je ne ferai aucun progrès véritable dans le bien. Mes parents ne me comprendraient pas.

— Dieu vous comprendra toujours. Adressez-vous à lui ; il vous donnera son Esprit, qui déjà vous a inspiré de bonnes pensées.

— Sans votre secours, j'échouerais.

— Voulez-vous me permettre de vous dire pourquoi ? Ce que je vais ajouter vous sera peut-être dur à entendre.

— Dites tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, c'est que probablement vous ne m'aimez pas comme Dieu veut qu'on aime. Il a droit à la première place dans notre cœur, et non pas une de ses créatures mortelles. Nous devons à Dieu la vie pour le temps et pour l'éternité.

— Aidez-moi, Clémence ; je vous le demande au nom de ce Dieu dont vous me parlez.

— Mais comment voulez-vous que je le fasse ? Je suis trop jeune

moi-même et sans véritable expérience. D'ailleurs, je vais partir aujourd'hui. Dans peu de temps, je serai sur les bords de l'Océan, et plus tard en Alsace, loin de notre pays par conséquent.

— Permettez-moi de vous écrire. Si vous me répondez, si vous me donnez le moindre espoir, vos lettres et votre pensée me préserveront du mal.

Clémence ne répondit pas d'abord. Elle attendit la fin d'un roulement de tonnerre, après quoi elle dit :

— Je veux y réfléchir, et, en tout cas, prendre l'avis de mes parents. La pluie a cessé. Il faut que j'aie à la maison pour me préparer au départ dans une heure. Est-ce que je vous reverrai ?

— Oui, je serai chez nous.

— Ne me dites rien de particulier devant vos parents.

— Soyez sans crainte.

Clémence mit son chapeau, jeta son tablier de grosse toile en guise de manteau sur ses épaules, et prit le chemin du village, le cœur ému par tout ce que lui avait dit Valérien.

Le père Pillet lui donna 40 francs ; elle en reposa six sur la table, pour les trois journées de la Michon. Le paysan les lui laissa rendre, mais il ne les mit pourtant pas dans sa bourse. Son panier au bras, Clémence vint à la rue, où Valérien l'attendait.

— Voici quelque chose qui vaut infiniment mieux que mes conseils ou mes lettres, lui dit-elle. C'est mon Nouveau Testament. Gardez-le en souvenir de moi, et puisez-y la sagesse et la paix.

Valérien prit le petit livre, les yeux troublés, et fut sur le point de porter à ses lèvres la main qui le lui tendait.

Sans rien ajouter de plus, les deux jeunes gens se séparèrent.

CHAPITRE VIII

Nouveaux rapports



— Qu'est-ce que cet argent ? demanda Valérien, en voyant sur la table les six francs laissés par Clémence.

— C'est pour les trois journées de la Michon, que l'effeuilleuse a voulu payer, dit la mère. Six francs, je trouve que c'est trop.

Le père n'était pas là en ce moment ; il avait oublié de reprendre la monnaie.

— Et vous avez consenti à retrancher cela de son salaire, malgré ce que j'avais dit ? Cela vous ressemble bien !

— C'est ton père qui l'a payée ; il ne savait pas que tu tenais si fort à faire le généreux avec elle.

— Comment ! le généreux ! Est-ce qu'elle n'a pas fait, en moins de temps qu'une autre, beaucoup plus d'ouvrage et mieux ?

— Enfin, que veux-tu que je te dise ? J'étais à la chambre quand ils ont réglé.

— Je lui reporterai cet argent demain, dit Valérien, qui prit incontinent les six francs, les plia dans du papier et les mit dans sa bourse. Je n'entends pas, ajouta-t-il, que nous soyons injustes envers une personne pauvre, qui nous a rendu service et qui est digne de tout notre respect.

— Fais ce que tu voudras ; mais explique la chose à ton père.

Valérien vint à la rue et se dit qu'il était sans doute trop tard pour courir après Clémence ; puis il rentra auprès de sa mère :

— J'ai parlé trop haut, avec trop de vivacité en te répondant, lui dit-il. J'en ai du regret et je te prie de m'excuser.

— Haulah ! mon pauvre enfant, je n'y pensais déjà plus. Si seulement je te voyais reprendre de la gaieté et bon appétit ! Mais l'air triste

que tu as depuis quinze jours m'a bien tourmentée. Qu'est-ce que tu as donc ?

— Je te le dirai peut-être plus tard, ma mère ; aujourd'hui, c'est encore trop vite. Mais j'ai bien souffert ; je souffre encore et je l'ai mérité.

— Qu'as-tu donc fait, mon pauvre enfant ? Tu ne t'es pourtant pas lié ou engagé avec la Française ?

— Quelle Française ? fit-il, comme sautant de nouveau en l'air.

— Mais celle qui était chez les Cabujon, comme effeuilleuse. On la dit insinuante, malgré sa fierté et sa catholiquerie.

— Comment peux-tu me faire une pareille question, ma bonne mère ? Je n'ai pas même adressé la parole à cette fille, que je crois très honnête et dont les Cabujon disent du bien. Elle est aussi d'une famille dans l'aisance. Ah ! tu peux te tranquilliser à son égard. Non, vois-tu, j'ai souffert et je souffre, parce que je me sens mauvais au fond du cœur, coupable de toutes sortes de choses. Il faut que je devienne un vrai chrétien ; je ne l'ai jamais été.

— Que me dis-tu là ? et pourquoi est-ce que ça t'ôte l'appétit ? Un vrai chrétien ! mais tu as été baptisé ; tu as été au catéchisme deux années de suite ; tu as été admis à la communion, et même c'est toi qui as été choisi pour réciter le *vœu* du baptême à votre réception.

— Oui, mais tout cela m'a laissé tel que j'étais, c'est-à-dire sans véritable connaissance de moi-même, et sans force contre le mal qui m'a trop longtemps dominé. Je n'ai jamais réfléchi sérieusement à ce que doit être la vie. Elle ne consiste pas seulement à manger, à boire et à travailler.

— Tu ne veux pourtant pas changer de religion et te mettre d'une autre Église, comme les Molland et Trachet du Quart-d'en-Haut ?

— Non, ma mère, je ne veux pas changer de religion comme tu l'entends ; mais je veux tâcher d'en avoir une, c'est-à-dire de meilleurs sentiments, une meilleure conduite qu'autrefois.

— Mais tu t'es toujours bien conduit, sauf que tu nous répondais souvent d'un air fâché et que tu te mettais en colère. Pour tout le reste, tu as toujours été un bon travailleur. Ne va pas te mettre comme ça des idées bizarres dans le cerveau.

Voyant que sa mère ne le comprenait pas, et redoutant de lui parler de Clémence autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, il ne continua pas l'entretien.

Le lendemain, chose nouvelle, il se rendit à l'église le matin, dîna au retour d'assez bon appétit, et dit qu'il irait à Nanty dans l'après-midi.

— Mais tu y as été déjà il y a quinze jours, dit le père. Qu'est-ce qui t'attire maintenant chez ma sœur ?

— Rien de plus qu'autrefois. Mais je ne me soucie plus de jouer aux quilles. Le bruit qu'on y fait et surtout les paroles qu'on y dit ne me vont plus. D'ailleurs, cela excite à boire, quand on s'est fatigué et échauffé. Je vais à Nanty pour rendre à Clémence Deluc les six francs qu'elle a laissés sur la table avant de partir.

— Ah! oui, à propos, c'est toi qui as cet argent. Pourquoi veux-tu le lui rendre, puisqu'elle a tenu à payer les journées de Fanny Michon?

— Parce que ce serait injuste à nous de le garder.

— Elle s'était pourtant engagée à faire tout l'ouvrage d'une effeuilleuse.

— Oui, elle a fait, en trois semaines, ce que la Perronne faisait en un mois. S'il fallait avoir une femme encore cinq ou six jours pour *lever*, le raisin s'en porterait bien, n'est-ce pas? Et cette femme, il faudrait aussi la nourrir. Vous savez bien, d'ailleurs, que M^{lle} Deluc a laissé plusieurs fois son ouvrage pour nous aider au foin.

— Fais ce que tu voudras, dit le père, mais je n'ai pas l'habitude de refuser l'argent quand on me le donne. Pourquoi dis-tu *mademoiselle* Deluc, au lieu de dire tout bonnement la Clémence, ou la Deluc? N'est-ce pas une fille comme une autre?

— Non; il y en a peu qui lui ressemblent pour le caractère et les sentiments. Il n'y aurait pas tant d'immoralité parmi la jeunesse actuelle, si beaucoup de jeunes filles étaient aussi sages et aussi modestes qu'elle.

— J'espère pourtant que tu ne vas pas t'en coiffer. Si nous voulons refaire la grange à neuf l'année prochaine, et quelques réparations dans l'appartement, il faut que la personne qui deviendra ta femme nous apporte de l'argent. Au reste, M^{lle} Deluc, — puisque c'est une *demoiselle*, dit-il en souriant d'un air moqueur, — s'en ira en Alsace avec ces fabricants de locomotives, et sans doute on ne la reverra plus. Porte-lui donc ses six francs et reviens de bonne heure pour traire les vaches. Je veux aller à Corriaux, vers le soir, pour acheter une paire de souliers.

— Je n'ai pas, en effet, l'intention de m'arrêter longtemps chez ma tante.

Valérien prit son chapeau et partit tout de suite. On jouait déjà, lorsqu'il passa devant le cabaret.

— Et puis, lui dit un des joueurs, tu n'en veux rien encore aujourd'hui? voici le troisième dimanche que tu nous fais faux-bond. Que t'est-il arrivé?

— Rien, Samuel. Seulement, les goûts changent. Celui du jeu de quilles m'a passé.

— Oui, oui, c'est bon! Ça te reviendra. Voyons: ne fais donc pas la

bête.

— Comment ! la bête ! que veux-tu dire ?

— Rien : c'était pour plaisanter. Tiens, fais-moi un plaisir. Jette la boule à ma place : seulement ce coup. Si tu fais *cing*, j'ai gagné.

— Donne, dit Valérien.

Ajustant bien et lançant la boule avec force, Valérien mit sept quilles par terre.

— Bravo ! cria Samuel. À moi la monnaie. — Si tu restais, Valérien, nous gagnerions joliment d'argent aujourd'hui.

— Non ; c'est fini. Je crois que j'ai lancé la vieille boule pour la dernière fois. Adieu.

Et quand Valérien fut à quelque distance, Samuel reprit :

— Quel dommage ! on dit qu'il devient tout de bon timbré depuis quinze jours. Pourtant, il n'y a jamais eu de fous dans sa famille.

— Tu n'y es pas, dit un autre garçon. Valérien veut se marier ; et il paraît qu'il est amoureux d'une cousine qui ne se soucie pas de lui. Voilà toute l'histoire. Son père veut rebâtir la grange et faire d'autres réparations. Il faudra que la femme de Valérien paye tout ça.

Celui-ci arriva bientôt chez les Deluc. Il ne trouva que la mère. Clémence était allée passer l'après-midi dans un autre village, chez une amie qu'elle désirait revoir avant d'entrer chez M^{me} Kester. Le père Deluc était aussi absent. Valérien fit une visite à la mère de Clémence et causa d'une manière agréable avec elle. Il lui laissa bien voir que sa fille avait fait sur lui une vive impression, mais sans entrer dans aucun détail particulier. Avant de partir, il accepta un verre de vin, puis il remit le petit paquet d'argent, en disant que c'était une erreur de la part de son père. — De là, il se rendit chez sa tante Henriette, où il ne s'arrêta que très peu de temps, refusant absolument le vin que son cousin voulait lui verser.

— Je n'ai pas soif, dit-il, et c'est assez d'une fois, cousin Louis. Je suis décidé à m'observer davantage sur ce chapitre, comme sur d'autres aussi. — Mon père et ma mère vous saluent bien tous. Au revoir !

— Tu pars déjà, dit la tante : qu'est-ce qui te presse ?

— Mon père n'est pas à la maison, et j'ai promis de rentrer pour traire et soigner nos bêtes.

— As-tu vu Clémence Deluc en venant ici ?

— Non ; elle est absente. Elle avait laissé quelque chose chez nous, et je le lui ai rapporté.

— Quelle aimable fille ! n'est-ce pas ?

— Certainement. Bonjour, ma tante.

Lorsque Valérien fut de retour, son père n'était pas encore parti.

— Oh bien, si tu deviens aussi exact, dit-il à son fils, on ne pourra que te féliciter sur ton changement. Qu'a dit *mademoiselle* Deluc ?

— Je ne l'ai pas vue. J'ai remis l'argent à sa mère, qui m'a chargé de te remercier.

— Parbleu ! elle peut bien : j'ai été bon de reste.

Deux jours après, le facteur de la poste apporta une lettre à l'adresse de Valérien. Ce fut sa mère qui la reçut, le jeune homme étant à la vigne. L'écriture était inconnue à M^{me} Pillet ; le timbre, celui de Port-au-grès, bureau de poste, d'où jamais aucun pli n'avait été adressé à Valérien. La mère Pillet tourna et retourna la lettre, dont l'enveloppe de papier épais ne permettait pas de lire au travers le moindre mot.

« On ne sait pas, se dit-elle, ce que notre garçon peut avoir à faire là-bas. Aurait-il bien une *connaissance* à Port-au-grès, à deux heures d'ici ? Ce n'est pas possible. Il n'y va jamais. Ah ! mais je réfléchis, ce sera quelque officier militaire qui lui écrit. »

La lettre était de Clémence. Valérien non plus ne connaissait pas cette écriture un peu penchée, mais ferme et élégante. Néanmoins il eut bien vite l'idée que ce pouvait être celle de la jeune fille ; c'est pourquoi il ne l'ouvrit que lorsqu'il fut seul dans sa chambre après le dîner. Voici ce que disait la lettre :

Nanty, dimanche au soir 1er juillet 1877.

« Monsieur Pillet,

» Vous avez eu l'obligeance de me rapporter le prix des trois journées que j'avais laissé pour payer Fanny Michon ; il me semblait pourtant juste de les prendre à ma charge. Mais puisque votre père me renvoie les six francs, je les accepte avec remerciements. Grâce à l'ouvrière que vous m'avez procurée comme aide, j'ai pu rentrer à la maison trois jours plus tôt, ce qui m'a rendu un réel service, car j'ai bien des choses à préparer avant mon départ.

» J'ai regretté, monsieur, de ne pas vous voir cette après-midi ; d'un autre côté, je sais que ma mère a eu du plaisir à causer avec vous, ce qu'elle n'aurait pu faire facilement si j'avais été présente à votre entretien avec elle.

» Peut-être serez-vous étonné de recevoir une lettre de votre ancienne effeuilleuse. Je vous écris pour deux raisons ; l'une, comme accusé de réception des six francs ; l'autre, pour vous dire que je suis autorisée à échanger quelques lignes avec vous de temps en temps, selon que vous me l'avez demandé. J'y consens volontiers, puisque vous paraissiez y tenir, mais il est bien entendu que, de ma part comme de la vôtre, cela n'engage en rien l'avenir. Si vous m'écrivez, mettez votre pli dans un autre bureau que celui de Vannes. Je fais la

même chose pour cette lettre, afin de n'éveiller à Nanty ou chez vous la curiosité de personne. Dans le désir sincère que ces lignes vous trouvent en bonne santé, en paix avec vous-même et soutenu par l'Esprit de Dieu, je vous présente mes salutations.

» CLÉMENTE DELUC.

» Adressez à Saint-Clédar, par Closier.»

Valérien lut et relut bien des fois ces deux pages, écrites sans fautes d'orthographe et aussi simplement que possible, vu la difficulté de la position. Elles furent pour lui un grand encouragement. Pour la première fois, il sentit qu'il n'était plus seul, mais qu'une âme droite et charitable s'intéressait à lui. Avait-il donc fallu sa sottise et stupide action pour déterminer une crise si profonde? Non, sans doute. Ah! combien il regrettait maintenant d'avoir cédé à la tentation! Si son amour pour Clémence ne s'était traduit que par une déclaration franche et respectueuse de ses sentiments, peut-être se serait-elle décidée, sans trop d'efforts, à l'aimer aussi et à le lui dire ouvertement. Au lieu de cela, il fallait baisser la tête; mais il fallait surtout reconquérir une position morale bien entamée aux yeux de Clémence, et marcher dans une vie toute nouvelle.

Sous des dehors assez rustiques, Valérien avait l'intelligence plus développée que la plupart de ses camarades. Son instruction était bonne, pour un garçon sorti de l'école primaire. Pendant les deux derniers hivers passés sur les bancs, il fut souvent le premier de sa classe, et l'on se souvient qu'il avait été choisi par le pasteur pour réciter à l'église le formulaire de réception à la sainte cène. Son langage n'avait rien de pesant dans le ton, ni d'affecté dans les expressions: il parlait bien et simplement. Sur ce point-là il s'est fait dans nos campagnes, depuis une dizaine d'années, de notables progrès. L'accent est meilleur; certaines idées sont plus accessibles à l'esprit des jeunes gens. Un goût général de lecture s'est répandu dans les villages, et l'autorité scolaire supérieure veille avec plus de sollicitude qu'autrefois sur la bonne application de l'enseignement primaire. Les lettres que je reçois de temps en temps de jeunes gens, garçons et filles n'ayant eu d'autre instruction que celle d'une bonne école de village, m'autorisent à affirmer le fait que je signale ici. Que ce fait heureux soit encore plus ou moins à l'état d'exception, c'est possible; mais je puis certifier qu'il existe. Les savants, les professeurs d'académie, les critiques littéraires ne s'en doutent nullement et persistent à vouloir que tout jeune paysan ou toute jeune fille de la campagne continue à s'exprimer et à écrire comme le faisait son grand-père. L'abandon absolu du patois, l'introduction du français partout, de

meilleures leçons dans les écoles et la pratique de livres faciles, ont produit le résultat dont je parle et qui, je l'espère, ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Pour Valérien Pillet, ce n'était donc pas l'instruction qui lui avait manqué ; mais, comme la plupart de ses camarades, il négligea de tenir la plume pendant bien des années, et, tiraillé par les contradictions qu'il éprouvait chez ses parents, n'ayant en outre guère de temps pour lire que le dimanche, il abandonna peu à peu la culture de son esprit, le développement de ses facultés intellectuelles, pour se contenter de devenir le plus fort joueur de quilles à Vannes. Prendre une plume et écrire une lettre qui ne fût pas une simple lettre d'affaire en quatre lignes, cela lui était plus pénible que de lancer la grosse boule pendant des heures, ou de faucher du matin jusqu'à midi. Il en avait complètement perdu l'habitude, et n'était pas même en possession d'encre et de papier. Pour n'éveiller aucun soupçon à Vannes, un jour où il conduisait un char de bois à la ville, il acheta dans un magasin tout ce qu'il lui fallait pour sa future correspondance, et même un buvard fermant à clef. Voici sa première lettre à Clémence :

Vannes, dimanche 8 juillet.

« Très chère et honorée mademoiselle,

» Comment vous exprimer le bonheur que votre lettre m'a fait éprouver ! Ça ne m'est pas possible. Je l'ai lue au moins dix fois, et je la relirai encore bien souvent. Oh ! comme vous êtes bonne de consentir à m'écrire. Voyez-vous, sans votre appui, sans votre pardon bien complet, je resterais un misérable, se traînant sur la terre. Je ne serais rien du tout de bon. Mais je sens pourtant que j'offense Dieu en disant cela. Car Dieu est miséricordieux. Dans le Testament que vous m'avez donné, j'ai lu qu'il est *amour*. Quelle parole sans prix, n'est-ce pas ? Vous pensez que je me fais de vous une idole. Je veux bien tâcher, tout en vous aimant toujours plus, que ce ne soit pas vrai. Mais j'avoue que je pense beaucoup plus à vous qu'à Dieu. Il mérite nos adorations et nos hommages, mais nous ne sommes pourtant pas appelés à tout partager avec lui dans l'intimité, comme le font deux époux qui s'aiment. Si je dis là une chose mauvaise, reprenez-moi.

» J'ai passé une meilleure semaine, grâce à votre souvenir et à votre lettre. J'ai repris goût au travail, et je mange même avec plaisir. J'ai résolu de ne plus jouer aux quilles avec les garçons devant le cabaret. Quant à l'abus du vin, j'en ai horreur. Je veux me remettre aussi à lire, car je suis devenu ignorant comme tout, et, sur bien des sujets, bête à manger du foin. Dans le village, on dit que je deviens fou. Tant mieux qu'on le dise, si cela peut m'aider à devenir sage. Ça va mieux aussi avec mon père et ma mère. Voilà, chère et honorée mademoi-

selle Clémence, tout ce que je peux écrire aujourd'hui. Je ne sais plus tenir une plume, mais je rapprendrai. Excusez les fautes, il y en a sûrement beaucoup. Je demeure pour la vie, celui que vous savez.

» VALÉRIEN PILLET. »

CHAPITRE IX

Correspondance



aint-Clédar, 22 juillet 1877.

« Monsieur Pillet,

» Votre lettre m'a fait plaisir. Je vous en suis reconnaissante. Mais comment se fait-il que je sois appelée à vous encourager au bien et même à vous donner des conseils ?

C'est une chose bien étonnante, car je ne suis qu'une jeune fille, plus jeune que vous, par conséquent sans grande expérience de la vie. Toutefois, ne retournons pas en arrière ; il vaut mieux regarder en avant, vers le but sérieux qui nous est proposé.

» Continuez à me parlez de vos impressions, des travaux de la campagne, et aussi de vos lectures. Je crois qu'un bon journal, tel que *la Famille*, par exemple, vous ferait plaisir. Il est instructif et récréé l'esprit en même temps. Puis, vous n'y trouverez jamais rien que vous ne puissiez mettre sous les yeux d'Henriette. Je voudrais vous charger de faire mes amitiés à cette chère petite, mais comme on ignore chez vous que je vous écris, je n'ose vous donner cette commission. Avez-vous réfléchi s'il n'y a peut-être pas pour vous un devoir à expliquer à vos parents la position que vous prenez à mon égard. Examinez bien cela, je vous prie. Moi, j'ai toute confiance en mon père et en ma mère ; je n'aurais pas consenti à vous écrire, s'ils ne m'y avaient autorisée. Voyez donc s'il ne serait pas bien d'en faire autant pour ce qui vous concerne. Cela me mettrait moi-même plus à l'aise, bien que, je le répète, notre correspondance ne m'engage à rien pour l'avenir.

» Je suis chez M^{me} Kester depuis quinze jours. Ce que je fais ici est bien différent de mon travail d'effeuilleuse. Et pourtant, quand on passe la journée à peu près entière avec deux jeunes enfants, il y a bien des bourgeons inutiles à enlever, bien des sarments trop faibles

ou mal placés à attacher, et cet effeuillage moral est bien plus difficile et plus fatigant que celui de la vigne. J'ai besoin aussi, bien souvent, de retourner à la source d'où découle tout vrai courage et toute paix. Du reste, on est très bon pour moi ; les enfants ne sont pas trop indociles, et je me trouve heureuse dans ma position.

» Nous partons pour Beuzeval dans peu de jours.

Adressez votre prochaine lettre à Beuzeval, par *Dives, France, Calvados* (poste restante). Et maintenant adieu, cher monsieur.

» CLÉMENCE DELUC. »

Vannes, le 7 août 1877.

« Très chère mademoiselle Clémence,

« Non, c'est trop de bonheur pour un misérable tel que moi, tel que je l'ai été, c'est-à-dire, et le suis encore beaucoup, de recevoir une lettre de vous. Une lettre comme celle que je ne cesse de lire et relire. Deux fois, vous me dites : *cher* monsieur. Ce mot que je souligne est pour moi précieux plus que je ne puis dire. Est-ce que vraiment je pourrais vous être *cher*? Ah! mais non ; ce mot sera venu au bout de votre plume comme une expression que tout le monde emploie en écrivant. Quoi qu'il en soit, je le garde comme un trésor.

» Il me semble que j'ai déjà moins de peine à écrire. Ça ne me fatigue pas autant que pour ma première lettre. Je me laisse mieux aller à causer avec vous. Je n'éprouve pas autant de tremblement. Ah! si vous pouviez vous représenter la puissance que vous avez sur moi, sur mon cœur, sur tout mon être, vous en seriez effrayée. Il vaut mieux ne pas vous le dire : c'est que, tout mauvais que je suis et sans éducation, je sens peut-être plus vivement que bien des messieurs il y a. Voilà une manière de m'exprimer qui n'est pas bonne, j'en suis sûr ; mais je la laisse également. Si j'avais été élevé autrement, on aurait pu faire de moi quelque chose, tandis qu'à présent c'est trop tard. Il n'y a que vous au monde, chère mademoiselle Clémence, pour ramener au bien un garçon et même pour le dégrossir, le policer un peu. Je me laisserai faire. N'ayez pas peur de taper fort.

» J'ai tout de suite suivi votre conseil pour le journal *la Famille*. On m'a envoyé tous les numéros de cette année. Connaissez-vous ce monsieur qui le fait? On m'a dit, et je le crois, que c'est un tant brave homme, très savant sur l'histoire et la géographie. Ça doit tout de même terriblement occuper, pour imprimer tous les quinze jours un de ces cahiers. Ce que j'en ai lu m'intéresse beaucoup. Par la même occasion, j'ai pris aussi un abonnement à *la Feuille religieuse* pour ma mère qui n'a pas le temps d'aller à l'église. Je lui en lis le dimanche, quand elle a fini son relavage du dîner. Cette *Feuille* dit bien des

bonnes choses, mais je la trouve parfois trop sérieuse. Je bâille en la lisant. Et puis, figurez-vous que j'ai abonné mon père au journal la *Semaine*, gazette des campagnes. Ça fait que j'ai assez à lire pour le moment. Il fait si chaud ! En tout, j'ai dépensé 13 francs 50 pour ces trois abonnements. Ce n'est pas la mort d'un homme, comme on dit ici. Nous pouvons très bien nous accorder cette petite dépense. Ce n'est pas l'argent qui manque à mon père, puisque celui qu'il faut pour rebâtir notre grange et réparer l'appartement est tout prêt. On ne doit rien à personne. C'est pourtant une grande bonté de Dieu à notre égard qu'une telle position. Eh bien, je me demande si mon père et ma mère en sont reconnaissants. Je pense pourtant qu'oui, mais ils ne le disent jamais.

» Il faut que j'achète aussi un dictionnaire, car je suis sûr que je fais des fautes en vous écrivant ; et pour cela je dois aussi me corriger. Je pense que vous avez été à une terriblement bonne école, pour savoir si bien écrire. Et puis, c'est sans doute un don que vous avez reçu avec tous les autres. Vous me raconterez un peu de ce Beuzeval dans votre prochaine lettre, et vous me direz encore le mot qui m'a rendu si heureux. Je vous aime tant !

» VALÉRIEN. »

Beuzeval, *maison Dosithé*, par Dives. Calvados. 20 août 1877.

« Cher monsieur,

» Il faut peu de chose pour vous faire plaisir, puisque le mot que je viens d'écrire encore aujourd'hui vous en a causé un véritable dans ma précédente lettre. C'est bien avec réflexion que je l'ai employé dans ces deux occasions ; et pour qu'il en soit ainsi, il faut que vous ayez bien changé de physionomie morale à mes yeux, ou que, — cela peut encore être possible, — je vous voie dans vos lettres autrement que vous n'êtes en réalité. Mais non ; c'est bien vous qui m'écrivez, et M. Valérien Pillet est d'accord avec les pensées qu'il m'exprime. Il fut un temps où, si j'avais pu haïr profondément quelqu'un, vous auriez été ce quelqu'un-là. Heureusement, j'espère n'avoir jamais haï que le mal, et non les personnes. Si vous ne m'étiez pas, à un degré quelconque, *cher*, certainement je ne vous écrirais pas. Vous voyez que je suis simple et franche. Mais n'allez pas vous figurer des choses qui ne sont pas.

» Tous les détails dont vous me faites part m'ont intéressée. L'idée d'avoir ces trois journaux est bonne assurément. Ce que vous dites de la *Feuille religieuse* m'a bien amusée. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est le plus ancien et peut-être le meilleur journal religieux du canton de Vaud. Mes parents y sont abonnés depuis plus de vingt ans. Ma

mère connaît bien le rédacteur de la *Famille*, M. le professeur A. Vulliet ; ils sont du même village. Mais il n'est jamais venu chez nous. Si vous achetez un dictionnaire, prenez celui de Larousse ; quoique petit, il est très suffisant. C'est celui dont je me sers ; il ne coûte que quelques francs.

» Vous êtes bien favorisés de Dieu, vous et vos parents, d'être dans une position temporelle facile. Mon père aussi l'a été autrefois, mais des revers de fortune, inattendus et successifs, l'ont rendu pauvre. C'est ce qui m'a mise dans la nécessité de quitter la maison paternelle pour employer mon temps d'une manière plus utile.

» Vous n'avez pas répondu à ma question sur la convenance d'informer vos parents de notre relation épistolaire. Si vous m'écrivez encore une fois ici avant quinze jours, dites-moi ce que vous avez décidé sur ce point délicat. Soyez assuré, mon cher monsieur, que rien ne vaut l'approbation d'une conscience pure, éclairée à la lumière de la Parole de Dieu.

» Beuzeval est un village normand situé au bord de la mer, à peu de distance de la petite ville de Dives. La nature y est d'une fraîcheur admirable en ce moment. La situation de Beuzeval ressemble un peu à celle de notre Clarens du canton de Vaud, mais il est plus noyé dans la verdure et plus espacé entre les coteaux. Plus on voit la mer, plus cette grande étendue toujours mouvante et toujours *digne* vous subjuge. La plage est facilement abordable. Il y a aussi des falaises élevées, d'où l'on aperçoit les navires partant du Havre pour l'Amérique, l'Angleterre ou le Sud. La campagne est semée de fermes d'une fraîcheur ravissante et séparées les unes des autres par des haies de vingt pieds de hauteur. Il y a des sentiers charmants, le long desquels croissent des fougères superbes, et où l'on trouve aussi beaucoup de fleurs. Les habitants, de vrais Normands, sont affables, rusés et pleins de finesse, si j'en juge par quelques échantillons que j'ai sous les yeux. Telle fermière qui ne sait ni lire ni écrire, connaît les lois mieux qu'un notaire, et conduit son train de campagne avec une grande habileté. On n'a pas de vin ici ; le cidre, qui est excellent, le remplace avec avantage. Voilà quelques détails sur l'endroit où M. et M^{me} Kester sont venus prendre les bains. Je pourrai vous en parler davantage, si je vous vois un dimanche chez mes parents, avant notre départ pour l'Alsace. Il est probable que nous quitterons Saint-Clédar avant la fin de septembre. Nous serons bientôt à ce moment, que je redoute un peu, je l'avoue.

» Adieu, monsieur Pillet. Courage pour le bien, et toujours confiance en Dieu. » Votre dévouée,

» CLÉMENCE DELUC. »

Vannes, 27 août 1877.

« Ah ! chère mademoiselle Clémence, je crois que je vais devenir fou tout de bon, cette fois, mais fou de bonheur. Quelle lettre, oui, quelle délicieuse lettre vous m'avez écrite ! (C'est bien *écrite*, n'est-ce pas, qu'il faut mettre, et non *écrit*, parce que le régime direct est placé avant et non après le participe ?) Pardon de cette parenthèse burlesque, mais, à cause de vous, je tiens à faire des progrès, partout où je peux en attraper. Je vous suis donc un peu *cher* ! vous me dites même : *mon cher* monsieur. Oh ! c'est moi qui vous aime, allez seulement ! — Voyons voir à présent : en disant ce que je viens d'écrire, est-ce que je me mets dans l'esprit des choses trop belles, trop présomptueuses ? Faut-il en rabattre beaucoup ? Je vous demanderai cela en face, lorsque j'aurai le bonheur de vous voir chez vos parents. Car il faudra se revoir absolument avant votre départ pour l'Alsace. Alors, j'aurai mis mon père et ma mère au fait de mes sentiments pour vous et de notre correspondance. Jusque-là, je crois qu'il vaut mieux ne leur rien dire. Nos rapports sont beaucoup meilleurs depuis quelque temps. J'ai tâché de m'observer davantage, d'être plus respectueux et plus affectueux avec eux que je ne l'étais autrefois, dans le temps de mes folies. Eux aussi me témoignent plus de satisfaction. Dans le village, on commence à croire que je ne perds pas tout de bon la tête, puisque je travaille et que j'ai l'air beaucoup plus heureux. Mais je n'ai remis les pieds, ni au cabaret, ni aux autres fredaines dont je prenais autrefois ma part. Quelle bonne influence vous avez eue pourtant sur moi, tant chère mademoiselle Clémence ! Ah ! si jamais on pouvait laisser de côté entre nous ces mots de *mademoiselle* et de *monsieur* ! c'est ça qui serait un progrès ! Je n'ose y penser, et pourtant je finirai par avoir confiance que cela viendra une fois. Pourquoi ne vous le dirai-je pas ? Je n'ai jamais aimé que vous et n'aimerai jamais une autre. Ça, c'est une affaire aussi sûre que voilà le soleil.

« On a fait la moisson, qui a été très belle pour nous. Mon père est content. Nous avons bien du froment à vendre. Maintenant, il faut *retenir* et *retrousser* toutes les vignes. La Michon avec une autre femme rattachent devant nous, pendant que mon père et moi nous râtissons. Le raisin va bien. Deux fois déjà, nous avons dû nous mettre à l'abri dans la *capite*, et j'y ai eu un tel saisissement au souvenir de notre explication, que j'ai été sur le point de pleurer. Si la foudre m'avait frappé ce jour-là, comme elle a tué dernièrement deux hommes endormis sous un arbre, que serais-je devenu ? Étais-je prêt à mourir ? Et aujourd'hui le suis-je ? Non, mon Dieu, non, tu le sais bien. Je voudrais vivre assez pour marcher dans le bon chemin et

rendre Clémence heureuse.

» Mon père prend goût à la lecture ; j'en suis tout réjoui. *La Famille* lui plaît. Puis, je continue à user de la *Feuille religieuse* avec ma mère. Notre intérieur a bien changé, et c'est grâce à vous qu'il en est ainsi. Qui nous aurait dit, pourtant, lorsque mon père vous a conduite la première fois à la vigne pour effeuiller, que je vous écrirais aujourd'hui une lettre de quatre pages, sans la moindre fatigue de tête et avec le plus grand plaisir ! Ne croyez-vous pas que Dieu prépare, dans sa sagesse, le chemin où nous devons marcher si nous écoutons sa voix ? Pour moi, je suis persuadé qu'il sait tout d'avance et voit tout. — Je ne vous écrirai donc plus à Beuzeval. Vous m'avertirez quand vous serez de retour à Saint-Clédar. Pourrai-je vous y aller voir ? Je suis, pour la vie, votre plus fidèle ami.

» V. »

Saint-Clédar, 15 septembre 1877.

« Monsieur Pillet,

» Nous sommes de retour ici depuis hier au soir, samedi. Vous voyez que je vous l'annonce tout de suite, malgré la fatigue inséparable du voyage. Je ne vous écrirai donc pas longuement. — La pensée qu'une lieue¹⁰ à peine nous sépare maintenant, me donne une émotion bien naturelle. Il faudra que je vous voie avant mon départ pour Guebwiller, afin que je puisse causer un peu avec vous, quand j'aurai vu mes parents. Devrai-je continuer cette correspondance ? voilà une question que je me pose. Mon père et ma mère m'aideront à la résoudre. Vous me dites des choses que jamais personne ne m'a dites ; vous m'avouez des sentiments auxquels je n'ai pas répondu dans la mesure qu'ils réclameraient, si je vous autorisais désormais à me les exprimer. Sur un sujet de cette importance, je ne suis pas suffisamment éclairée. Deux mois et demi seulement se sont écoulés, depuis que j'ai quitté votre maison. Je demande à Dieu de me montrer sa volonté dans la décision que je dois prendre, afin que je sois sûre de ne pas faire fausse route. Qu'il vous dirige vous-même, cher monsieur. Quoi qu'il arrive, je vous serai toujours reconnaissante pour votre affection actuelle.

» Il ne faut pas venir ici, mais voulez-vous venir dimanche prochain à Nanty ? J'ai la permission d'aller voir mes parents ce jour-là, dans l'après-midi. Soyez chez nous à trois heures ; j'en repartirai à quatre heures. Vous voyez que j'aurai peu de temps.

» Je ne vous en dis donc pas davantage pour aujourd'hui, et je reste

10 - [NdÉ] Ancienne mesure itinéraire, dont l'étendue est de quatre kilomètres.

vosre sincèrement dévouée,

» CLÉMENCE DELUC. »

Vannes, 18 septembre.

» Chère mademoiselle, j'irai certainement à Nanty dimanche prochain, à moins que je ne sois mort. Dieu soit béni de ce que vous êtes revenue près d'ici. Mais, votre lettre, d'abord un peu froide, m'a donné un coup au cœur. J'ai, vous le savez, les impressions très vives : au premier moment, je me suis cru perdu.

» Mon père et ma mère sont au courant de cette relation. J'ai enfin pris courage et leur ai expliqué nettement mes intentions. Ils s'y attendaient plus ou moins, à cause de la lettre venant de France, où j'ai dit un jour que vous étiez. Ils m'ont demandé si j'étais bien décidé, si j'avais suffisamment réfléchi à ma démarche ; si cet amour si grand que je leur ai dit avoir pour vous, n'était peut-être pas une fantaisie de jeune homme, fantaisie qui s'en irait en fumée au bout de peu de temps. Que, du reste, ils vous tiennent pour une excellente fille, d'après ce qu'ils connaissent de votre caractère et de votre activité au travail. — Vous pouvez vous représenter ce que je leur ai répondu. Voyant ma fermeté inébranlable, ils ont fini par me dire que j'étais libre de demander votre main, mais que, dans aucun cas, il ne pouvait être question de mariage pour moi avant une année, parce qu'il faut reconstruire la grange et réparer la maison. Maintenant vous savez tout. Mon sort est entre vos mains. Dieu veuille incliner votre cœur du côté de celui qui vous appartient pour la vie.

» V. P. »

CHAPITRE X

Entreue



Valérien trouva bien long le reste de la semaine. Constamment préoccupé, tantôt il soupirait, tantôt il se livrait à l'espérance. Souvent aussi un élan du cœur le poussait du côté de Dieu, avec le regret toujours amer d'avoir compromis sa position, en s'abandonnant autrefois à une pensée inconvenante autant que folle.

Le dimanche matin, il se rendit à l'église comme à l'ordinaire ; au retour, il dîna avec son père et sa mère, dans un silence à peu près complet. Au moment où il allait partir pour se rendre à Nanty, son père lui dit qu'après avoir de nouveau réfléchi à ce qu'il leur avait communiqué, il pensait que ce serait heureux pour eux tous, si Clémence consentait, dès aujourd'hui, à devenir leur fille dans une année ; qu'il pouvait bien le lui dire de sa part et de celle de sa mère aussi.

— Nous voyons, ajoutèrent-ils tous les deux, que depuis ta liaison avec elle, un grand changement s'est fait dans ton caractère et que nous sommes plus heureux en famille.

Fortifié par cette adhésion plus cordiale que la première, Valérien se mit en chemin. La boule roulait déjà sur la planche du jeu de quilles lorsqu'il passa devant l'auberge, mais à peine le remarqua-t-il. Ses anciens camarades non plus n'accordèrent pas beaucoup d'attention à son passage. Ils savaient que c'était inutile de le presser de jouer.

Vers la fin de septembre, les après-midi sont parfois bien agréables. Le soleil est doux ; la verdure se maintient encore dans les prairies, mais le feuillage des haies prend déjà les teintes de l'automne. Le cormier sauvage et la viorne ont les feuilles d'un rouge-brun ; celles de l'épine-vinette sont jaunes-citron. Arrivées à maturité, les pommes

rient au soleil, qui les tiédit et les dore. Mais les oiseaux chanteurs sont partis : tous les becs-fins, sauf le rouge-gorge sédentaire et le petit troglodyte, sont retournés dans les régions du sud. Le casse-noix descend du Jura sur les arbres de la plaine, pour quelques jours, avant d'aller plus loin. Bien plus dociles que l'homme, toutes les créatures inférieures suivent le chemin qui leur a été tracé. Mais elles n'ont pas, comme lui, la liberté du choix, et aussi ne sont-elles pas responsables.

Valérien trouva Clémence causant avec ses parents, dans la cuisine de leur chétive demeure, où tout était propre et soigné comme toujours. La jeune fille se leva à son entrée et lui tendit la main, après qu'il eut salué son père et sa mère. Pendant qu'il leur adressait la parole, elle eut le temps de remarquer le changement profond qui s'était fait en lui depuis trois mois. Valérien avait un peu maigri, mais son expression avait pris quelque chose de réfléchi, un air de douceur que Clémence ne lui connaissait pas encore. Soit qu'il donnât plus de soin à sa mise qu'autrefois, soit que cela fût venu tout seul, il avait certainement meilleure façon ; le front était plus découvert, le regard bienveillant. Une jeune fille aussi bien douée, aussi observatrice que l'était Clémence, a bientôt vu tout cela. Elle était d'ailleurs suffisamment intéressée à un tel examen. Quant à elle-même, il est certain que son genre de vie actuel, le séjour qu'elle venait de faire au bord de la mer, et une toilette en rapport avec ses fonctions dans la famille Kester, l'avaient encore embellie. En lui serrant la main, Valérien se sentit trembler de bonheur en lui-même dans le sentiment d'un tel revoir, et à la pensée qu'il pouvait pourtant aspirer à cette main si ferme et si douce, à ce cœur si haut placé, à cette âme droite et pure.

Lorsqu'ils eurent causé un moment d'une manière générale avec le père et la mère, ceux-ci laissèrent les jeunes gens seuls.

— Comme vous avez peu de temps, dit la mère, profitez-en pour vous expliquer ensemble sans témoins. Nous reviendrons dans un moment, et je ferai vite du café avant qu'on vienne chercher Clémence. Voilà déjà trois heures et demie.

Restés en présence l'un de l'autre, Clémence demanda si Valérien avait quelque chose de plus à lui dire.

— J'ai bien reçu votre dernière lettre, ajouta-t-elle ; je suis très touchée de son contenu, et en particulier de la trop bonne opinion de vos parents à mon égard.

— Au moment de les quitter pour venir ici, dit Valérien, ils m'ont encore assuré de la satisfaction qu'ils auraient à vous considérer comme leur fille, dès aujourd'hui.

— Vous leur direz que j'en suis très reconnaissante.

— Quant à moi, reprit Valérien, comment pourrai-je vous exprimer

jamais mon bonheur, vous dire ce que vous avez été pour moi, ce que vous êtes et serez toute ma vie !

— J'ai fait peu de chose, monsieur Valérien ; mais oui, pourtant : j'ai souvent pensé à vous, à la vive affection que vous me témoignez, et je vous ai écrit quelques lettres, auxquelles vous avez toujours répondu d'une manière qui m'a été bien agréable. Si, comme je le suppose, cela vous est agréable aussi, nous pourrions continuer à nous écrire de temps en temps, pendant que je serai en Alsace. Ce sera une manière de nous connaître encore davantage, et de voir si nos caractères peuvent se convenir.

— Vous ne pouvez donc pas me donner une réponse définitive, que je puisse emporter dans mon cœur et transmettre à mes parents ?

— Non. Il m'en coûte de vous le dire ; mais après ce qui s'est passé, j'ai le droit et le devoir d'être prudente. Je suis persuadée de votre parfaite sincérité ; je sais que vous m'aimez ; je vous retrouve aujourd'hui bien différent de ce que vous étiez il y a quatre mois, mais une année n'est pas un temps trop long pour que mon cœur se donne, s'il doit enfin se donner sans réserve. Une chose aussi qui m'engage à la prudence, c'est que je suis pauvre, et vous dans une position de fortune bien différente. Voilà, cher monsieur, ce qui a été décidé aujourd'hui avec mes parents.

— Je l'ai mérité, dit Valérien en baissant les yeux. Oui, je l'ai mérité par ma folie. Mais ne me renvoyez pas sans me dire que vous me pardonnez.

— Cher monsieur, reprit Clémence avec douceur, que suis-je, moi, pour me mettre à la place de Dieu ! Mais comprenez-moi bien : je veux pouvoir aimer et respecter mon mari, sans le moindre nuage dans mes sentiments pour lui. Aujourd'hui, bien que le soleil se soit levé, sa lumière n'a pas encore dissipé complètement d'anciennes vapeurs. Cela viendra, je veux l'espérer, mais cela n'est pas encore venu. Ce n'est pas sans trembler moi-même devant Dieu que je vous dis cela, car j'ai besoin de pardon de sa part tout autant que vous. Restons donc sur le pied où nous sommes, et demandons à Dieu d'éclairer notre chemin.

— Vous venez de me donner une terrible leçon, Clémence ; je la reçois de vous sans murmurer. En vous écrivant ma dernière lettre, j'ai trop présumé de moi-même. J'avais besoin de cette humiliation, et je sens que vous avez raison. Avec le secours de Dieu, je vous prouverai que vous pouvez avoir en moi une entière confiance. Voulez-vous, pouvez-vous croire cela ?

— Oui, dit-elle en se levant et lui tendant la main, je vous crois. — Voici mon père et ma mère.

— Eh bien, demanda celle-ci, qu'avez-vous décidé ?

— De rester libres pendant une année, dit Clémence.

— C'est-à-dire, ajouta Valérien, que c'est vous qui restez libre ; moi, je ne le suis pas, et je ne le serai jamais.

— Pendant que ma mère fera le café, si vous alliez dire bonjour à votre tante ? Vous reviendriez en prendre une tasse avec nous. Mais il ne faudrait pas vous arrêter, car on va être là dans un quart d'heure avec le char.

— Oui, je vais.

Pendant son absence, la jeune fille s'était assise dans un fauteuil, à la chambre, et là, son mouchoir sur les yeux, elle soupira profondément. L'effort qu'elle avait dû faire l'avait brisée. Mais elle finit pourtant par se dire : « C'était mieux comme cela, et il le fallait, pour lui comme pour moi. »

Valérien revint au bout de cinq minutes, et prit place à la table des Deluc. — La tasse de café était à peine bue que M^{me} Kester fut là avec sa voiture et les deux enfants.

Clémence mit promptement son chapeau, prit son châle sur le bras, embrassa son père et sa mère, puis, tendant encore une fois la main à Valérien, elle lui dit en le regardant :

— À l'année prochaine, s'il plaît à Dieu, et toujours bonne confiance eu lui !

Il l'accompagna avec le père jusqu'à la voiture :

— Quel est ce jeune homme à qui vous avez fait en partant un signe de tête amical ? demanda bientôt M^{me} Kester.

— Est-ce que j'en ai vraiment fait un ? Je ne m'en suis pas doutée.

— Mais oui, certainement.

— C'est le fils de M. Pillet, chez qui j'ai fait l'effeuillage des vignes au printemps.

— Un beau jeune homme, à l'air candide et intelligent, dit encore M^{me} Kester.

« Un noble cœur, après tout, » pensa Clémence en mettant son châle sur ses épaules.

CHAPITRE XI

Une dernière ligne



Et nous aussi, nous dirons, comme Clémence Deluc, mais dans un autre sens : « Après tout. »

Donc, après tout, une année, quelque longue qu'elle soit, même une année bissextile, passe vite. Douze mois, douze lettres de part et d'autre, et la fin de l'épreuve viendra. Mais

avant de l'annoncer officiellement au lecteur, il faut lui raconter en peu de mots ce que sont devenus nos deux jeunes gens.

Valérien s'est étonnamment développé durant cette dernière année. Son caractère aussi a pris quelque chose de fort et de distingué qu'il était loin d'avoir autrefois au même degré. À bien des égards son instruction s'est élargie ; et si sa manière d'écrire a perdu de son ancienne naïveté par trop rustique, sa plume a gagné un tour qui ne manque ni de clarté, ni même d'une certaine élégance, quoiqu'elle soit tenue par la forte main d'un simple cultivateur. — Pour le sortir du milieu mauvais et commun dans lequel s'écoulèrent pour lui bien des années, il fallait à ce jeune homme l'attachement qu'il ressentit pour cette charmante effeuilleuse, et l'ambition nécessaire, la ferme volonté de mettre en œuvre ses moyens naturels. Il lui fallait surtout la piété vraie qui pénétra son âme et fit de lui un chrétien sincère, à l'âge où les passions et les égarements de la jeunesse empoisonnent la vie de ceux qui leur obéissent. — En lui témoignant une charité judicieuse et fidèle, Clémence Deluc devint son ange gardien. — À Vannes, Valérien Pillet n'est plus considéré comme ayant perdu la raison. Bien au contraire, chacun est frappé de l'heureux changement qui s'est opéré en lui, et de l'air vraiment comme il faut qu'il a pris. Ses nouveaux sentiments, comme toute sa conduite avec ses parents, ont fait sur eux une excellente impression. C'est qu'il y a

dans les convictions vraies, dans l'acceptation cordiale de l'Évangile, une puissance morale étonnante. Une conversion réelle, c'est-à-dire le délaissement du mal pour le retour au bien, à tout ce qui est bon, juste, aimable, — à tout ce qui est dans la volonté de Dieu envers l'homme, — n'est-ce pas le sel de la terre, la lampe sur le chandelier, la ville sur une montagne ? Honneur et bonheur à celui qui répand autour de lui cette pure lumière ! Honneur et bonheur à quiconque travaille à la destruction du péché, à l'édification du temple de Dieu sur la terre !

Je reviens à la fin de cette petite histoire.

Valérien ne se laissa donc point décourager par le refus d'une acceptation positive. Il se fortifia pour le combat contre lui-même et se cramponna au doux espoir de gagner un jour le cœur de Clémence. S'il l'avait vue s'essuyer les yeux et soupirer, après qu'elle lui eut dit *non* ; s'il avait pu lire dans son âme ces mots « noble cœur, » lorsqu'elle venait de répondre à M^{me} Kester, peut-être un tel bonheur lui eût-il été en piège. Il valait mieux, de toutes manières, qu'il restât sous le coup de l'humiliation.

Continuant à travailler vigoureusement de son état, il n'eut pas l'idée, assez naturelle pourtant, de quitter l'agriculture pour se vouer à une profession qui eût permis à Clémence de ne pas reprendre un jour les fonctions d'effeuilleuse. D'ailleurs, si cette idée lui était venue, Clémence l'aurait bien vite combattue. — Ses goûts actuels de lecture, son besoin de mettre ses pensées sur le papier, l'instruction qu'il acquérait de cette manière, le rattachèrent plutôt à la vie saine et bienfaisante du campagnard. Tant de jeunes villageois font fausse route en suivant un autre chemin !

Ayant maintenant confiance en lui, son père consentit au plan d'arrangement qu'il proposa pour la maison. Valérien fit élever le toit pour lui donner une pente meilleure, et, à la place de la mansarde, deux bonnes chambres à plafond furent trouvées dans cette partie du bâtiment. Un léger fronton, orné d'une bande en bois découpé, donna de la grâce à cette façade. De là-haut, la vue, passant par-dessus les toits des maisons voisines, s'étendait sur la plaine, le lac et les monts de l'autre côté. L'ancienne lucarne de la chambre des effeuilleuses fut dessoudée, et son fer-blanc employé à recouvrir les virevents. Valérien voulait que toute trace des souvenirs anciens disparût de cet endroit.

De son côté, Clémence, toujours attentive à remplir ses devoirs de première bonne, jouissait énormément de tout ce qui lui venait de Valérien. Pour bien des choses, elle reconnaissait maintenant qu'il lui était supérieur. Et quelle douceur de pouvoir se dire que c'était là son ouvrage, en bonne partie, après l'énergie morale déployée par

Valérien et le secours reçu d'en haut.

Comme M^{me} Kester attendait un nouvel enfant, il fut décidé que la famille resterait à Guebwiller l'été suivant. Elle le dit à Clémence, qui éprouvait un vif besoin de revoir Valérien. Celle-ci dut se résigner, mais, à son tour, elle annonça à M^{me} Kester que probablement elle la quitterait à la fin de septembre.

— Et pourquoi ? je vous prie.

— Vous vous souvenez, madame, de ce jeune homme que vous vîtes devant la maison de mon père l'année dernière ? Il demande ma main.

— Ah ! malheureuse que vous êtes ! Qu'est-ce que vous aviez besoin d'aller effeuiller les vignes de ces gens ? Est-ce que vous n'êtes pas cent fois mieux chez moi ? J'augmenterai vos gages.

— Oui, madame, je suis très bien et très heureuse chez vous ; je vous remercie de votre bonté et de votre confiance ; toutefois, bien que je n'aie pas encore donné une réponse définitive, je suis décidée à accepter.

Bon gré, mal gré, il fallut que M^{me} Kester se résignât, elle aussi, toute riche qu'elle était, à ne pas faire toujours sa volonté. Clémence la pria de lui garder le secret encore quelque temps et lui promit de l'aider à trouver une remplaçante.

Enfin, le mois de septembre revint avec son doux soleil, ses feuilles colorées dans les haies et sur les arbres, ses nuits plus longues, son air plus frais le matin et le soir. Un jour, Clémence reçut de Valérien la lettre suivante :

Vannes, 18 septembre 1878.

« Très chère et précieuse amie,

» Il y a un an, aujourd'hui même, je vous écrivis la lettre qui précéda de quelques jours notre dernière entrevue chez vos parents. J'étais encore bien présomptueux, et vous savez que je n'ai pas tardé à le reconnaître. Vous avez toujours été pour moi une fidèle amie. Aujourd'hui, je ne vous aime pas davantage qu'alors, mais je crois pouvoir dire que je vous aime mieux. J'attends maintenant votre réponse, et s'il faut aller vous la demander à genoux, je le ferai. C'est à vous que je dois ce que je suis, et c'est sur vous que je compte pour m'aider dans le combat de la vie.

» Votre ami pour toujours,

» VALÉRIEN. »

Après avoir lu cette lettre, Clémence vint dans sa chambre. Elle se mit à genoux et attendit, en priant, que la réponse à donner lui fût bien

claire et eût en quelque sorte pris dans son esprit et dans son cœur une forme définitive. Quand elle se releva, elle écrivit :

« Vous aussi, mon bien cher ami, vous m'avez été fidèle. Je vous dois beaucoup de bonheur depuis une année, et je vous en devrai bien davantage encore. Ne venez pas ici ; ce serait un voyage inutile. Mais allez voir mes parents, et dites-leur que, s'il plaît à Dieu, je serai chez nous le 1^{er} octobre. Ce jour-là, venez, à deux heures trente-cinq minutes m'attendre à la gare, et là je vous dirai de bouche ce que j'écris dans cette dernière ligne : *Vous pouvez compter sur moi, comme je compte sur vous, car moi aussi je vous aime.*

» CLÉMENTE. »

LES DEUX FRÈRES

N'ayant d'affection que pour les choses de la terre. Phil. III, 19

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La famille Bron



u village du Roncier, il y avait autrefois un paysan nommé Jean-Louis Bron. C'était un homme laborieux et actif. Par son travail, il parvint à élever six enfants et même à augmenter de deux champs le très petit bien de terre que son père lui avait laissé. Sa femme, personne d'ordre, économe dans son ménage, tenait ses enfants propres, leurs vêtements bien raccommodés. Le père et la mère jouissaient d'une forte santé. Élevés au grand air, toujours à la dure, les enfants ne s'enrhumaient guère et ne contractaient pas de maladies. À mesure que les quatre filles quittèrent l'école, elles furent successivement placées comme jeunes domestiques : plus tard, étant formées au service, elles entrèrent dans de bonnes maisons et obtinrent des gages plus élevés. Elles réussirent, en général, assez bien. L'aînée, cependant, mourut jeune encore. Des trois autres, deux firent de bons mariages, avec de petits commerçants à l'étranger. La cadette est restée fille. Après quelques années passées en Allemagne elle revint au Roncier et fut nommée régente¹¹ pour les jeunes filles. Le père et la mère Bron sont morts depuis longtemps.

Les deux garçons, Matthieu et Ferdinand, allèrent aussi en service. Matthieu partit le premier. Il fut d'abord domestique chez un paysan ; mais bientôt il trouva une place moins ordinaire chez un négociant nommé M. Coston, qui possédait une campagne près de la ville où il avait ses bureaux. Là, Matthieu Bron cultivait le jardin, soignait un cheval et une vache, frottait les parquets, etc. Il devint l'homme nécessaire dans cette propriété ; quand il ne pouvait exécuter lui-même tous les travaux, il prenait des ouvriers pour l'aider. Il resta

11 - [NdÉ] Enseignante.

vingt ans dans cette famille et n'aurait point encore songé à la quitter, si M. Coston, à la suite de mauvaises affaires, n'avait dû vendre sa campagne. Le nouveau propriétaire, un riche banquier étranger, mit tout sens dessus dessous dans l'ancien clos du négociant. Il y fit construire une maison magnifique, eut des chevaux, un cocher en livrée, etc., si bien que Matthieu se trouva sans place. C'était dur pour lui, qui avait passé la meilleure portion de sa vie dans cet endroit. Mais comme il n'était pas sentimental ni sujet au noir, il en prit son parti encore bien vite, et, pour se consoler tout de bon, il proposa à la cuisinière qui avait servi avec lui de l'épouser. Elle accepta, car elle désirait n'avoir plus qu'un petit ménage à conduire. Matthieu Bron avait alors quarante et un ans, sa femme trente-huit. Ils vinrent s'établir au Roncier, où Matthieu possédait une maison et quelques pièces de terres, fruits de ses longues épargnes. Judith lui apportait cinq mille francs, qu'il lui assura sur son bien. — Voilà donc un homme qui rentrait dans sa commune avec un avoir modeste, mais suffisant pour lui donner l'aisance dans ses vieux jours. Au fond, c'était juste, car il avait bien travaillé et s'était conduit honnêtement.

Mais si Matthieu Bron avait tout ce qu'il faut pour vivre au village sans beaucoup de soucis matériels, il ne possédait pas ce qui seul donne le bonheur, savoir la piété et le contentement d'esprit. Habitué à épargner chaque année quelques cents francs, il voulait continuer ainsi toujours et même augmenter considérablement le chiffre de sa petite fortune, en y ajoutant le revenu des cinq mille francs de sa femme. Possédant huit poses de bonnes terres, il visait déjà à en avoir un jour le double. De ce côté-là, il était bien appuyé par Judith, qui, elle aussi, ne voyait rien au-dessus de la richesse. Quoique leurs anciens maîtres fussent de très braves gens, ils ne s'étaient jamais occupés, ni même préoccupés de l'éducation morale et religieuse de leurs domestiques. Fréquentant eux-mêmes très peu le culte public, ils n'en avaient jamais dans la famille. Matthieu et Judith étaient donc, comme eux, de ces chrétiens de nom, qui ont bien été baptisés, communient à Pâques et à Noël, mais ne cherchent point à connaître la volonté de Dieu à leur égard et sont d'ailleurs étrangers à toute véritable vie religieuse.

Ferdinand, l'autre frère, avait fait aussi son petit chemin dans le monde, et de la même manière à peu près. Domestique de confiance chez M. Delorme, un rentier vivant à la campagne, il y resta jusqu'à la mort de son maître.

Ferdinand Bron avait eu bien du bonheur d'être placé chez M. Delorme. Dans cette maison, il n'entendait que de bonnes paroles et ne recevait que de bons conseils. Presque tous les dimanches il allait

à l'église. De temps en temps, M. Delorme lui adressait une question affectueuse, presque paternelle, sur ses sentiments religieux. Il lui avait donné une Bible et lui prêtait de bons livres que Ferdinand pouvait lire avec ses camarades.

— Ferdinand, lui dit un jour M. Delorme, que ferez-vous quand je ne serai plus ici-bas ? Vous replacerez-vous comme domestique ?

— Eh non, monsieur. Je retournerai dans ma commune, où j'ai une maison et un peu de terrain. Mais il n'est pas sûr que je survive à monsieur.

— Vous vous marierez ?

— Peut-être.

— Avez-vous fait votre choix ?

— Pas complètement ; rien ne presse. Tant que monsieur est là, je ne songe pas à quitter.

— Je l'espère bien. Ferdinand, est-il vrai que vous pensiez à Marie Charmet ?

— Voilà, j'avoue bien à monsieur qu'elle me plairait. Monsieur m'approuverait-il si j'y pensais tout de bon ?

— Je crois que Marie Charmet peut devenir une bonne femme, pourvu qu'elle soit bien dirigée.

— Certainement.

— Il faut demander à Dieu de vous montrer votre chemin. Et vous-même, Ferdinand, c'est le moment de vous décider tout de bon à être un vrai chrétien.

— C'est bien mon désir.

— Il ne faut pas se borner à des désirs ; il faut vouloir et agir en conséquence.

— Oui, monsieur.

Cette année-là, M. Delorme mourut. Ferdinand Bron ne tarda pas à demander la main de Marie Charmet, fille d'un vigneron de la contrée. Malgré ses trente-six ans, c'était encore une belle fille. Elle accepta Ferdinand, qu'elle connaissait depuis longtemps, la campagne de M. Delorme étant proche voisine de l'habitation de son père.

Au Roncier, Ferdinand avait fait réparer depuis peu la maison qu'il y possédait. C'était celle de ses parents. Elle lui était échue en partage, à la condition de se charger d'une dette existant sur ce bâtiment, et de payer deux cents francs à chacune de ses sœurs. Matthieu avait obtenu une vigne et deux autres petits fonds aux mêmes conditions. Avec un champ donné à Isabelle (celle qui était régente), c'était tout ce que le père Jean-Louis Bron et sa femme avaient laissé à leurs enfants.

Comme son frère Matthieu, Ferdinand avait su profiter de bonnes

occasions pour acheter quelques morceaux de terrain, soit dans les faillites ou dans les ventes par licitation, soit de gré à gré. M. Delorme lui ayant légué deux mille francs, il se trouvait presque plus riche que Matthieu ; mais sa femme ne possédait qu'un trousseau, comme on en fait aux filles dans sa position de famille.

Ce fut en 1848, peu après la révolution qui amena la chute de Louis-Philippe, que Ferdinand Bron s'établit au Roncier. Lui-même avait dû faire la campagne du Sonderbund¹², dans un corps de réserve, l'année précédente. Il avait quarante ans. La Suisse étant pacifiée, chacun espérait en un avenir tranquille, lorsque cette révolution de Paris vint menacer de nouveau l'Europe et tout remettre en question chez nos voisins.

12 - [NdÉ] Cela fait référence à la guerre civile suisse du Sonderbund qui eut lieu du 3 au 29 novembre 1847, où s'opposa des cantons catholiques à des cantons fédéraux, surtout protestants.

CHAPITRE II

Coup d'œil général



Le Roncier n'est pas un grand village. En 1848, sa population était de trois cent quarante habitants. Le dernier recensement a constaté une diminution de quinze personnes. À quoi cela tient-il ? À des causes diverses ; mais peut-être essentiellement à l'habitude que prennent les jeunes gens d'aller domestiques à l'étranger. Plusieurs ont émigré en Amérique. Il est possible aussi que la manière de se vêtir et de se nourrir contribue à faire baisser le chiffre de la population, dans une contrée d'ailleurs salubre, où la vie est facile et les produits du sol abondants. Du reste, on a pu remarquer que si, en général, la population des villes a considérablement augmenté depuis un quart de siècle, celle des campagnes est restée stationnaire, si même elle n'a pas diminué. Tel village riche ne compte plus une seule famille nombreuse : un enfant, deux au plus par ménage, et c'est tout.

Les terres de la commune du Roncier sont bonnes ; malgré la racine étymologique de ce nom, les ronces et les épines, les endroits incultes ou rocailleux y sont très rares. C'est un sol franc, noir aux environs des habitations, rougeâtre à mesure qu'on s'en éloigne. Les récoltes en céréales y sont vigoureuses. À l'époque de ce récit, lorsque les frères Bron vinrent s'établir au Roncier, il y avait, entre autres, un espace considérable de champs à pente douce, où le froment, l'esparcette, les fèves et l'avoine réussissaient admirablement. On appelle cet endroit la *fin des Ravelots*, le mot *fin*, en patois, signifiant une grande étendue de terres. L'eau de source est abondante au village, mais vient d'assez loin. Depuis qu'on a remplacé les anciens tuyaux de bois par des conduits en chaux hydraulique, on n'a plus de continuelles réparations à y faire, comme cela avait lieu précédemment.

Les cinq ou six mille francs dépensés pour ce changement sont loin d'être à regretter. — Il y a au Roncier une bonne école, c'est-à-dire un bon régent et une maîtresse d'ouvrages. Celle-ci est donc Isabelle Bron, sœur de Matthieu et de Ferdinand; une fille d'une piété rare, point prêcheuse en paroles, mais donnant le bon exemple dans toute sa conduite. Pour compléter le tableau du village, nous dirons qu'il y a une société de laiterie, et un cabaret, soit maison communale, où sont les archives et la salle de la municipalité. Il n'y a pas de temple. La cloche qui sonne pour l'école sert aussi pour le culte public. L'église de la paroisse est à Chivraz, demi-lieue plus haut, du côté de la montagne. — La position du Roncier est originale. Il occupe une élévation qui se termine brusquement, à peu de distance des maisons, en un ravin de molasse quasi à pic et profond, au pied duquel coule la Roncière, ruisseau que les pluies convertissent parfois en torrent blanchâtre, mais sans danger pour les rivages. De l'autre côté de l'eau, les campagnes s'étendent en plaine unie jusqu'à ce que, peu à peu, elles remontent à Chivraz, qu'on voit très bien du plateau finissant au bord du ravin. Les maisons sont vieilles au Roncier, en général peu commodes. Quelques-unes sont excessivement étroites, serrées entre les bâtiments voisins. On y entre par la grange. C'était, par exemple, le cas de celle de Matthieu, tandis que Ferdinand avait de l'espace autour de la sienne. Quelques riches paysans se sont construits de grandes maisons massives, où l'écurie humide touche au mur qui la sépare des appartements. Si les fenêtres ont de la vue ou en manquent totalement, c'est le dernier des soucis du propriétaire. Pourvu qu'on voie clair chez soi, cela suffit. Les campagnes, le lac, les monts éloignés, le ciel, — qui nous invite à chercher le Créateur de choses si belles et nous en réserve de bien plus belles et plus durables, — tout cela est bon pour les esprits rêveurs, les poètes, gens pauvres et doués néanmoins d'un très bon appétit. Pour nous autres qui possédons le sol, mettons tous nos soins à en tirer le plus de suc capable de se transformer en argent, et ne nous inquiétons pas du reste. — Nous ne disons pas tous cela, nous ne le pensons pas même, et pourtant nous agissons dans la vie absolument comme si nous le pensions. Dans d'autres positions de société ou de fortune, c'est ce que font aussi presque tous les hommes dont le trésor est placé ici-bas : le Chinois qui sèche ses feuilles de thé pour nous les vendre, le chercheur d'or en Californie ou en Australie, le commerçant américain, le grand marchand de Londres, le boutiquier de Paris, — tout aussi bien que le paysan suisse. Les hommes sont frères par leur attachement aux choses d'ici-bas, bien plus que par les regards tournés vers les œuvres de Dieu et les biens éternels.

Matthieu Bron était déjà établi au Roncier depuis l'automne de 1847, lorsque, le printemps suivant, Ferdinand y arriva avec sa femme. Pendant tout l'hiver, Matthieu avait bien travaillé. Sa provision de bois était faite pour une année ; un champ, fossoyé à la pelle, pour ses pommes de terre, déjà plantées. Un minage pour de gros légumes était achevé. Sa vigne était provignée, taillée, à moitié *rompue*¹³. Dans son étable, il avait une forte vache noire et blanche, dont il élevait le veau, génisse ressemblant à sa mère. Un mouton brun, haut sur jambes et portant un grelot à son collier, vivait librement dans l'écurie et montrait ses yeux noirs brillants dès qu'on ouvrait la porte. Une chèvre sans cornes, attachée au râtelier, était aussi là, avec deux chevreaux à côté d'elle, dans une grande cage fabriquée par Matthieu. Deux jeunes porcs habitaient un *boiton* construit dans un recoin ; à leur maison était joint un enclos dans lequel ces animaux fouillaient avec leur groin, lorsqu'ils ne s'y étendaient pas voluptueusement au soleil. On appelait cet enclos *le parc*, sans doute par dérision. Matthieu avait gardé ses récoltes de l'année précédente, au lieu de les vendre, comme il le faisait presque toujours avant d'habiter chez lui. Grâce à toutes ces provisions de fourrage et de denrées, il était entré dans une maison bien garnie, et il avait pu y installer le bétail dont nous venons de faire la description.

Matthieu était trapu, large d'épaules, un homme robuste. Le teint peu coloré, le nez large et droit, semblable à un muffle de taureau ; la barbe épaisse, noire à la racine, mais plus loin déjà grisonnante ainsi que les cheveux. Judith lui ressemblait assez en femme, sauf qu'elle avait le teint rouge, sans doute par suite de ses rapports avec le feu quand elle était cuisinière. Mais c'était une personne vigoureuse, comme son mari. Malgré ses quarante ans, elle lui promettait un héritier pour le milieu de l'année.

Ferdinand, tout au contraire de Matthieu, ne trouva rien chez lui en y arrivant, du moins rien en fait de provisions agricoles. Son étable, sa grange et son grenier étaient vides. Toutes les récoltes avaient été vendues en 1847. Mais il en possédait l'argent et il saurait très bien se tirer d'affaire jusqu'aux foins et à la moisson.

— Il serait convenable, avait dit Isabelle aux Matthieu le jour précédent, de nous trouver tous les trois chez Ferdinand pour leur arrivée. Cela leur ferait plaisir. Nous ne connaissons presque pas notre belle-sœur Marie, c'est bien le moins que nous soyons là demain, vers les trois heures.

— Ma foi, répondit Matthieu, je ne demande pas mieux ; mais ça me

13 - Rompre la vigne, c'est donner la première culture avec le fossoir.

dérange trop. Je veux avancera ma vigne. Si je quitte l'ouvrage à midi, c'est une demi-journée perdue. J'irai les voir dans la soirée, ou bien après-demain dimanche ; cela reviendra au même. Judith, qui reste à la maison, peut aller avec toi.

— Mais tu ne réfléchis pas, dit celle-ci, que, depuis les trois heures, il me faut soigner la vache, faire têter les cabris et préparer ma soupe. Je ne me sens d'ailleurs pas très bien ces jours-ci ; je redoute les émotions. Si je peux quitter mon ouvrage, j'irai ; seulement, il ne faut pas m'attendre, fit-elle en s'adressant à Isabelle.

— Ferdinand n'a pas de vin, reprit celle-ci ; veux-tu m'en remettre une bouteille, pour qu'il n'aille pas en acheter au cabaret ?

— Oui, volontiers, pour une fois ; mais je ne peux pas me mettre sur le pied de leur fournir du vin. Ils viennent d'un pays où le vin ne manque pas. Peut-être en amèneront-ils avec eux. Diantre ! ils ne sont pas dans la misère.

— C'est bien évident. Mais, continua Isabelle, c'est un plaisir pour toi de leur offrir un verre de vin. Au reste, je réfléchis qu'ils préféreront du café pour le moment de leur arrivée ; je leur en ferai. Vous tâcherez de venir, n'est-ce pas, belle-sœur ?

— Oui, si je peux.

— Adieu donc ; au revoir.

Sans rien ajouter de plus, Isabelle reprit le chemin de son école. C'était une fille mince, maigre de visage, ayant de belles dents et les cheveux très noirs. Trente-deux ans ; le regard doux, limpide ; le ton affectueux ; quelque chose dans toute sa personne qui attirait, qui gagnait le cœur. Mais celui de Matthieu son frère était trop dur pour la comprendre. On n'aurait pas dit que le même sein les eût nourris.

CHAPITRE III

Les Ferdinand chez eux



Marie Charmet, devenue depuis deux jours la femme de Ferdinand Bron, fut donc très bien accueillie par sa belle-sœur Isabelle. La maison était propre ; la cuisine écurée et sèche. Quoiqu'il ne fit pas froid, un feu agréable brillait au foyer. L'eau était chaude dans le coquemar ; la table mise dans la chambre voisine. Isabelle s'était empressée de préparer tout cela. Ferdinand appela un passant pour l'aider à entrer les malles, car Matthieu n'avait point paru. Judith se présenta seule, comme Isabelle servait le café au lait ; elle excusa son mari et posa sur la table une bouteille de vin, sortie de dessous son tablier, où elle l'avait tenue cachée en traversant le village.

— J'ai pensé, dit-elle, que vous n'aviez peut-être pas de vin.

— Merci, belle-sœur, dit Ferdinand ; vous avez bien de la bonté d'avoir pensé à cela. Mon beau-père nous a donné un tonneau de cent pots de vin de Lavaux ; mais il est encore dans la grange et le robinet n'y est pas. Quand il sera reposé dans la cave, je vous le ferai goûter.

— Comment trouvez-vous ce coin de pays ? demanda Judith à la nouvelle épouse.

— Mais je crois qu'il me plaira, puisque je dois l'habiter. Ce n'est pas rapproché du lac comme chez nous ; pas aussi chaud non plus ; c'est vert et joli. La maison de Ferdinand est bien placée, avec ce grand jardin devant les fenêtres. Je n'aurais pas voulu demeurer dans un appartement sans vue sur la campagne ; j'aime la verdure et le grand air, comme on les a ici.

— Ah ! ma chère, reprit Judith un peu choquée, il faut savoir se contenter de ce qu'on a. Chacun ne peut choisir. C'est clair que vous êtes mieux logés que nous. Mais nous nous trouvons pour-

tant très bien où nous sommes. En hiver, nous avons chaud ; ici, vous sentirez la bise.

— La maison de Matthieu, dit Isabelle, n'a pas, en effet, autant d'agrément que celle de Ferdinand ; mais elle est bonne et chaude, comme dit notre belle-sœur Judith. Quand on a un chez-soi comme les vôtres, et qu'on ne le doit pas, il faut être reconnaissant envers Dieu. Moi, je n'ai pas de maison qui m'appartienne, et cependant je me trouve heureuse. Si je perdais ma place de régente, je serais dans un grand embarras pour savoir où me loger. Mais Dieu me fournirait sans doute le nécessaire à cet égard, et les moyens de gagner ma vie.

— Vous viendriez chez nous, dit tout de suite Marie ; vous occuperiez la chambre du haut, qui est libre. J'ai déjà vu toute la maison.

— Merci beaucoup.

— Il faut que je retourne chez nous, dit Judith en se levant ; c'est le moment de faire boire nos bêtes. Ainsi, bonjour ! Restez, belle-sœur, ne vous dérangez pas de votre place.

— Mais si, je veux vous accompagner deux pas, répondit Marie, afin de voir au moins de quel côté vous demeurez.

Elles sortirent ensemble, Marie allant jusqu'au milieu du village avec Judith.

— C'est là-bas, dit celle-ci, vers ce *tillot*¹⁴, la troisième maison après celle qui fait le coin.

— Très bien ; adieu, belle-sœur. Marie revint chez elle.

— Judith est peu démonstrative, dit Isabelle, lorsque Marie eut repris sa place à table ; mais c'est une bonne femme, qui a soin de tout chez elle et ne perd pas son temps à babiller. Elle a bien des qualités.

— On pourrait supposer qu'elle a des espérances de famille, dit Ferdinand.

— Oui, elle attend un enfant pour le mois de juillet.

— Matthieu sera bien content s'il a un garçon.

— Espérons que tout ira bien pour eux, répondit Isabelle.

Le lendemain, Ferdinand et Marie rencontrèrent Matthieu, comme ils allaient rejoindre Isabelle pour se rendre au culte à Chivraz. N'ayant pas paru la veille, Matthieu venait pourtant les saluer. Il s'était déjà rasé et un peu endimanché, ce qui lui permit d'embrasser Marie sur les deux joues.

— Où allez-vous, comme ça de bonne heure ? leur dit-il.

— À l'église, avec Isabelle. Tu viens aussi avec nous ? dit Ferdinand.

— Non, merci ; pas aujourd'hui. J'ai plusieurs choses à mettre en

14 - Tilleul.

ordre autour de chez moi et au jardin.

— Tu feras cela une autre fois ; viens donc avec nous. Ce serait joli de nous voir les quatre au même banc.

— Non, non. Je ne suis pas un homme d'église. Je sais par cœur tout ce qu'on entend au sermon. Au reste, je n'y suis pas retourné depuis un certain dimanche où le ministre prit son texte dans saint Matthieu. S'il a voulu me mettre en scène, il a bien perdu son temps avec moi.

— Comment cela ? fit Marie.

— Eh oui ! pensez voir, belle-sœur, qu'il a prêché sur les paroles où il est dit que Matthieu le péager se leva immédiatement et quitta son bureau des impôts pour suivre Jésus-Christ. Alors, il s'est mis à taper sur ceux qui ne veulent jamais rien abandonner de leur genre de vie et de leurs affaires pour obéir aux commandements de Dieu. C'était presque me désigner du doigt, me nommer, puisque j'étais présent. Aussi, franchement, ça m'a choqué.

— Tu as eu tort de croire qu'il pensait à toi personnellement, dit Isabelle, qui avait rejoint ses frères et sa sœur à la rue ; il s'adressait certainement à toutes les personnes présentes.

— Ça m'est égal, reprit Matthieu. Il y a assez d'autres textes dans la Bible sans choisir précisément celui-là. Les hommes du village ont bien pris ce sermon pour moi, tu peux en être sûre. Mais n'en parlons plus. On se verra cette après-midi ?

— Oui, nous irons vous faire une visite, dit Marie. En chemin, ils demandèrent à Isabelle pourquoi leur frère était fâché à ce point contre le pasteur.

— Parce que, dès lors, les mauvais plaisants du village l'ont surnommé *saint Matthieu*. Tous ont eu tort ; notre frère, en s'imaginant que le pasteur l'avait eu en vue, et les autres en lui donnant un sobriquet aussi mal choisi. Sachant qu'il se trouvait parmi ses auditeurs un seul homme du nom de Matthieu, le prédicateur eût mieux fait de choisir un autre texte pour son sujet. Mais il n'avait pas réfléchi à cela. — Matthieu ne ferait pas tort d'un centime à qui que ce soit, c'est un excellent travailleur, disposé à rendre service à ses voisins. J'espère qu'il comprendra mieux, plus tard, ses devoirs envers Dieu.

Dans l'après-midi, les nouveaux époux firent une courte visite chez les Matthieu, puis ils se rendirent, par de jolis sentiers, dans la campagne. Ferdinand voulait montrer à sa femme ses divers morceaux de terrain, et surtout sa belle *pièce* des Ravelots. En cet endroit, il possédait huit cents perches fédérales, en un seul mas¹⁵.

15 - [NdÉ] Ensemble de locaux d'habitation, de bâtiments agricoles et de champs contigus.

Cette année-là, le fonds tout entier était garni d'esparcette de deux ans; elle annonçait déjà une récolte magnifique. On voyait qu'elle était d'une excellente espèce, mélangée d'un peu de fenasse du pays. Si tout allait bien, Ferdinand pouvait compter sur cent quintaux de bon foin, sans parler du regain et du pâturage de la dernière herbe. Il avait acheté ce fonds, trois ans auparavant, d'un bourgeois du Roncier devenu ivrogne et, par suite, incapable de payer ses dettes.

— Si l'on voulait, dit Ferdinand, on pourrait mettre tout ce terrain en vigne. Elle y réussirait très bien, j'en suis sûr, et le fonds rapporterait le double. Mais cela coûterait de l'argent et du travail; tandis qu'en le laissant en pré comme il est, on peut y prendre sans frais les récoltes, pendant cinq ou six années encore. Au bout de ce temps, on y met la charrue et on y fait venir des blés superbes, des pommes de terre, etc., jusqu'à ce qu'on le remette de nouveau en *artificiel*.

— Si c'était chez nous, dit Marie, il est certain qu'on planterait de la vigne dans tous ces terrains en pente.

Ils allèrent voir ensuite deux autres champs plus petits. Dans l'un de ceux-ci, Ferdinand voulait planter des pommes de terre; l'autre était ensemencé de froment d'hiver. Enfin, ils atteignirent un petit bois qui appartenait aussi à Ferdinand: un joli taillis de chênes, mélangés de repousses de châtaigniers, et ayant encore, çà et là, quelque arbre de haute futaie, souvenir et témoin des temps passés. Comme on était au milieu d'avril, les oiseaux chantaient partout. La grive musicienne et le merle noir avaient l'air de se porter un défi: l'une, bien cachée au milieu de branchages touffus et peu élevés; l'autre, au sommet de quelque grand chêne. Dans le bois, les espaces libres étaient tapissés de primevères et de violettes. De l'endroit où se trouvaient Ferdinand et Marie, la vue était gracieuse sur le village. Les maisons brillaient au soleil du soir; de tout loin, on distinguait la fleur rose des pêchers dans les vignes; et sur les collines élevées, comme dans les vergers rapprochés des maisons, les cerisiers se détachaient du sol en gigantesques bouquets.

Marie trouvait la nature de cette contrée agréable, plus accessible et plus variée que celle des environs de son village; mais elle y cherchait en vain la grande étendue du lac Léman. On en voyait à peine une petite bande, qui se montrait entre deux noyers dont les branches encore grises contrastaient avec la vie en fleurs des autres végétaux leurs voisins. — Ferdinand se retrouvait avec bonheur dans son lieu natal. Il se souvenait de la position difficile de son père et de sa mère, et il venait maintenant s'établir dans leur maison, avec une bonne femme, riche de tout ce qu'il avait su épargner durant vingt années. S'il était reconnaissant envers Dieu, qui lui avait accordé une forte

santé et fait trouver un bon maître, nous pensons bien qu'oui, au moins dans une mesure quelconque. Mais il est probable qu'il se considérait avant tout comme l'auteur d'une réussite qui manque à tant d'autres, moins bons travailleurs peut-être, et plus disposés à dépenser leur argent. Ce qui est certain, c'est qu'à peine arrivé chez lui, il organisait déjà tout un plan de travaux, auquel il allait se mettre avec courage, dès le lendemain.

Isabelle et les Matthieu vinrent passer la soirée avec Marie et Ferdinand. Matthieu parla de ses anciens maîtres Coston et du riche banquier étranger qui leur avait succédé. Ferdinand raconta plusieurs traits de bonté de M. Delorme, et comme quoi c'était un chrétien si religieux, zélé pour le bien public et le service de Dieu. Mais il n'eut pas l'idée de prendre la Bible et d'en lire un verset ou deux en famille, pour terminer la journée. Des cinq personnes qui se trouvaient là réunies, Isabelle fut la seule qui, rentrée chez elle, se tint aux pieds du Sauveur, dans un sentiment de reconnaissance et de pieuse adoration.

CHAPITRE IV

Carlaton



Le retour et l'établissement définitif des deux frères firent sensation parmi les habitants du Roncier. On en parlait dans toutes les maisons.

— Ce que c'est pourtant qu'une bonne conduite et l'activité au travail! disait quelques jours après le syndic Huiteuf au régent Mornay. Jean-Louis Bron serait heureux de voir ses deux fils en si beau chemin, s'il n'était pas mort. Dans une vingtaine d'années, Matthieu et Ferdinand seront peut-être les deux meilleurs paysans de notre commune. Tous les deux paraissent bien décidés à ne pas dépenser leur argent au cabaret, ou à vivre en lâches, en paresseux, comme nous en avons plusieurs.

Ces deux hommes, Huiteuf le syndic et Mornay le régent, étaient à la rue. — Montrant du doigt un individu entre deux âges qui se dirigeait du côté de l'auberge, le syndic ajouta :

— Voilà *Carlaton* qui va boire chopine. Je suis sûr qu'il n'a pas fait pour vingt centimes d'ouvrage aujourd'hui.

— Hélas! c'est bien possible, répondit le régent. Appelez-le, monsieur le syndic, et dites-lui quelque chose sur sa conduite. Vous en avez le droit et presque le devoir.

— Ah! bien oui: il me demanderait de quoi je me mêle. S'il ne sait pas se conduire, tant pis pour lui! Je ne suis pas chargé de prendre les ivrognes au collet pour les empêcher de boire.

M. Mornay appela l'individu par son véritable nom :

— Jean Péry ?

— Que voulez-vous, monsieur le régent ?

— Venez jusqu'ici un instant, s'il vous plaît. Jean Péry se retourna et rejoignit les deux hommes.

— Êtes-vous occupé cette après-midi ?

— Non, pas précisément, quoique je compte travailler pour moi.

— J'ai encore, reprit M. Mornay, quelques toises à fossoyer dans mon plantage. Voulez-vous les faire et gagner un franc ? — Je vous porterai quelque chose à boire et à manger vers les quatre heures.

— Je veux bien ; seulement, ma pelle est trop usée pour faire un bon fossoyage.

— Je vous prêterai la mienne.

— C'est entendu. Je vais vite prendre un verre, et je reviens dans deux minutes.

— Non, si vous allez au cabaret, je n'ai plus besoin de vous. Vous n'avez certainement pas soif.

— Que si, monsieur le régent, une soif terrible.

— En ce cas, buvez à la fontaine.

— Allons donc ! suis-je une grenouille par hasard ?

— Je n'ai plus le temps de causer, reprit le régent. Il est une heure ; je vais sonner la cloche pour l'école. Voulez-vous ma pelle et aller tout de suite ?

— Oui, mon brave monsieur Mornay ; allez la chercher.

Pendant que le régent courait prendre son outil, Jean Péry dit au syndic :

— Quel brave et digne homme nous avons là pour élever la jeunesse !

— Certainement ; et pour rappeler à son devoir un père de famille comme toi.

— Pour ça, c'est la vérité, monsieur le syndic. J'aurais bien aussi quelque chose à dire à vous autres, messieurs les municipaux, quand vous faites des *tamponnes* ; mais ce sera pour une autre fois.

— Tenez, dit M. Mornay déjà de retour, voici une excellente pelle de Vallorbes, faite par un de mes cousins, qui travaille autant que vous, Jean, et ne va presque jamais au cabaret.

— Bien possible. En ce cas, il a du vin chez lui, votre cousin ; car les forgerons, voyez-vous, boivent bien plus que nous autres. Ils ont toujours soif.

— Allez toujours et faites un bon fossoyage. Dès que mon école sera finie, j'irai vers vous.

Le marteau de la cloche frappait régulièrement ses coups, lorsque Jean Péry, dit Carlaton, passait à côté de la maison de Ferdinand Bron. Il rencontra Marie, qui, un arrosoir à la main, se rendait à la fontaine. Ferdinand travaillait au jardin longeant le chemin.

— Tu t'en donnes à cœur joie, lui dit Jean Péry, en s'arrêtant vis-à-vis de Ferdinand. Et ça va bien ?

— Oui, toi aussi ?

— Oui.

— Où vas-tu avec cette pelle ?

— Au plantage du régent. Dis-moi, Ferdinand, toi qui es un bon enfant, tu ne voudrais pas me rendre un petit service ?

— Quoi donc ? je veux bien, si ce n'est pas trop difficile.

— Oh ! non. Écoute. J'ai soif. On m'a dit que tu as un tonneau de vin de Lavaux, du pays de ta gentille femme. Si tu me le faisais goûter ? Tu en prendrais un verre : ça nous ferait plaisir à tous deux.

Ferdinand aussi avait soif. Il consentit au désir de Carlaton, renfla son *brostou*, vint chez lui pour prendre une bouteille, un verre et la clef de sa cave. Jean Péry le suivit sous l'avant-toit de la maison.

— On pourrait, dit Jean, boire vers le tonneau tout aussi bien qu'ici ; le vin serait encore plus frais.

— Non, répondit Ferdinand, j'ai trop chaud pour cela.

— Eh bien, je t'attends ici à l'ombre.

Au même instant, Marie Bron revint de la fontaine avec son arrosoir.

— Bonjour, ma charmante, lui dit Jean. Vous êtes la plus belle femme du Roncier, et votre mari, mon ami Ferdinand, le meilleur citoyen. Certes, on ne peut pas dire de lui que c'est un *ristou*¹⁶, comme quelqu'un que je ne veux pas nommer. — Ferdinand m'a offert un verre en passant ; je l'attends ici, et je vais travailler tout de suite après.

Marie ne répondit pas. Elle entra chez elle, se demandant quel était ce singulier personnage. Jean Péry but un verre, deux verres de ce vin jaune, doux à la bouche, mais dont les fumées montent vite au cerveau.

— Il m'est impossible, vois-tu, Ferdinand, de ne pas t'en demander encore un. Ce sera pour la pelle du régent, qui a soif aussi.

Ferdinand donna le troisième verre.

— Là ! voilà qui va bien. À ta santé, mon ami Ferdinand, et à celle de ton *épouse*. Tu as une femme qu'on ose au moins montrer au grand jour. Sont-elles toutes aussi bien faites à Lavaux ? Quel dommage que je n'aie pas été y chercher la mienne ! J'espère que tu auras de la famille, mon cher ami, car tu en es digne et ta compagne aussi. — Ce dernier verre, était-il pour le manche ou pour la lame de la pelle ? Il ne faut pas faire de jaloux : donne-m'en encore un pour les mettre d'accord.

— Non, c'est assez. Ce vin est violent ; il t'empêcherait de travailler.

— Et alors, toi, tu ne bois rien ?

16 - *Ristou*, diminutif d'aristocrate.

— Ça ne presse pas ; je veux d'ailleurs mettre de l'eau.

— Eh bien, à la revoyance, ami Ferdinand, et grand merci de ton honnêteté. Si tous les hommes te valaient, le monde serait heureux, tandis qu'il est rempli d'égoïstes, tel que notre syndic Huiteuf, qui fait bien une morale, mais se détourne s'il rencontre un pauvre sur son chemin. — Pour le régent, quoiqu'il n'aille jamais au cabaret, c'est un digne homme, un vrai chrétien. Il faut bien cela, quand on est chargé d'instruire la jeunesse.

Lorsque Jean Péry eut fossoyé pendant une demi-heure, tête nue au soleil du printemps, sa soif devint toujours plus ardente. Le vin de Lavaux produisait son effet accoutumé. Au lieu d'avoir les bras fermes, la tête solide, Carlaton laissait retomber souvent la terre que le tranchant de la pelle enlevait du sol. Bientôt il quitta l'ouvrage et se rendit, à travers les prés, au cabaret, où il but rapidement une chopine de vin blanc de la contrée. Au retour, il se coucha sur l'herbe et dormit un bon somme, après lequel il se leva tout engourdi. M. Mornay ne tarda pas à arriver, apportant du café et du pain. Il vit tout de suite que Jean avait bu.

— Vous n'avez pas travaillé tout le temps, lui dit-il, où avez-vous été ?

— Mon cher monsieur le régent, il faut, n'est-ce pas, toujours dire la vérité ? Eh bien, la voici : Ferdinand Bron m'a fait boire en passant trois verres de son vin de Lavaux, un vin agréable, mais trop violent pour moi. Ça m'a toujours plus altéré, et alors....

— Vous êtes allé au cabaret ?

— Oui, mon cher monsieur ; ce vin de Ferdinand Bron est traître ; je n'y suis pas habitué.

— Sans doute ; il mord par derrière, comme un serpent, dit la Bible ; mais le véritable traître, c'est vous-même. Prenez ce pot de café, quoique vous ne l'ayez pas gagné.

— Merci. Vous allez voir si je ne le gagnerai pas. Quand je devrais rester jusqu'à minuit, je ne quitterai pas que tout ne soit fini.

Jean Péry s'assit pour manger son pain trempé dans le café. M. Mornay prit la pelle, montrant qu'il savait s'en servir aussi bien que l'ouvrier. Lorsqu'il la rendit à Jean, il lui adressa quelques mots affectueux sur son genre de vie.

— Vous vous tuez en buvant, mon pauvre Jean, lui dit-il. Vous abrutissez votre esprit et votre âme. Réfléchissez donc à ce que vous répondrez à Dieu, quand il vous demandera ce que vous en avez fait sur la terre. Et votre femme, et vos enfants, quel exemple pour eux ! Comment voulez-vous qu'ils vous aiment et vous respectent !

— Oui, oui, je sens bien que tout ce que vous me dites là est vrai ;

mais, voyez-vous, c'est plus fort que moi. Je n'ai jamais eu que du malheur, et c'est fini pour que je m'en relève. Les enfants se tireront d'affaire comme ils pourront. Voyez les deux Bron, qui sont partis n'ayant rien et sont revenus avec des troupes de mille francs.

— Les frères Bron ont eu un père sobre et bon travailleur, tandis que vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

— Vous croyez! eh bien, vous allez voir si je ne fais pas votre fossoyage dans toutes les règles. Ah! que n'avez-vous un domaine à cultiver! je m'engagerais bien à travailler pour vous toute l'année, et peut-être que vous me ramèneriez au bon chemin. — Vous aviez dit que vous m'apporteriez aussi quelque chose à boire?

— En effet, j'ai là, dans ma poche, une petite bouteille; mais je me garderai bien de vous la donner maintenant. — Vous parlez des frères Bron. Si vous le vouliez, vous pourriez encore faire comme eux. Vous êtes du même âge, et l'aîné de vos garçons peut déjà vous aider.

— Ah! non, c'est trop tard. — Quant aux Bron, je n'ai rien à dire contre Ferdinand. C'est un bon enfant, qui a le cœur large. L'autre, saint Matthieu, comme on lui dit, l'a aussi mince et aussi dur que le fer de votre pelle. Il ne vit que pour la terre et l'argent; — moi, j'emploie mal une bonne partie de ce que je gagne. Matthieu Bron et moi, nous nous conduisons comme des païens; je ne vois pas entre nous deux une si grande différence. Si tous les hommes vous ressemblaient, monsieur le régent, et si toutes les femmes ou filles étaient comme Isabelle Bron, le paradis reviendrait sur la terre. Au lieu de cela, c'est le diable qui règne ici-bas. Il m'a pris par la boisson; il prend les autres par l'amour de l'argent, par les mauvaises mœurs, par l'orgueil; et tous, d'une ou d'autre manière, nous faisons sa volonté au lieu d'obéir à Dieu.

— Puisque vous le reconnaissez, mon pauvre ami, prenez donc la résolution....

— Il faut me laisser travailler, interrompit Jean Péry. Nous causerons de cela une autre fois. Merci des bonnes paroles que vous pourriez m'adresser. Je les sais par cœur.

« Ô Dieu! disait en lui-même l'instituteur en regagnant le village, toi seul es puissant pour délivrer de l'esclavage du péché. Parle au cœur de cet homme, qui est un de mes frères malheureux. Donne-lui la force de renoncer à sa passion et de s'attacher fortement au bien. »

CHAPITRE V

Les enfants et les récoltes



Quand arriva le milieu de juin, bien des travaux de campagne avaient été exécutés par les deux frères. Matthieu était en avance sur presque tous les paysans du Roncier. Ses pommes de terre étaient cultivées ; sa vigne avait reçu le second labour. Ses plantations de gros légumes, son jardin, son chanvre, tout cela se trouvait en parfait état. — Chez Ferdinand, les choses étaient encore plus soignées ; il avait plus de goût que Matthieu dans ses arrangements et ses cultures. Son jardin, par exemple, était le mieux tenu de tous ceux du village, soit pour la propreté des allées, soit pour la variété des produits. Certainement, par leur manière de travailler et par leur activité, les frères Bron donnaient un bel exemple autour d'eux. Mais à d'autres égards plus essentiels, ils ne faisaient pas de progrès. Matthieu restait le même, s'abstenant d'assister au culte public et toujours plus attaché aux biens de la terre. Son but unique était d'augmenter sa petite fortune, honorablement, sans doute, mais en négligeant tout ce qui est du domaine de l'âme, tout ce qui est immortel par conséquent. Sa femme partageait les mêmes principes. La perspective de l'enfant qu'elle attendait dans un mois la réjouissait, mais surtout à l'idée qu'ils auraient un héritier. La pensée d'une créature de Dieu, d'un être à élever, à former pour la gloire du Sauveur et pour son propre bonheur à lui-même, n'était pas ce qui la touchait. Avoir un survivant pour entrer un jour en possession de leurs biens, c'était pour eux la grande affaire. Combien de pères et de mères, mieux doués et mieux élevés que le couple dont nous parlons, ne voient pas plus loin, ne pensent guère à de meilleures choses lorsqu'ils attendent la naissance d'un enfant !

Chez Ferdinand, encore plus que chez Matthieu, le progrès religieux s'était arrêté. Cela faisait beaucoup de peine à Isabelle, qui avait espéré mieux des dispositions de son frère, lorsqu'il revint au village. Les propos légers, la moquerie d'anciens camarades avaient beaucoup plus d'action sur lui que les bonnes paroles et les encouragements d'Isabelle. Il allait moins souvent au culte et ne craignait plus autant de travailler le dimanche. Marie était une bonne femme, d'un caractère doux et facile, mais sans grande énergie morale. Elle tenait sa maison dans une minutieuse propreté. Aussi l'appelait-on *la dame Bron*, tandis que sa belle-sœur Judith était surnommée *la Matthieule*. Marie Bron continuait à voir souvent Isabelle, soit dans la maison d'école, soit dans les visites qu'elle en recevait. Elle sentait bien qu'Isabelle avait une piété véritable, qui pénétrait toute sa vie ; mais pour elle-même, Marie Bron ne faisait pas de progrès bien accentués. Elle approuvait sa belle-sœur, tout en ne la suivant pas dans le sentier étroit de la vie éternelle. Comme Judith, elle avait l'espoir d'être mère.

À la fin de juillet, le jour où Matthieu rentrait ses dernières gerbes, sa femme mit au monde un garçon, ayant déjà des cheveux noirs et les traits bien marqués. Ce fut un véritable bouquet de fête. Mais ni le père ni la mère ne reçurent cet enfant des mains de Dieu, comme un don de sa faveur. Ils le firent baptiser, cependant, non pour appeler sur lui la bénédiction d'en haut, mais pour obéir à une coutume, à un acte moitié civil, moitié religieux, dont les parents comprennent rarement l'importance et la vraie signification. N'être pas baptisé, mais ce serait une honte ! Et que dirait-on dans le village ?

Le fils de Matthieu Bron fut nommé Adrien, en souvenir du maître chez lequel son père avait servi pendant vingt ans. À cette occasion, M. Coston envoya six petites cuillers d'argent à son filleul, pour présent de baptême. Une ancienne cuisinière, amie de Judith, fut la marraine.

Ferdinand vendit trois cents francs le foin du Ravelot, sous la condition de le faucher et de le rendre prêt à être chargé. Malgré cette clause du marché, il fit là une belle vente. Le fourrage de ses autres prés et le regain qui viendrait sans doute seraient suffisants pour la nourriture d'une vache et d'un veau. Ainsi, chez les deux frères, tout prospérait au point de vue matériel. En automne, Matthieu fit de superbes vendanges. Ferdinand vint l'aider à la vigne et au pressoir. Pour le récompenser d'un tel service, Matthieu lui vendit cent pots de moût, au même prix qu'à son acheteur principal.

Pendant qu'ils étaient au pressoir et que, ayant serré à extinction le marc de raisin, au risque de faire sauter la vis, ils attendaient que le vin cessât de couler, Matthieu parla du produit de sa récolte. Puis il dit

que si le fonds du Ravelot était à lui, il n'hésiterait pas à y planter de la vigne, qui certainement y réussirait bien. Ferdinand répondit qu'il y pensait aussi, mais que la dépense pour le minage le retenait, ainsi que la perspective des trois ou quatre années pendant lesquelles le jeune plant ne produirait rien, mais donnerait au contraire de l'occupation et occasionnerait des frais.

— Bah! reprit Matthieu, tu mettrais bien pour la moitié du minage les trois cents francs de ton foin vendu, que tu ne resterais pas avec rien dans ton bureau. Quand les *chapons* commenceront à donner du raisin, dans trois ans, tu feras miner l'autre moitié du champ. C'est que, mon cher, deux poses de bonne vigne en plein rapport peuvent produire facilement pour deux mille francs de vin.

— Mettons mille à douze cents, dit Ferdinand; ce serait déjà bien beau. Mais tu ne parles pas des échalas, du fumier, des coulisses et des drains, etc.

— Qui n'expose rien, n'a rien. Le fait est que si le champ était à moi, je commencerais le minage dès cet automne.

— Malgré la belle esparcette?

— Oui, ma foi!

— Il faudra y réfléchir encore et savoir ce que ma femme en pense.

— À propos, quand doit-elle accoucher?

— Dans deux mois environ.

— Il faudrait bien qu'elle eût une fille. Moi le garçon, toi la fille, ça pourrait se convenir un jour.

— Peut-être; mais nous n'en sommes pas encore là. Dieu veuille seulement que tout aille bien.

— Eh! que diantre! pourquoi cela n'irait-il pas bien? Ma femme a deux ans de plus que la tienne, et pourtant elle a été bientôt sur pied, et a nourri son enfant mieux que ne l'eût fait une jeune mère. Tu verras que tout ça sera vite passé. — Voilà le pressoir qui ne coule plus; desserrons.

Les deux hommes saisirent la barre de leurs fortes mains, puis, au moyen de quelques efforts en arrière, la vis de l'écrou remonta, laissant le marc de raisin complètement écrasé.

La vigne de Matthieu contenait trois cents perches; elle produisit cette année-là deux mille pots de vin, qui, au prix moyen de deux batz le pot, soit trente centimes, donnèrent un revenu brut de six cents francs. En comptant la moitié pour les frais de culture et les engrais, il ne restait pas à Matthieu un si énorme bénéfice. Mais il est vrai qu'il ne comptait pas son travail et que dans ces conditions-là, les trois quarts du produit étaient un gain.

Le 15 janvier 1849, Marie Bron accoucha heureusement d'une

blonde fille, qui reçut le nom d'Adeline. Isabelle fut la marraine, et Matthieu demanda d'être le parrain, ce qui fut accepté de bon cœur par le père et la mère.

CHAPITRE VI

Un homme et une femme



Pendant l'hiver, M. et M^{me} Mornay vinrent de temps en temps passer la soirée chez Ferdinand, avec leur voisine et amie Isabelle. Celle-ci les avait mis en rapport, dans l'espoir que la société du régent et de sa femme pourrait être utile à son frère et à sa belle-sœur.

Louis Mornay était bourgeois d'une commune du district d'Aigle. Il fut d'abord régent à Lavaux, dans un de ces villages riches, où bien des hommes meurent avant d'avoir atteint les deux tiers de la vie ordinaire. Le vin les tue entre quarante et cinquante ans ; et quand il ne les tue pas, il les abrutit et en fait des vieillards inutiles, alors qu'ils auraient pu jouir pendant longtemps encore de toute la vigueur de l'intelligence et des forces physiques. Après cinq ans de séjour dans cette commune, M. Mornay la quitta, ayant essayé en vain de ramener à la tempérance bien des jeunes gens qui, à peine sortis de l'école, se livraient déjà aux excès de la boisson. Il s'était marié. Sa femme aussi avait été régente, dans une des principales villes du canton. C'était une personne d'une agréable figure, d'une piété vraie, d'un caractère charmant. Elle aurait pu faire un mariage riche, qui l'eût placée dans une condition sociale plus élevée que la sienne ; mais elle fut assez sage pour préférer Louis Mornay, instituteur primaire, à M. Rudolf, négociant en vins, plus âgé qu'elle et assez original. Louis Mornay, du reste, possédait quelque fortune dont le revend, joint à son traitement, lui assurait l'aisance. Il postula une place de régent à La Côte et s'y établit peu de temps après son mariage. Dans cette partie du vignoble vaudois il trouva d'autres usages, d'autres mœurs, un patois très différent de celui de Lavaux. Mais il trouva aussi le vin blanc, qui, s'il fait moins de ravages qu'à Lutry, Cully, Aigle et Yverne, etc., ne laisse pas

d'enterrer les ivrognes au bout de peu d'années. À La Côte, on conduit beaucoup moins qu'à Lavaux les gens à la cave ; on ne va guère, que nous sachions, s'y établir en compagnie de cinq ou six, pour boire, jusqu'à ce qu'on soit hors d'état de remonter l'escalier et d'en ressortir ; mais on y va souvent seul, dès le matin, et à toutes les heures du jour. Puis il y a les cabarets, les pintes légales ou clandestines, qui attirent les ouvriers et les pauvres dont les tonneaux sont vides à la maison, ou dont la soif n'a point de bornes. À La Côte, Louis Mornay put constater aussi que les maux causés par l'ivrognerie sont bien grands et vont croissants d'année en année. Cela le dégoûta de s'y fixer tout de bon, d'autant plus qu'il venait de perdre son unique enfant, un charmant petit garçon de trois ans. Il en portait encore le deuil lorsqu'il fit l'examen de régent au Roncier, dont la place lui fut adjugée à l'unanimité. Il avait alors trente-cinq ans ; maintenant il en avait quarante. Sa femme était un peu moins âgée. Dieu ne leur donna pas d'autre enfant. C'était leur épreuve ; mais ils l'acceptaient sans murmure. Mariés depuis douze ans, ils s'aimaient avec la même tendresse que le jour de leurs noces. On les voyait, le dimanche matin, aller au culte, se donnant le bras comme de jeunes époux ; l'après-midi, ils se promenaient dans la campagne. M^{me} Mornay visitait les vieilles femmes, leur lisait la Bible ou quelque livre édifiant. Son mari ne négligeait pas non plus de tels devoirs auprès des vieillards malades ou des mourants. À moins d'être en voyage, jamais il n'entrait dans un cabaret, pinte ou café quelconque. Il trouvait qu'un instituteur de la jeunesse manque de dignité personnelle et donne un fâcheux exemple, s'il va dans un lieu public uniquement pour y boire. Quand il s'agit d'un pasteur, un tel exemple est bien plus mauvais encore, bien plus pernicieux pour ses paroissiens. Dans ses moments de loisir, particulièrement aux vacances d'été, il s'accordait quelques promenades de pêche. Sa ligne à la main, il se rendait à la Roncière par un sentier rapide, tracé le long des couches de molasse, et rentrait chez lui avec quelques truites à points rouges, qui servaient pour leur dîner. Il arrivait souvent qu'un de ces poissons frais était porté, par M^{me} Mornay, à un malade incapable de s'en procurer. Louis Mornay était grand et se tenait droit ; un bel homme, aux traits calmes, à la physionomie sereine. Il s'exprimait bien et n'avait rien d'affecté dans le ton ou l'accent. Sa femme était gracieuse, un beau type des environs de Villarzel ou de Moudon. Tel était ce couple rare. Heureux le village qui en possède un pareil et sait l'apprécier !

Grâce à Isabelle, les Mornay avaient donc fait la connaissance des Ferdinand Bron.

Un dimanche de février 1849, ils vinrent passer la soirée chez eux

avec Isabelle. Marie était relevée de couches, tout heureuse de pouvoir nourrir sa petite fille, qui prospérait à merveille. Quand elle la présenta au régent, celui-ci posa sa main sur la tête de l'enfant et dit de sa voix grave :

— Que Dieu te bénisse, pour le monde et pour l'éternité ! Sois la joie de ton père et de ta mère.

— Merci de votre souhait, dit Marie ; j'espère que Dieu vous exaucera.

— Sa volonté est meilleure que la nôtre, madame Bron. Dieu sait parfaitement ce qu'il nous faut et il agit toujours avec amour à notre égard. Quand on me présente un petit enfant, j'éprouve le besoin de demander à Dieu sa bénédiction pour lui.

— C'est certainement une bien bonne chose, ajouta Ferdinand.

— À propos de bonne chose, monsieur Bron, reprit le régent, vous voulez en faire une qui ne le sera guère, à mon point de vue.

— Quoi donc ?

— Vous allez planter de la vigne dans votre beau fonds du Bavelot. Je crois que vous faites là une mauvaise spéculation. À votre place, je me garderais bien de changer la nature de ce pré artificiel.

— Vous pensez vraiment que la vigne n'y réussira pas ?

— Elle peut y réussir, en ce sens qu'elle donnera probablement assez de raisin, mais un vin très ordinaire, qui se vendra mal, surtout dans les mauvaises années. Il me semble que vous abandonnez le certain pour l'incertain ; ce qui vient, presque tout seul pour ce qu'on n'obtient qu'avec beaucoup de travail et une forte dépense. Dans notre pays, le vin abonde ; mais le fourrage manque en beaucoup d'endroits, et le blé aussi. L'élève et la vente du bétail, le produit du lait, ont quelque chose de plus assuré et de plus normal au Roncier que les fruits du cep. Que l'on ait du vin pour son usage, c'est bien ; mais que l'on gâte d'excellents champs ou des prairies pour les transformer en vignes de qualité inférieure, cela me paraît une erreur de jugement, un mauvais calcul. Bien plus, je trouve que c'est une faute.

Si votre plantation réussit dans une certaine mesure, vous ne vous bornerez pas à la moitié du champ seulement ; vous minerez aussi l'autre partie. Vous aurez alors deux poses de vigne à cultiver. Pour un homme seul, c'est trop d'ouvrage, évidemment, à côté de vos autres occupations. Puis, vos voisins du Ravelot voudront aussi planter de la vigne. Leur exemple sera suivi par d'autres. Dans peu d'années, cette belle fin de champs et de prairies sera transformée en un vignoble humide, absorbant les sucs nourriciers des étables du village. Cela fera de l'argent, pensez-vous ; oui, mais vous aurez une bonne récolte sur trois mauvaises en moyenne ; la grêle, de temps en temps ; des

gelées printanières; la tache noire en automne; la pourriture; le ver, qui fait souvent des ravages. Vous verrez que tout ne sera pas profit matériel. Et puis, qui cultive le vin cultive aussi l'ivrognerie: cela va ensemble, presque toujours. J'ai habité pendant dix ans Lavaux et La Côte; je suis né dans un district où le vin est bon, mais où il fait de nombreuses victimes. Quand donc je vois planter la vigne dans des endroits où d'autres excellents produits agricoles réussissent, je ne suis pas sans crainte sur l'avenir moral de la population, ni même sur son avenir matériel.

— Mon frère Matthieu trouve pourtant que c'est une très bonne idée de mettre de la vigne au Ravelot. C'est lui, au reste, qui me l'a conseillé, et vous conviendrez qu'il doit s'y entendre.

— C'est fort possible; mais votre frère n'a peut-être pas réfléchi autant que moi aux conséquences morales résultant de ces vignes qu'on plante un peu partout dans la plaine vaudoise. Autrefois, dit-on, les forêts s'étendaient jusqu'au lac. Un jour, peut-être, on n'y verra plus que des ceps et des échelas, et le long des chemins des hommes ivres.

— Ah bah! monsieur le régent, vous exagérez. Parce que je vais planter une pose de vigne, vous voyez déjà le pays tout bouleversé.

— Mon cher monsieur Bron, croyez seulement que, sur la question de l'abus du vin, la population vaudoise est bien malade. Nous en causerons un autre jour, si vous voulez. Pour ce soir, nous avons apporté un charmant petit livre, que ma femme se proposait de nous lire, si cela convient à M^{me} Marie et à votre sœur. C'est l'histoire d'un cloutier et de son fils.

— Oui, oui, dirent les deux belles-sœurs.

— Mais il faut premièrement mettre dans son berceau la petite qui dort, ajouta Marie Bron.

CHAPITRE VII

Un compte courant



Ferdinand Bron ne pouvait miner lui seul les quatre cents perches de son champ ; c'était un ouvrage beaucoup trop considérable. Quand le terrain n'est pas trop dur, pas trop mélangé de pierres qu'il faut choisir, et qu'on n'y rencontre pas des blocs qui nécessitent l'emploi de la barre à mine

et de la poudre, un bon ouvrier peut faire trois perches de minage par jour, à deux pieds de profondeur. Ferdinand s'étant réservé du temps pour des fossoyages à la bêche dans un autre fonds, il traita pour la totalité du minage au Ravelot, avec quatre hommes du Roncier, qui s'engagèrent à l'avoir terminé le premier d'avril, pour le prix d'un franc la perche. C'était ce qu'on payait à cette époque. Aujourd'hui, ce serait un tiers de plus. Les pierres pouvant être facilement portées par deux hommes, devaient être sorties de terre aux frais des ouvriers ; les blocs à faire sauter avec la poudre restaient à la charge du propriétaire. Si par hasard on trouvait un trésor caché dans le champ ?... Mais de cela il ne fut pas question dans la convention.

Au terme fixé, les quatre cents perches de minage furent achevées. Quand Ferdinand les eut reconnues, il régla le compte de ses ouvriers. Au nombre de ceux-ci était Jean Péry, notre ancienne connaissance. Il lui revint soixante francs pour sa part, déduction faite de ce qu'il avait reçu. Jean glissa les douze grosses pièces de cinq francs dans sa poche, où elles lui parurent peser un quintal. Depuis longtemps, le gousset de son vieux pantalon n'avait été en possession d'une pareille somme. La main droite sur ses écus, il s'en allait chez lui, lorsqu'il rencontra le régent dans la rue.

— Monsieur Mornay, lui dit-il gaiement, devinez un peu ce que j'ai là, dans mon pantalon.

— Qui peut le savoir ? fit le régent en donnant un coup d'œil à cette partie du vêtement : peut-être une poignée d'écus.

— Tout juste ! reprit Jean Péry, et pour preuve, il exhiba son petit trésor.

— D'où avez-vous cet argent ? demanda M. Mornay de son air grave.

— Parbleu ! reprit l'autre, ce n'est pas difficile à expliquer. Je viens de régler mon compte avec Ferdinand Bron, pour le minage. J'ai reçu soixante francs.

— Tâchez au moins d'en faire un bon emploi.

— C'est justement pour cela que je vous en parle, monsieur le régent. Donnez-moi un bon conseil. Vous savez que je me laisse aller parfois à boire un verre de trop, comme saint Matthieu mon voisin s'attache aussi beaucoup trop à la terre. Nous sommes, lui et moi, des bêtes brutes ; car enfin il faudra mourir un jour, et après qu'arrivera-t-il ? Je pense à cela de temps en temps, et alors j'ai du chagrin dans l'âme. Matthieu laissera son bien à son petit garçon, et moi la misère à ma famille. Que dira le bon Dieu de tout ça ?

— Vous savez ce que la Bible déclare aux ivrognes et aux avarés.

— Eh bien, voyons ; je parle sérieusement : pour se corriger, que faut-il faire ?

— Pour commencer, il faut demander à Dieu son secours ; puis, au lieu de porter cet argent au cabaret, franc par franc, comme vous en avez l'habitude, il faut le bien placer. Avez-vous quelque dette à payer ?

— Non. Au mois d'août, quand on aura des pommes de terre, je voudrais acheter un jeune porc. D'ici là, je gagnerai le nécessaire pour le ménage.

— Si vous êtes vraiment décidé à vous mieux conduire, je vous offre de recevoir vos douze écus en compte courant, au cinq pour cent, à dater d'aujourd'hui. Quand votre femme aura besoin de quelques francs, je les lui remettrai, comme aussi vous m'apporterez peu à peu ce que vous gagnez et dont vous pourrez vous passer. À la fin de l'année, ou tous les six mois, nous réglerons le compte. Vous sentez-vous le courage de faire cet arrangement ?

— Avec vous, monsieur Mornay, oui. Tenez, voilà mes douze écus.

En disant cela, Jean Péry ramassa au fond de sa poche les pièces d'argent, et les versa dans la main du régent. Celui-ci les compta et dit qu'il allait inscrire la somme dans un carnet que Jean garderait chez lui.

— Maintenant, ajouta-t-il, ceci est un engagement sérieux de votre part, comme de la mienne. Dieu vous donne la force de persister dans

cette résolution. Venez avec moi à la maison ; je vous remettrai le carnet tout de suite.

Comment donc cette bonne idée était-elle venue à Jean Péry ? Il faut expliquer au lecteur que, depuis bien des mois déjà, M. Mornay avait fait son possible pour le détourner du cabaret. De temps en temps, il allait causer avec lui. Jean lui montrait de la confiance et prenait plaisir à sa conversation. Après une heure passée avec le régent, il était mieux disposé ; quelque chose de son être moral s'était relevé. Il se sentait un homme responsable. Les plaisirs grossiers de la bouteille lui paraissaient indignes d'une créature intelligente. Mais comment résister à la tentation quand elle frappe à la porte !

Pendant que M. Mornay inscrivait les soixante francs au crédit de Jean Péry, une scène d'un genre bien différent avait lieu chez Matthieu Bron. Un des compagnons mineurs avait aussi reçu soixante francs pour son règlement de compte. C'était un ancien camarade et ami de Matthieu, mais resté pauvre et pourtant très économe. Il vint chez lui et raconta qu'il avait besoin de quarante francs pour compléter le remboursement d'une cédula de cent francs qui était échue et dont le créancier exigeait le paiement. Il pria Matthieu de lui prêter cette faible somme, pour quelques mois, s'engageant à la lui rendre dès que cela lui serait possible. Comme la fourmi de La Fontaine, Matthieu n'était point prêteur. Une fois il avait perdu cinquante francs dans une affaire de ce genre. Il dit donc à l'emprunteur que, dans un moment pareil, cela le dérangeait, ayant fait emploi de son argent courant. Dans d'autres circonstances, il lui prêterait quelques écus avec plaisir. À l'air dont fut donnée cette réponse, le solliciteur comprit qu'il était inutile d'insister. Il se retira, cherchant en son esprit quelque autre moyen de se procurer les quarante francs nécessaires. Chemin faisant il rencontra Jean Péry, son carnet à la main.

— Où t'en vas-tu comme ça ? lui dit ce dernier ; tu as presque l'air de vouloir prendre la lune avec les dents.

— Non ; je voudrais seulement trouver quarante francs à emprunter pour trois mois. Je les ai demandés à ton voisin Matthieu Bron ; mais il ne lui convient pas de me les remettre dans ce moment. Tu ne voudrais pas me les confier, par hasard ? Tu as reçu de Ferdinand la même somme que moi, peux-tu me rendre ce service ?

— Mon cher ami, tu parles trop tard ; je viens de mettre mon argent à la banque, et je n'ai plus rien.

— À la banque ?

— Oui vraiment.

— À la banque de qui ? de quoi ?

— Ah ! c'est un secret, mais tu peux compter que je dis la vérité.

— Pourvu que tu ne l'aies pas mis en dépôt au cabaret !

— Sois tranquille : tu sais bien que je veux me corriger.

— Voyons, Jean : pas de badinage avec ta banque. Prête-moi ces quarante francs. Tu seras au moins sûr de les retrouver.

— Si je les avais, oui, je te les remettrais ; mais, vrai comme le soleil m'éclaire, je ne les ai plus. Tiens, voilà mon livret, dit-il en le lui montrant tout ouvert. Maintenant, tu en sais autant que moi.

L'emprunteur, cette fois, demeura bien convaincu ; il alla de ce pas chez M. Mornay, à qui il exposa son affaire et raconta l'insuccès de ses deux démarches précédentes. Sachant que c'était un honnête homme, bon travailleur et point buveur, le nouveau banquier n'hésita pas à lui prêter les quarante francs, trouvant ainsi l'occasion de faire deux bonnes actions dans la matinée.

Matthieu ne pouvait guère, en effet, se dessaisir de la petite valeur en question. Il n'avait que mille deux cent cinquante francs dans son bureau et voulait, dès le lendemain, en verser mille à son crédit chez un banquier, à deux lieues du Roncier. Les deux cent cinquante francs qui lui resteraient n'étaient pas trop pour les besoins d'un petit ménage, où l'on n'achetait que le sucre et le café pour deux personnes, et où l'on vendait toutes sortes de denrées. Matthieu ne déviait pas de son but : amasser. « Que les autres fassent comme moi, disait-il, et chacun sera content d'être au monde. Lorsque Jean Péry, pensait-il encore, sera réduit à la dernière, il faudra bien qu'il me vende sa maison ; alors je pourrai l'acheter, la payer comptant et avoir un appartement sur la rue, sans plus passer par la grange. Oui, ajouta-t-il à demi-voix comme il brassait le foin et voyait Jean ouvrir sa porte, il faut avoir bien peu de cœur pour se conduire d'une manière aussi indigne qu'il le fait ; mais il trouvera tout un jour ! »

C'est ainsi, lecteur, que beaucoup de Matthieus se connaissent et jugent les autres.

CHAPITRE VIII

Un autre buoeur



Vers la fin d'avril, la vigne de Ferdinand était plantée. Dix mille *chapons* (boutures) venant en partie de Lavaux, en partie de La Côte et aussi des meilleurs plants de la contrée, montraient leurs alignements réguliers sur toute la longueur du Ravelot, et de même en travers. On sait qu'il en faut vingt-cinq par toise de cent pieds carrés, si l'on plante à deux pieds de distance dans tous les sens. Pour trouver ces dix mille sarments choisis, Ferdinand s'était donné assez de peine; ils lui coûtaient d'ailleurs plus de cinquante francs, quoiqu'il ne les eût payés que moitié prix à son beau-père, et presque rien aux gens du Roncier qui lui en avaient fourni. Pour enlever les pierres du minage, niveler le terrain, faire les raies, les trous, mettre les plants en terre, il avait fallu bien des journées d'ouvrier. On ne peut mener en longueur un travail pareil, au moment où la vigne pousse. Jean Péry fut de nouveau employé pour cela par Ferdinand; outre sa nourriture, il y gagna vingt-cinq francs et ne fit aucun écart de boisson, durant les deux semaines qu'il fut occupé à ce travail. Ferdinand lui donnait du vin, autant qu'il en buvait lui-même. Il avait loué un attelage pour emmener les pierres déposées provisoirement sur la partie du terrain resté en prairie; le piétinement du cheval, les roues du char sur le gazon, tout cela ne fit pas du bien à l'esparcette. Bref, quand la plantation fut achevée et le pré remis en ordre, Ferdinand avait dépensé plus de cinq cents francs pour ces divers travaux. Maintenant, pour bien faire, il fallait une palissade en pieux de bois dur, tout le long du champ voisin, afin de préserver les jeunes ceps de la dent du bétail en automne, et des pieds des bœufs ou des chevaux, quand on labourerait ce terrain, à la limite même de la plantation. Dans le haut, il était

bien urgent aussi d'avoir une clôture ; et au bas, il faudrait un mur, car il y avait là une route. Mais la grande affaire était que les sarments poussassent des racines et des bourgeons, c'est-à-dire qu'ils devinssent plante vivante. Car si la reprise manque, il faut recommencer l'année suivante, mais avec des plants enracinés, nommés *barbues*, qui coûtent cinq fois plus que de simples boutures ou chapons, exigent un travail considérable, et ne se trouvent que difficilement en aussi grande quantité.

Ce fut un samedi au soir que Ferdinand et son ouvrier Jean Péry terminèrent les ouvrages dont nous venons de faire l'énumération et l'explication.

En arrivant au village, ils rencontrèrent M. et M^{me} Mornay allant à leur plantage :

— Avez-vous bien avancé à vos chapons ? demanda le régent à Ferdinand.

— Nous avons fini, mais ce n'est pas sans peine. Jean et moi nous avons bien travaillé aujourd'hui.

— Et aussi toute la semaine, je pense, dit l'ouvrier.

— C'est vrai, ajouta Ferdinand.

— Je suis sûr que votre plantation a très bonne façon, reprit M. Mornay.

— Ça mérite d'être vu, dit Jean Péry. Et ça fera une belle et bonne vigne, j'en répons.

— Tant mieux. J'irai la voir prochainement, car je m'y connais aussi un peu. Je suis né dans une contrée où la vigne et le vin ont plus de prix qu'ici et sont encore beaucoup mieux soignés. Mais je suis toujours du même avis, monsieur Bron : j'aurais laissé l'esparcette. Demain au soir, si vous le voulez, nous en causerons encore une fois, bien que ce soit maintenant inutile.

— Très volontiers, monsieur le régent.

— À demain donc.

Chacun continua de son côté.

— Ce brave M. Mornay, dit Ferdinand à Jean Péry, n'est pas pour qu'on plante de la vigne ici. Il croit que j'ai eu tort d'en mettre dans mon champ.

— Voilà, ça dépend de ce qu'on fait du vin, répondit Jean. Si on le vend bien et qu'on soit payé, l'affaire est bonne, mais si l'on confie sa marchandise à de mauvais acheteurs, ça ne va pas. S'il gèle ou s'il grêle, c'est la misère avec beaucoup d'ouvrage perdu et d'argent dépensé. Enfin, si l'on boit trop de vin et qu'on se grise, comme je l'aurais fait sans doute l'année dernière, ça vaut encore moins que de perdre son argent. Ce soir, j'avoue qu'un verre de vin me fera plaisir.

— On le boira, Jean ; on le boira. Mais oui, ce M. Mornay est un peu singulier, avec ses idées sur la vigne.

— Ça n'empêche pas que c'est un brave et digne homme, un bon instituteur de la jeunesse. Pourrez-vous payer mes journées ce soir ?

— Certainement.

— J'en serai bien aise, parce que je veux porter vingt francs à la banque, tout de suite. C'est tout de même commode d'avoir un banquier.

Jean Péry avait raconté à Ferdinand son arrangement avec M. Mornay.

Les deux hommes trouvèrent la soupe sur la table et la mangèrent de bon appétit, causant avec Marie, qui tenait la petite fille sur ses genoux. Après la soupe, Jean Péry prit du pain et du fromage. Ferdinand alla à sa cave, d'où il rapporta du vin dans un pot de terre, contenant bien une bouteille et demie. Les petits verres disparaissaient l'un après l'autre, si bien que lorsque Jean ferma son couteau, il en restait à peine trois au fond du pot. De ces trois, il en but deux ; Ferdinand prit le dernier pour trinquer avec Jean, dont les yeux commençaient à briller et la langue à devenir babillarde. Quelques verres de plus, il était ivre. Ferdinand lui paya ses journées, puis Jean dit bonsoir et s'en alla. Comme il se rendait chez M. Mornay, il rencontra un camarade qui prenait le chemin du cabaret.

— Où vas-tu, Jean ? lui dit le passant. Tu pourrais bien payer une bouteille.

— Tout de même, Abram ; va la faire tirer, je te rejoindrai dans un moment.

Abram se rendit à l'auberge. M. Mornay vit tout de suite que Jean était excité par le vin. Il reçut les vingt francs, fit l'inscription dans son livre de caisse et au compte de Jean, puis sortit avec ce dernier. Jean lui dit de rester seulement chez lui ; mais M. Mornay insista pour l'accompagner jusqu'à sa maison et noter tout d'un temps les vingt francs dans le livret de Jean.

— C'est que, voyez-vous, mon brave et digne monsieur, j'ai dit à Abram Pottu d'aller faire tirer une bouteille au cabaret. Venez la boire avec nous, ce sera plus vite fait. Nous irons ensuite chez moi. Je ne voudrais pas manquer de parole à Abram, vous comprenez.

— Allons d'abord chez vous, dit M. Mornay.

Jean dut obéir. Quand le livret fut en règle, M. Mornay dit à Jean :

— Vous ne ressortirez pas aujourd'hui, je me charge d'aller expliquer la chose à Abram. Vous êtes fatigué ; couchez-vous et dormez. Si vous alliez au cabaret, vous en reviendriez dans un état d'ivresse complète, et demain dimanche, vous seriez tenté de boire du matin au

soir. Il faut couper le mal par la racine, si vous voulez pouvoir l'extirper à fond. Demain vous me remercirez d'avoir tenu ferme sur ce point.

— Mais, que dira Abram si je ne vais pas le rejoindre ? Il me traitera plus bas que terre.

— Ne vous inquiétez pas de cela ; je prends tout sur moi.

— À la bonne heure. Mais si seulement j'avais un pot de piquette. Le vin de Ferdinand m'a donné une altération terrible. Il faut absolument que j'aie un tonneau de piquette l'automne prochain. Monsieur le régent, si je faisais chercher une bouteille ? nous la boirions ici nous deux ? rien qu'un demi-pot ? Mon garçon, que voilà, sera bien vite revenu. — Écoute, Charles....

— Non, je m'y oppose formellement. Si vous ne m'écoutez pas, je vous rapporte votre argent demain et je ne me mêle plus de vos affaires.

— Voyons, Jean, dit enfin la femme, écoute M. Mornay. Il te parle pour ton bien et pour le nôtre à tous. Veux-tu que je te fasse vite du café à l'eau, et tu te coucheras après l'avoir bu ?

— Eh bien, oui, mais il faut que M. le régent en prenne une tasse avec moi.

— Je veux bien, dit M. Mornay.

L'eau était chaude ; le café eut coulé en quelques minutes, pendant lesquelles Jean parla des chapons de Ferdinand, presque sans arrêt. M. Mornay le laissa raconter tout à son aise. La tasse de café étant bue, Jean finit par dire en souriant :

— Après tout, je reconnais que vous aviez raison. Maintenant, je suis décidé à ne pas sortir. Vous pouvez compter sur ma parole, je vais dormir aussitôt que vous serez parti.

— Bonne nuit, dit le régent. Que Dieu vous garde sous sa protection !

— Ainsi soit-il, ajouta la femme.

— Vous n'oublierez pas de voir Abram, dit Jean.

— Soyez sans crainte.

M. Mornay se rendit, en effet, à l'auberge où il trouva Abram Pottu ayant devant lui la bouteille vide et un reste de vin dans son verre.

— Je viens vous prévenir, lui dit-il, que Jean Péry ne viendra pas ce soir ; il vous prie de l'excuser.

— Il n'est pourtant pas malade ?

— Non.

— Alors, reprit Jean, c'est un *engueuseur*. Il me dit de faire tirer une bouteille, et il me la laisse boire tout seul ! Je ne l'entends pas de cette manière. — Dites donc, Chabraque (c'était le nom du cabaretier), vous porterez ce demi-pot au compte de Carlaton ; c'est lui qui m'a

dit de le faire tirer.

— Pas de ça ! dit l'hôtelier ; Jean Péry ne me doit rien, et c'est vous qui avez bu la bouteille. Payez-la.

— Je n'ai pas le sou avec moi.

— Voilà le prix, dit M. Mornay en posant la monnaie sur la table. Votre serviteur.

— Écoutez, monsieur le régent, reprit Abram avec vivacité, écoutez *voir* ici un petit moment. Vous n'êtes pas si pressé. On sait bien que vous n'êtes pas un homme de cabaret ; ça ne conviendrait pas non plus ; mais, une fois n'est pas coutume. Prenez *voir*, là, un verre avec moi, sans compliment. On causera un peu nous deux. — Eh ! Chabraque ! donne *voir* une bouteille.

— Non, absolument pas pour moi, dit M. Mornay ; et si vous m'en croyez, Abram, vous ne boirez pas davantage. Voyons, venez-vous-en avec moi.

— Attendez voir un moment. Eh ! que diantre ! le feu n'est pas à la maison. Pour une fois, nous voulons boire une bouteille ensemble. Mettez-vous là, monsieur Mornay. — Chabraque, donnez du quarante-huit.

— C'est parfaitement inutile. Me suivez-vous ?

— Non !

Tel fut le dernier mot d'Abram Pottu. Le même soir, en retournant chez lui vers les onze heures, il tomba trois fois sur les mains et sur le visage. Le lendemain, il avait le nez tout écorché, de grandes taches bleues autour des yeux, et sur le front une balafre qu'il fallut recoudre. Lorsque Jean Péry le rencontra en cet état, Abram lui dit d'un air de reproche :

— Tu es encore un brave ami, toi ! Je te remercie. Si tu étais venu me rejoindre, comme tu l'avais promis, rien de tout ça ne serait arrivé. C'est bon pour une fois ; je te la garde belle.

Jean Péry ne répondit rien ; il se sentait repris en sa conscience.

CHAPITRE IX

Des chiffres, des faits et de la morale



Lorsque M. Mornay arriva, le lendemain, avec sa femme et Isabelle chez Ferdinand, il y trouva les Matthieu qui faisaient aussi visite à leur beau-frère et belle-sœur. Adrien avait dix mois, il s'essayait à marcher, étant ferme sur ses courtes jambes. Sa petite cousine Adeline en avait presque peur, lorsqu'il la regardait fixement et grimaçait devant elle. Dans un âge où les sentiments ne s'expriment guère que par les pleurs ou par un sourire, on pouvait déjà supposer que ces deux enfants seraient très différents de caractère, malgré (et à cause de cela peut-être) les secrets désirs du père Matthieu.

Le régent ne voulut pas ouvrir le premier la discussion sur la jeune vigne ; il attendit que Ferdinand et Matthieu l'engageassent à se prononcer. Ce fut le frère aîné qui commença.

— Monsieur le régent, dit-il, avez-vous été voir les chapons de Ferdinand ?

— Non, pas encore. Nous avons été à l'église ce matin ; dans l'après-midi, jusqu'à ce moment, nous sommes restés à la maison. Mais je me propose bien d'aller donner un coup d'œil à cette plantation, qu'on dit fort belle, et la plus considérable qui ait été faite au Roncier depuis bien des années.

— Ma foi, je vous assure que c'est quelque chose de beau. Cette vigne a de l'avenir. Ferdinand y retrouvera plus tard son argent et ses peines. — On dit que vous n'êtes pas partisan de la vigne dans ce coin de pays, monsieur Mornay ?

— Je vous demande pardon ; je trouve qu'on fait bien d'en avoir sur

les coteaux où la charrue ne peut travailler et où l'on est sûr que le raisin mûrira chaque année. Je suis même assez d'avis qu'un propriétaire en plante pour son usage dans l'un de ses meilleurs champs, s'il n'a pas de place plus convenable ailleurs. Ce que je ne crois ni une bonne spéculation, ni même une bonne action, c'est de transformer d'excellents terrains à blés et à fourrages, en vignes d'une réussite douteuse. Si l'exemple donné par votre frère était suivi par la plupart des propriétaires de la fin des Ravelots, je crois que ce serait fâcheux pour l'agriculture de votre village. La moitié, si ce n'est plus, des engrais qu'on y fait, serait à peine suffisante pour entretenir le nouveau clos de vigne en bon état. Les champs et les prairies artificielles en souffriraient.

— Dans ce cas, interrompt Matthieu, on achète du fumier ailleurs.

— Oui, quand cela est possible. Mais les engrais sont chers ; il faut dépenser une grosse somme pour fumer une pose, et si la récolte manque, c'est une perte de plus. Puis, cet engrais acheté ailleurs, comme vous dites, à moins qu'il ne vienne d'une ville, — ce qui ne peut être le cas ici, — cet engrais est détourné de sa véritable destination.

— Eh bien, moi, je crois que le champ de Ferdinand produira, en vigne, au moins le double de ce qu'il rendait précédemment.

— C'est possible, mais ce n'est pas sûr. Et puis, avant de produire, la vigne coûtera encore bien de l'ouvrage et bien de l'argent. Il faudra la cultiver pendant quatre ans, avant qu'elle paie quoi que ce soit de ses frais ; la fumer deux fois, acheter dix mille échaldas, ce qui ne sera pas une petite dépense, car le prix du bois va toujours en augmentant. Voilà des frais certains, avant de récolter plus de quelques corbeilles de raisin. Et puis il se peut que, par la force des choses, vous soyez conduit à mettre aussi en vigne l'autre moitié de votre fonds. Alors, double dépense. Double chance de profit, direz-vous. À quoi je réponds : Double chance de perte, car ce n'est pas avant dix ans que vous saurez si la vigne est bonne et tiendra dans ce terrain. Si elle réussit, il vous faudra un pressoir : nouvelle dépense, de mille francs au moins, — une cave, autre dépense encore plus considérable, la vôtre actuelle n'étant point suffisante. Vous ne pouvez rester à la merci des acheteurs, dans une année où le vin se vendrait mal, ou même pas du tout. Cela s'est vu plus d'une fois. Il y a deux ans, au moment de l'ouverture de la campagne du Sonderbund, les propriétaires de vignes sans cave, ne savaient que faire de leur vin, dont on n'offrait pas même un batz (15 centimes) le pot de Berne. Et aujourd'hui, ce même vin de 1847 ne se vend pas plus de 40 francs les 400 pots de la même mesure. Il s'en est même vendu en plein vignoble de La Côte

pour 37 francs. — Non, non, messieurs, je ne vois pas comme vous en beau toutes ces nouvelles plantations de vignes qu'on établit maintenant. Dans le champ du Ravelot, j'admets qu'elle peut réussir et même produire une bonne récolte moyenne. Mais ce sera toujours un vin de petit vignoble, qui ne s'exportera pas. Il se boira dans le pays, où l'on en boit déjà trop, et contribuera pour sa part à augmenter le nombre des ivrognes. Voilà ce qui m'afflige, car c'est le côté le plus sérieux de la question. Quand je vois planter des vignes dans des endroits tout plats, dans des espèces de marais, même à l'ombre de gros noyers, comme je l'ai remarqué dans un village, je ne puis m'empêcher de penser que tout le vin qu'elles produisent tournera en dissolution, et apprendra aux jeunes garçons à boire, déjà dans la maison paternelle. Par exemple, monsieur Matthieu, si votre voisin Jean Péry, ou Abram Pottu avaient chacun demi-pose de vigne, pensez-vous qu'ils n'en boiraient pas toute la récolte ?

— Jean Péry et Abram Pottu, répondit Matthieu, ne sont pas des hommes. Le premier est une brute, et l'autre un tonneau sans fond. Tous les deux cultivent la misère, et ils la récolteront avant qu'il soit longtemps. Cependant, voici déjà bien des semaines, presque deux mois, que je n'ai pas vu Carlaton mesurer la largeur de la route. On dirait qu'il se corrige. Quant à l'autre, il est joli à voir aujourd'hui. Il paraît qu'il a voulu dépaver la cour de sa maison avec son visage, hier au soir.

— Pottu et Jean Péry sont sans doute bien coupables, continua le régent, mais je les trouve plus excusables que les hommes qui, sans passer comme eux pour des ivrognes, vont chaque jour dans les cafés, pour y boire du vin ou des liqueurs. Ceux-ci rentrent chez eux fermes sur leurs jambes et ne se cassent pas le nez comme l'a fait Pottu hier au soir ; mais ce sont, au fond, de véritables buveurs qui propagent et entretiennent l'intempérance. On me parlait d'un père de famille qui, la journée finie, ne manquait jamais d'aller boire une bouteille de vin vieux dans un cabaret, et cependant il en avait chaque jour sur sa table au dîner. Voilà donc sept bouteilles bues par semaine, en dehors des repas, sans que jamais cet homme fût ivre. Mais si Jean Péry ou Pottu, qui n'ont pas de vin chez eux, avaient bu chacun trois bouteilles en une seule soirée, à un mois de distance seulement, ils seraient tombés douze fois par an sur leur tête, et on les eût classés parmi les fieffés ivrognes. Lequel des trois l'est, au fond, le plus ? Moi, je trouve que c'est le premier, celui qui boit chaque soir sa bouteille et ne s'enivre jamais. Il y aurait bien des choses à dire sur ce chapitre, messieurs. Les dîners où l'on voit cinq ou six verres différents devant la même assiette ; les banquets où le vin coule à flots, les caves où

l'on guillonne sans mesure et sans raison ; — et aussi les vignes nouvelles qu'on plante, tout cela concourt à entretenir les abus du vin dans notre pays. Vous me trouvez bien sévère, peut-être même singulier ; mais je vois les choses ainsi, et je crois voir juste. Je souhaite néanmoins, monsieur Ferdinand, que vos chapons réussissent et vous donnent plus tard de la satisfaction.

— Diantre ! fit Matthieu, il faut bien l'espérer. Pour moi, je n'ai eu qu'à me louer de ma vigne l'année dernière, et je maintiens que Ferdinand n'aura pas de regret d'avoir planté la sienne. — Vous nous avez, tout de même, fait un joli petit sermon sur ce sujet, monsieur Mornay. Il vaut bien ceux qu'on entend à l'église. — Par là-dessus, Ferdinand, si tu allais chercher un verre ? on trinquerait une fois ou deux en signe de paix.

— Bien volontiers, dit Ferdinand.

— Je vous suis très obligé, reprit le régent, mais je n'ai pas soif, ayant pris du café au lait il y a demi-heure. Nous allons, votre sœur, ma femme et moi, faire une promenade jusqu'au bord du ravin, pour voir la campagne en fleur et entendre le chant des oiseaux. Il y a plusieurs rossignols dans les buissons, sur la pente, et d'autres becs-fins chanteurs, le long du ruisseau.

— Et moi, dit Matthieu, je vais soigner mes bêtes. Il nous faut retourner à la maison, Judith ; veux-tu que je porte Adrien ? Dis-lui d'embrasser la petite cousine.

Les deux mères essayèrent de rapprocher les visages des enfants, mais sans y réussir. Adrien grognait, Adeline se mit à pleurer, en sorte qu'il n'y eut pas moyen de leur faire faire tendre connaissance.

— Cela viendra plus tard, dit Matthieu. En attendant, bien du plaisir, mesdames. Au revoir, monsieur Mornay.

Les Ferdinand restèrent chez eux. Le mari alla donner du foin à sa vache ; la femme dorlota sa petite fille ; mais elle était un peu triste, et Ferdinand non plus n'était pas bien gai.

Les trois promeneurs assistèrent au coucher du soleil, du haut des ravins de la Roncière. Les vergers de Chivraz, tout en fleurs, recevaient la paisible lumière du soir. Au bas de la pente, on apercevait le courant limpide. Assez fort en cette saison, il faisait parfois plier les jeunes arbres en attirant à lui les branches flexibles dont le bout trem-pait dans ses ondes. Si ce n'avait pas été un dimanche, M. Mornay aurait pris sa ligne, car l'eau était bonne pour pêcher à cette heure du jour. Bientôt le soleil descendit derrière la montagne lointaine ; celle-ci devint d'un bleu sombre ; le serein se promena dans l'air avant de s'abattre sur les plantes ; les oiseaux se turent, la nuit se fit.

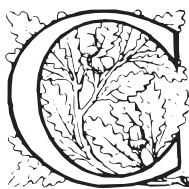
Maintenant que la vigne de Ferdinand est plantée, que la bourse de

Matthieu se remplit de nouveau peu à peu, que les enfants grandissent, nous allons garder le silence sur ce qui se passera au Roncier, jusqu'à ce que nous y retournions pour continuer cette histoire.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

Vingt ans après



'était un dimanche matin, un beau dimanche de juillet. La moisson était commencée. De toutes parts, on voyait les champs briller au soleil, les blés achever de mûrir, en attendant que la faux vînt abattre les épis dorés, qui se balançaient au souffle d'une légère brise. Quel beau moment pour le cultivateur ! Les foins, presque partout, sont rentrés ; entassés sur l'un des côtés de la grange, ils présentent une paroi ferme et serrée, du toit jusqu'à la *poutraison* de l'étable. De l'autre côté, la place est vide encore. C'est là qu'on mettra le froment et le seigle. Sur le haut plancher du milieu où se trouve l'ouverture pour monter les gerbes au moyen d'une poulie, on déposera plus tard l'orge et l'avoine.

Matthieu Bron parle à haute voix chez lui ; on l'entend qui dit à son fils :

— Tu mettras un balai neuf à la grande perche, et tu ôteras les toiles d'araignées sous le toit, avant de balayer le *solier* à blé.

— Mais, répond le jeune homme, c'est que j'ai l'intention d'aller à l'église.

— Si tu te dépêches, répond le père, tu as le temps de faire ce que je dis, avant de t'habiller. Et puis, après tout, quand on est à la moisson, ce n'est pas si nécessaire d'aller entendre un sermon, à demi-lieue de distance. Si le ciel menace dans l'après-midi, il nous faudra lier le seigle coupé hier, et le rentrer. Dépêche-toi.

En ce moment, un homme d'environ soixante ans et une fille de vingt et un, tous les deux en deuil, sortirent de la maison voisine. La jeune personne tourna la clef de la porte, la mit dans sa poche et rejoignit son père au chemin.

— Vous partez déjà pour le sermon ? leur dit Adrien, qui parut sur le seuil de la grange, un balai à la main.

— Oui, répondit Jean Péry, — car c'était lui, — M. Mornay nous attend à huit heures. Et toi, tu ne viens pas ?

— Je compte bien aller aussi, mais dans vingt minutes seulement. Le père et la fille partirent.

Adrien Bron planta le bout d'une longue perche dans son balai et s'en servit pour enlever les toiles d'araignées, dont les tuiles et les chevrons étaient garnis. Adrien était un fort luron, large d'épaules et trapu. Le nez en l'air, relevé par une moustache noire peu fournie ; les yeux vifs avec le regard d'un étourdi de son âge. Son père avait blanchi sous le poids des années et d'un travail toujours actif ; mais on retrouvait encore chez Matthieu Bron l'homme robuste, vendu à la terre comme un vieux bœuf qui ne connaît rien de plus que son labourage et sa crèche. La prospérité ne lui avait ni élargi le cœur, ni développé les besoins de l'âme. À soixante-deux ans, comme à quarante, c'était toujours le même homme, n'ayant qu'une idée : amasser de l'argent, toujours amasser. Judith était devenue une grosse et lourde femme, très laide, marchant avec peine, aimant bien un verre de vin entre les repas et deux à son dîner. Avec cela, bonne ménagère, vendant les œufs de ses poules dix centimes de plus par douzaine que ses voisines, et n'employant que peu d'eau pour se laver le visage ou les mains.

Les choses matérielles avaient bien prospéré chez eux, durant les vingt-deux années de leur mariage. Ils possédaient quelques champs de plus, et une vigne achetée dans un bon clos d'un village situé plus près du lac. Dans l'étable, deux bœufs et trois vaches mangeaient le foin récolté sur le terrain de leurs propriétaires ; et dans le bureau de Matthieu, on eût trouvé, outre une somme assez ronde en or et en argent, des titres en papier pour une valeur de quinze mille francs. Aucun nouvel enfant, non plus que chez Ferdinand, n'était venu augmenter la famille. Ainsi, il n'y aurait pas de partage après la mort des parents. Arrivés au point où ils étaient maintenant, il ne leur manquait plus qu'une chose, celle que la Parole de Dieu nomme *la seule nécessaire*. Celle-là, ils s'en étaient fort peu souciés et ils la désiraient moins que jamais. Ce qu'ils souhaitaient aujourd'hui, c'était de voir leur fils marié avec Adeline, puis de bâtir une maison, de travailler encore pendant vingt ans pour augmenter leur avoir, et enfin de laisser en mourant une véritable fortune à Adrien. Oh ! folie de la possession des biens de la terre !

Encouragé par M. Mornay, mais ayant cru surtout à cette parole de l'Écriture sainte : « Les ivrognes n'hériteront point le royaume de

Dieu, » Jean Péry avait complètement renoncé à ses excès de boisson. C'était un cas des plus rares, mais positif. Quand il fut convaincu que sa passion pour le vin était un véritable péché, il trouva dans la frayeur du jugement de Dieu la force de se corriger. Mais il sentit la nécessité de se placer sous la tutelle morale de M. Mornay, auquel il continua de remettre son argent à mesure qu'il le gagnait. Lorsque sa femme avait besoin de quelques francs pour le ménage ou pour d'autres objets, elle les demandait au banquier, et de cette manière Jean Péry n'avait plus la tentation de les dépenser au cabaret. Il devint la risée de Pottu et consorts, mais tous les honnêtes gens du Roncier le félicitèrent sur son changement de vie. Chose remarquable, on n'eut plus l'idée de lui donner son sobriquet de *Carlaton*, qui signifie *petit tonneau*; on l'appela simplement par son nom. Le relèvement moral de cet homme servit de base au relèvement matériel de son existence, et même à une sorte de position honnête, dont son ancienne conduite l'avait privé pendant bien des années. Il était resté assez plaisant dans son langage, avec de l'esprit naturel et une bonne instruction primaire. Quand on le vit marcher avec fermeté dans la route du devoir, il fut nommé membre de la commission d'école, lui qui autrefois était la risée des enfants. Cela ne vint qu'à la longue; mais enfin cela était arrivé. Malheureusement sa femme mourut; il dut faire revenir à la maison sa fille Élisabeth, pour tenir le ménage. Ses deux fils étaient domestiques, comme autrefois Matthieu et Ferdinand Bron. Maintenant que Matthieu ne pouvait plus reprocher à Jean Péry son ancienne ivrognerie, il avait perdu tout espoir d'acquérir sa maison. Elle avait été, au contraire, bien récrépie à l'extérieur; et dans l'écurie on trouvait une vache, pour laquelle Jean se procurait le fourrage nécessaire.

Après trente-cinq ans de service dans l'enseignement primaire, M. Mornay avait pris sa retraite. Cela lui avait permis d'acheter une maison au Roncier et de s'y établir pour le reste de ses jours. Il aimait cette contrée. Son goût pour la pêche subsistait encore, et il s'y livrait maintenant avec une conscience qu'aucun devoir officiel ne gênait. Il était président de la commission d'école, qui se composait de trois membres. Le successeur de M. Mornay, comme régent, était son neveu, Julien Forel, un garçon de mérite, très disposé à suivre l'exemple et les conseils de son oncle.

Tels étaient donc les changements survenus parmi ces personnages de notre histoire. Dans un chapitre suivant, nous constaterons ceux qui avaient eu lieu dans la famille de Ferdinand Bron.

Après avoir donné à son fils l'ordre d'approprier la grange, Matthieu prit une serpette, une échelle et se rendit dans un de ses fonds pour couper des liens de gerbes sur des chênes à émonder. Ce n'était

guère un bon emploi du dimanche matin, mais Matthieu n'y regardait pas de si près. — Le dimanche, pour le chrétien, est un de ces doux liens, un de ces cordages d'amour par lesquels il se tient uni à son Père céleste, à son Sauveur. Notre époque de libre pensée est disposée à le rejeter comme inutile, et la jeunesse folâtre l'emploie en plaisirs vulgaires ou en excès pernicieux. Et pourtant il faut du repos à l'homme ici-bas. S'il ne le prend pas ce jour-là, il devra forcément le trouver d'une autre manière. Le travail de tous les jours sans interruption est impossible, chacun en convient. Mais sur la question du dimanche, comme, hélas ! sur tant d'autres points de la vie chrétienne, nous prétendons parfois en savoir plus que Dieu, être plus sages que sa Parole. Nous sommes habiles à détruire ; puis, quand il s'agit de poser de nouvelles bases, nous nous trompons lourdement et notre édifice ne tarde pas à crouler.

Tout en frottant son balai contre les lattes et les tuiles, Adrien chantait une chanson troupière assez gaillarde. Bientôt il descendit du *solier*, emporta les balayures et vint promptement s'habiller. Cela fait, il but deux verres de vin, alluma un cigare et dit à sa mère :

— Donne-moi un peu de monnaie, j'ai oublié ma bourse dans ma chambre.

— Que veux-tu faire d'argent ? tu n'en as pas besoin.

— Mais il faut pourtant mettre quelque chose dans la *cruzille*, quand le sergent municipal la présente.

— Tout le monde qui est à l'église n'y met pas. Pour une fois, tu peux bien t'abstenir.

— Non, ça n'a pas bonne façon. Mais puisque tu marchances une pièce de dix ou de vingt centimes, je vais la chercher là-haut.

— Tiens donc, dit la mère, voyant Adrien déjà sur l'escalier.

Et elle lui tendit une pièce de deux centimes.

— Tu veux que je mette ça ! ma foi non ; j'en aurais honte.

Là-dessus, notre garçon remonta chez lui pour prendre son porte-monnaie.

— Il ne faut pourtant pas se faire montrer au doigt, dit-il en partant et laissant sur la table les deux centimes rouillés de sa mère.

Celle-ci ne répondit rien, mais quand son fils fut à la rue, elle prit le morceau de cuivre et le remit dans sa poche, à côté de la clef de sa garde-robe et d'autres objets trop longs à détailler.

CHAPITRE XI

La vigne de Ferdinand



Si les affaires de Matthieu Bron avaient bien prospéré durant les vingt années qui venaient de s'écouler, celles de son frère, sans être mauvaises précisément, avaient pris une tournure fâcheuse, à plusieurs égards.

Les chapons (le lecteur se souvient que ce sont des boutures de vigne) plantés en 1849, réussirent parfaitement. Sur les dix mille que reçut la moitié du champ miné, il en manquait à peine deux cents lorsque Ferdinand fit la taille en mars de 1850. Ils poussèrent avec une telle vigueur, qu'il fallut leur donner des échalas déjà en 1851. Les deux cents qui avaient péri en 1849 furent remplacés par les surnuméraires qu'on a soin de planter en quinconce, de loin en loin, entre les lignes, en sorte que la plantation fut au complet dès la seconde année. Les dix mille échalas de sapin, commandés à la montagne, coûtèrent 300 francs, soit 30 francs le mille, à quatre pieds deux pouces de longueur. Aujourd'hui, suivant la force et la qualité du bois, on les payerait un tiers de plus. Cette même année-là, Ferdinand acheta six cents pieds de fumier, à 40 centimes le pied, ce qui lui occasionna une autre dépense de 240 francs. Le tout, travail compris, sans récolter autre chose qu'une grappe ou deux, par-ci, par-là. Mais en 1852, dans sa quatrième année, la plantation produisit un char de vin, soit quatre cent quarante-cinq pots fédéraux. Les ceps se formaient bien ; ils avaient des bois superbes, gros comme le pouce et montant plus haut que le sommet de l'échalas. Le raisin, d'un gros *fendant* vert ou doré, était doux, mais d'une douceur fade. Il manquait de saveur, ce qui est assez l'ordinaire dans les jeunes vignes. Celle de Ferdinand faisait l'admiration des gens du Roncier. Elle était parfaitement bien cultivée ; le propriétaire y passait une grande partie de son

temps, sans cependant négliger ses autres cultures. Son voisin de droite, au bord de la seconde moitié du champ resté en gazon, était le syndic Huiteuf. Il n'hésita pas à suivre l'exemple de Ferdinand, c'est-à-dire qu'il planta aussi de la vigne, en sorte que l'esparcette se trouva enfermée entre deux. Cela décida Ferdinand à n'avoir plus de pré au Ravelot; les autres quatre cents toises furent donc minées. Nouvelle grosse dépense, dont Jean Péry profita largement; nouveaux frais de plantation, de culture, d'échalas et d'engrais. Pour y suffire, Ferdinand dut emprunter 600 francs, le produit de ses autres fonds étant absorbé par les besoins du ménage. Une bonne récolte de la moitié de vigne déjà en rapport lui rendrait bien vite la somme empruntée, pensait-il.

L'exemple donné par ces deux premiers planteurs fut suivi par d'autres avec une rapidité extraordinaire. En peu d'années, la *fin* des Ravelots, ces grands espaces couverts autrefois de prairies en fleurs ou de moissons magnifiques, ne présentèrent plus qu'un bariolage confus d'échalas, de formes et de couleurs différentes. Là, le sapin neuf, encore blanc, parmi les anciens échalas devenus gris-bruns au contact de l'air et de la pluie; ici, le mélèze rougeâtre, à la teinte sombre quand il vieillit; ailleurs, le mélange bizarre de ce que les vigneronns nomment des *échalas de bois*, à savoir le cytise¹⁷, tordu sur lui-même et qui dure vie d'homme; le chêne, qui se renverse en arrière; le saule qui, en séchant, se transforme en quart de cercle; le peuplier qui se tient droit, mais ne tarde pas à pourrir; et le tilleul, aussi mauvais que lui. — Le printemps venu, et avec lui la première culture à donner à toutes ces jeunes vignes, on n'entendait plus que le diapason des cornes de fossoir, là où chantait autrefois l'alouette. Entre ces plantations nouvelles, celle de Ferdinand se distinguait par son air de santé et de vigueur. On voyait qu'elle avait été prise pour type et modèle des autres, étant au reste la première en date du clos. De loin en loin, quelque vieux paysan, tenu pour un retardataire, avait laissé son pré ou son champ dans son état naturel. Quand ce fonds était planté de pommes de terre, sa couleur verte se fondait dans la teinte générale du clos; mais quand l'esparcette y fleurissait, le contraste des couleurs était très marqué; bien plus marqué encore, si le colza y étendait son ardent tapis jaune d'or, dans le mois de mai, alors que les bourgeons des ceps commencent à peine à se montrer.

17 [NdÉ] Terme à variations locaux, mais désignant généralement diverses plantes arbustives de la famille des *Fabaceae*. Dans ce cas-ci, il s'agit probablement du *Laburnum alpinum*, un petit arbre à fleurs jaunes et à feuilles caduques de la famille des *Fabaceae*, originaire des régions alpines. Il est souvent utilisé comme plante ornementale dans les parcs et jardins. Il est aussi un bois d'arc d'exception, ayant des qualités similaires à celles de l'if.

Le long de la route, ceux qui ne construisaient pas un mur, plantaient une haie vive pour garantir le bas de leur propriété. Seuls, les champs et les prairies aboutissaient librement au chemin.

Peu à peu, le nouveau clos de vigne produisit une certaine quantité d'un petit vin assez doux quand il mûrissait bien, plat et sujet à graisser dans les saisons pluvieuses, acide et mordant chaque fois que l'année était froide ou en retard. Ce n'était pas un vin recherché par le commerce d'exportation ; au contraire, les marchands le traitaient avec dédain et ne l'achetaient qu'à bas prix. Mais les cabaretiers de la contrée, les aubergistes de la montagne, s'en contentaient d'autant mieux que les producteurs, gens pour la plupart dans l'aisance, accordaient de longs termes pour les paiements. Il y avait de ces braves montagnards qui venaient solder leur compte de l'année précédente, seulement lorsqu'ils achetaient le vin nouveau ; il y en avait d'autres qui, faute d'argent ou de bonne conscience, ne paraissaient plus et ne réglaient rien. Avec ceux-ci, il fallait employer le procureur, mesure toujours fâcheuse, quel qu'en fût d'ailleurs le résultat. Un fait certain, c'est qu'on buvait beaucoup plus de vin au village du Roncier. Outre une certaine quantité de blanc que les propriétaires gardaient pour leur usage, ils mettaient aussi dans leur cave le rouge hâtif, dont ils avaient eu soin de planter un bon petit carré ; du *Sainte-Foy*, comme ils l'appellent, raisin qui mûrit plus tôt que le *gros rouge* du pays et donne un vin fadasse tirant sur le bleu et ne se conservant pas. Mais il produit beaucoup ; c'est l'essentiel pour le consommateur.

Un automne, Ferdinand ayant une belle récolte à vendanger, fut tellement embarrassé pour la vendre, qu'il en eut bien du mal et du trac. Pendant huit jours consécutifs, il ne fit que courir dans toutes les directions pour tâcher de trouver un acheteur. Il eut bien de la peine à en rencontrer un qui, pour un prix excessivement bas, consentit à recevoir ses dix ou douze chars. Mais il fallait encore les lui conduire à deux lieues de distance, et Ferdinand n'avait ni bœufs, ni cheval. Quand arriva le moment de cueillir le raisin, tous les chevaux étaient occupés et les pressoirs aussi. Notre vigneron dut attendre une semaine pour commencer sa récolte, et alors le mauvais temps vint ajouter un nouvel ennui, de nouveaux empêchements à tous ceux qu'il avait eus déjà. Aussi se promit-il que pareille chose n'arriverait plus, mais que, l'année suivante, il aurait son pressoir et sa cave à lui. Plus d'une fois il regretta son ancien pré tout fleuri d'esparcette, et les 300 francs qu'il retirait de la vente du foin. Ce n'était plus le cas de retourner en arrière. Comme dit le proverbe, « le vin était tiré, il fallait le boire. »

Sans aucune métaphore, Ferdinand Bron n'en buvait pas mal. Le travail de la vigne donne soif à l'ouvrier. Toujours les pieds dans la terre et la tête au soleil, le vigneron a bien le droit de demander au cep une ration suffisante du jus qu'il distille, grâce à ses soins. Ce n'est que simple justice. Et puis, Ferdinand n'était plus jeune. Lorsque, dans la force de l'âge, il se bornait à cultiver le jardin de M. Delorme et à soigner son cheval, il buvait déjà sa bouteille de vin chaque jour. Maintenant qu'il lui fallait, avec bien des années de plus sur la tête, porter la terre, provigner, tailler, rompre, effeuiller (sa femme n'en avait guère le temps et n'aimait pas ce travail), reterser, attacher, ratisser, retenir, etc., deux poses de vigne et avoir aussi la main à ses autres fonds, Ferdinand se trouvait parfois accablé de fatigue. Alors il buvait un verre, deux verres, quatre verres de son vin du Ravelot ; cela lui rendait des forces momentanées, qui ne s'entretenaient qu'au moyen du même renfort artificiel. Il avait beau prendre un ouvrier dans les temps de presse, cet ouvrier, n'ayant pas la même ardeur que lui au travail, ne pouvait le suivre et ne le contentait pas. Jean Péry même avouait que c'était pénible de tenir main à l'ouvrage avec cet enragé de Ferdinand Bron. Enfin, le dit Ferdinand se courbait, se voûtait, à force d'avoir le nez et les bras dans sa vigne. À peine avait-il le temps de s'occuper un peu de sa fille, qui grandissait, et de sa femme qu'il ne voyait guère qu'à midi et le soir, alors qu'il n'en pouvait plus d'accablement physique. Telle était la vie que cet homme, autrefois si heureux, s'était faite à vouloir gagner beaucoup d'argent par la production du vin.

Il se tint parole à lui-même. L'année suivante, les apparences de la vigne étant belles de nouveau, il emprunta 3000 francs, qu'il destinait à la construction d'un petit bâtiment, dans lequel il fit creuser une cave et mit au-dessus un pressoir à vis de fer. Le plancher supérieur servit de bûcher, dont il manquait dans sa maison. Ce bâtiment fut élevé au jardin, avec porte sur la cour. Maintenant, Ferdinand Bron ne dépendait plus, ni de ses voisins pour un pressoir, ni d'un acheteur quelconque pour savoir que faire de sa récolte de vin. En la logeant dans sa cave, il la vendrait mieux et pourrait tenir son monde à distance. Il lui manquait seulement un cheval pour amener sa vendange à la maison ; mais il s'entendrait dorénavant de bonne heure avec un charretier. Hélas ! il n'y eut pas besoin de tant de préparatifs cette année-là ; une grêle terrible ravagea le clos des Ravelots en septembre, et ce fut à peine si ce qu'elle épargna suffit pour aviner le plus petit des quatre vases que Ferdinand avait achetés. Une fois encore, en poussant de gros soupirs, il se repentit de n'avoir pas conservé son excellent champ-prairie du Ravelot.

En voilà bien assez pour faire comprendre que tout n'avait pas marché pour lui sur des roulettes. Tandis que Matthieu, avec son fils, doublait sa fortune, lui, Ferdinand, avait eu grand'peine à conserver ce qu'il possédait. Et même la bâtisse récente était plutôt une mauvaise affaire qu'une bonne.

CHAPITRE XII

Adrien et Adeline



son retour du culte public, le dimanche dont nous avons parlé, Adrien trouva son père occupé à *déblotter* les liens qu'il avait coupés sur ses chênes. Ce *déblottage* consiste à enlever toutes les branchettes latérales inutiles, ou qui gênent, du côté où l'on doit tordre le gros bout.

— Il me semble que vous êtes restés bien longtemps au sermon, dit Matthieu ; voilà bientôt midi. Il faut se dépêcher de dîner. D'abord après nous irons lier le seigle. S'il pleuvait demain, la paille ne resterait plus aussi blanche.

— Mais la pluie, répondit Adrien, n'a pas l'air de tomber de sitôt. Il me semble qu'on pourrait bien avoir au moins le dimanche pour se reposer. Finalement, c'est ennuyeux de toujours travailler, et ce train de vie *m'embête*. Les autres garçons peuvent s'amuser, tandis que je suis toujours attelé à l'ouvrage. On dirait que nous n'aurons pas du pain pour aller au bout de l'année.

Matthieu ne répondit rien à cette sortie de son fils. Il savait que sa mauvaise humeur lui passerait au bout d'un moment. Laisant les branches de chêne se flétrir au soleil pour les trouver encore plus flexibles, il entra chez lui et se mit à table avec sa femme et Adrien.

— Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde à l'église ? demanda-t-il entre deux bouchées.

— Non. Du village, seulement les Mornay, la tante Isabelle et Adeline, puis nos voisins Jean Péry et sa fille.

— Ton oncle n'y était pas ?

— Non, Adeline a dit qu'il était fatigué et peu bien.

— Et le régent Forel ?

— Il est parti hier, pour aller passer les vacances, chez son père et

l'aider à moissonner.

— Pardi ! c'est clair qu'on ne va pas à l'église quand on a du blé par terre.

— Hauh ! fit le garçon en levant les épaules, il y a des gens qui n'y vont jamais.

Ce reproche irrespectueux n'eut pas l'air d'émouvoir le vieux Matthieu Bron, qui continua de manger ses herbes grasses et son lard fumé. Après quelques instants de silence, il dit machinalement :

— Il ne nous faudra guère plus d'une heure pour lier le seigle, et une autre heure pour l'amener et le décharger. Si tu veux ensuite sortir, tu seras libre. On pourrait peut-être demander au voisin Jean de nous donner un coup de main.

— Il m'a dit, en revenant du sermon, qu'à moins de nécessité absolue, il ne travaillait plus le dimanche. « Six jours sur sept, c'est assez, » a-t-il ajouté, et il a raison.

— Et sa fille, qu'a-t-elle dit ?

— Rien, personne ne la questionnait sur ce point.

D'après cet échantillon de conversation, on peut se représenter quels étaient les rapports habituels entre Matthieu et son fils. La mère n'y mettait du sien que pour introduire de temps en temps deux mots tels que ceux-ci : « Taisez-vous : vos disputes m'ennuient. » Jamais, ni le père, ni la mère, n'avaient cherché à former le caractère de leur enfant, si ce n'est en le menaçant de punitions corporelles, en le grondant, ou se servant même à son égard d'expressions peu convenables, souvent même grossières. La seule chose qu'ils lui eussent enseigné, c'était l'obligation de travailler pour gagner de l'argent, pour faire *des avances*, disaient-ils. Dans sa nature morale assez coriace et légère en même temps, Adrien voulait bien donner au travail les six jours de la semaine ; mais le dimanche, il tenait à l'avoir pour lui et à l'employer à sa guise. Enfant, il rôdait avec les autres garçons de son âge dans la campagne ; devenu jeune homme, il voulait aussi s'amuser comme ses camarades. Et précisément parce que son père le contrariait à cet égard, Adrien en faisait davantage à sa tête. Il lui arrivait, par exemple, une ou deux fois chaque hiver, de rester plusieurs jours de suite à *bambocher* dans un village, sans mettre les pieds à la maison. Il ne se grisait pas, bien qu'il bût autant et plus que les autres. C'était un de ces garçons desquels on dit qu'ils peuvent loger une brantée de vin dans leur estomac, sans qu'il y paraisse. Tête dure, corps de fer, peu de cervelle et bon enfant du reste, tel était le fils de Matthieu. Ses parents comptaient toujours sur un mariage avec Adeline, mais Adrien, pour le moment du moins, ne songeait pas du tout à se marier. Rien ne pressait pour cela, et d'ailleurs sa cousine,

quoique charmante à bien des égards, ne lui plaisait que médiocrement. Il ne se sentait pas fait pour vivre avec elle. Adeline avait été élevée d'une manière bien différente de celle de son cousin. Son père, d'abord, ne s'était jamais occupé de son éducation. Il l'avait remise aux soins de sa mère, pour se vouer à de plus importants devoirs, soit à la culture de sa vigne. La jeune fille vécut donc avec sa mère, et plus encore, par certains côtés de l'âme et de l'esprit, avec sa tante Isabelle. D'un caractère très doux et sérieux en même temps, elle arriva de bonne heure à des sentiments de vraie piété. Sa foi était simple, vivante et ferme. La religion, pour elle, n'était pas quelque chose d'appris, mais une conviction, une vie, fruits de l'esprit de Dieu dans son jeune cœur. Aussi souffrait-elle de voir son père exclusivement adonné aux choses de la terre, et sa mère n'avoir aucune influence morale ou religieuse sur lui. Marie Bron, comme Ferdinand, n'avait pas avancé dans la vie chrétienne ; et l'on sait que, ne pas faire de progrès, c'est déchoir, c'est reculer. Bonne femme, d'un caractère passif, elle allait au jour le jour avec indolence, sans se préoccuper ni de son avenir éternel, ni de celui de son mari. Suivant régulièrement l'école de sa tante, Adeline vécut ainsi davantage avec elle et sous sa direction. Dieu lui fit la grâce d'en profiter largement, et ce fut une grande joie pour Isabelle, en même temps qu'un bonheur pour sa nièce. Elles étaient extrêmement liées, sans que cependant la jeune fille se trouvât malheureuse chez ses parents. Au contraire, elle les aimait beaucoup et leur témoignait une véritable tendresse. Plutôt grande que d'une taille moyenne, les cheveux bruns, les yeux gris, Adeline réunissait les deux types gracieux de Lavaux et de La Côte. À vingt ans, elle était une des plus belles filles du Roncier. Un de ses défauts, si c'en est un, c'était de ne pas aimer les travaux de la campagne. Elle détestait surtout ceux de la vigne, sans doute parce qu'elle voyait leur mauvaise influence sur la vie de son père, et les terribles excès auxquels s'abandonnent tant d'hommes et de femmes dans notre pays. Adeline râtelait volontiers le foin, aidait à la maison ; mais être baissée tout le jour à effeuiller, tordre la paille autour de l'échalas, arracher l'herbe entre les ceps, cela lui était à charge. Elle le faisait cependant et ne s'en plaignait pas. Adeline aimait beaucoup M. et M^{me} Mornay, qui le lui rendaient bien. C'était presque la seule maison où elle allât, excepté, de temps en temps, et par devoir, une visite à sa tante Judith. Comme elle ne dansait pas, ses rapports avec les autres jeunes filles du village n'étaient ni très nombreux, ni d'une très grande intimité. Elle aimait à lire, mais sans rechercher les romans, bien différente en ceci de la plupart des jeunes villageoises. M. Mornay lui avait donné le goût de l'instruction, non pour en faire

une savante, mais comme une chose excellente en soi et qui n'excite pas l'imagination. Les récits de voyages, les découvertes géographiques, l'histoire des peuples, même l'histoire naturelle des plantes et des animaux, l'intéressaient vivement. Peu de régentes brevetées¹⁸ eussent été capables de faire aussi bien qu'Adeline un examen d'histoire ou de géographie. En causant avec elle, on ne s'en doutait pas. Et peu de jeunes femmes aussi auraient su tailler et confectionner une robe comme elle, ou mettre une pièce à un vieil habit. Certes, les filles de paysans qui ressemblent à Adeline Bron sont rares ; c'est pour cela que j'ai tenu à la faire connaître, afin que mes jeunes lectrices prennent exemple sur elle.

Naturellement, comme on avait nommé sa mère la dame à Ferdinand quand elle arriva au Roncier, on appela Adeline *la demoiselle*. Être jolie, fille unique de parents dans l'aisance, avoir des moyens, de l'instruction, et ne pas courir les danses, cela ne peut guère être admis par des gens vulgaires ou très attachés aux plaisirs mondains.

Depuis quelque temps, Adeline avait un sujet de vive inquiétude. Elle en parla à sa tante Isabelle, qui s'en préoccupait aussi de son côté ; mais elle n'en dit rien à sa mère. La suite du récit nous montrera de quoi il s'agissait.

18 - [NdÉ] Ou diplômées.

CHAPITRE XIII

Tentations • Propos de cabaret



O n n'a pas oublié que nous sommes en l'été de 1869, vingt et un an après le retour de Ferdinand Bron au Roncier. Quelle belle saison ! quelle belle année ! Toutes les récoltes abondantes, les fruits de la terre bien mûrs et savoureux. Pas de guerres, pas d'épidémies, pas d'agitation politique, ni chez nous, ni autour de nous. Un temps de paix, de repos, une vraie époque de bénédictions du ciel sur les hommes. Un an plus tard, le mois de juillet fut pour la France le commencement d'un temps de ténèbres, de désastres et de deuil ; et pour l'Europe entière le signal de débats qui sont loin d'être terminés d'une manière définitive. La Suisse fut épargnée dans cet immense conflit. Elle grandit dans l'opinion des États ; mais qu'elle en rapporte la gloire à Dieu, non à sa propre sagesse.

Aidés d'une ouvrière qui n'était autre que leur voisine Élisabeth Péry, Matthieu et son fils expédièrent la moisson en dix jours, après quoi ils purent labourer leurs champs, semer du colza, du blé noir, des raves, *retenir* leurs vignes, dont il fallait rogner les sarments à la longueur voulue. Les deux hommes faisaient ce dernier travail, bien que ce fût plutôt un ouvrage de femme. Mais la mère Judith, devenant toujours plus grosse et plus lourde, ne quittait presque plus la maison.

Ferdinand aussi travaillait à sa vigne du matin au soir. Marie Bron était allée passer quelques jours à Lavaux chez un frère qu'elle y avait encore. Mort depuis longtemps, le père Charmet avait laissé la place de vigneron à son fils, mais peu de bien à ses enfants. La part de Marie avait été de deux mille francs, dont une partie lui était due encore. Elle allait chercher ce reliquat d'héritage. Pendant l'absence de sa mère, Adeline restait seule à la maison, préparant les repas et portant

chaque jour le dîner de son père à la vigne. Ferdinand partait le matin, quand il avait soigné son bétail et déjeuné ; il ne rentrait que le soir, pour ne pas perdre de temps dans le milieu du jour et pouvait se reposer dans la maisonnette en bois qu'il avait fait construire au centre de sa plantation. Là, il dormait pendant une heure avant de reprendre sa paille ou sa ratissoire. Adeline revenait alors au village, panier vide sur la tête et son tricotage aux mains. Le soir, quand Ferdinand avait mangé sa soupe, il allait à sa cave et y buvait ou en rapportait quelques verres de vin. Le matin, il y retournait pour emplir le baril qu'il prenait avec lui à la vigne. Quand il travaillait autour de la maison, c'était alors qu'il buvait le plus. Depuis quelque temps, Adeline avait remarqué les fréquents voyages de son père à cette cave, et l'air étrange qu'il avait parfois en en sortant. C'était là le sujet de son inquiétude, trop motivée, hélas ! car on sait que lorsqu'un homme a pris l'habitude de boire au tonneau, il est d'ores et déjà perdu. La mère d'Adeline se faisait aussi bien du souci à cet égard, mais d'une manière moins profonde et moins sérieuse que sa fille. À Lavaux, elle avait vu tant de cas du même genre, que c'était pour elle un fait moins nouveau et moins déplorable que pour Adeline, élevée dans un milieu absolument différent.

Dans le village, on en parlait déjà, même au cabaret, où Ferdinand était jugé sévèrement par des habitués qui, n'ayant pas de vin chez eux, s'en dédommageaient là tant et plus. Un jour, Abram Pottu s'y trouvait avec quelques compagnons de son espèce, il toussait beaucoup, ayant la poitrine attaquée par l'hydropisie, mais n'en continuait pas moins à boire. À la suite d'un de ses pénibles accès, il dit d'un ton bien convaincu :

— C'est tout de même dégoûtant de voir un homme s'enfermer dans sa cave pour y boire tout seul. Quel plaisir Ferdinand Bron peut-il y trouver ? Car enfin, c'est à la compagnie qu'un homme tient le plus quand il s'agit de prendre un verre. Pour moi, j'aimerais autant rien qu'une vie pareille. Es-tu pas de mon avis, *Linzard* ?

— Pardi, bien sûr, répondit celui qui portait ce sobriquet d'une nouvelle espèce. Ferdinand est encore plus égoïste que Matthieu.

— Pour ça, reprit Pottu, c'est la pure vérité. Matthieu ne boirait pas tout seul. L'autre jour, il me demanda de l'aider à décharger du regain. Quand on eut fini, il alla chercher un pot de son Sainte-Foy, qu'on but à la grange, moi, lui et Adrien. Ferdinand Bron est un homme qui est tout pour lui, et avec ça qu'il a souvent le nom du bon Dieu à la bouche. Ma foi, c'est dommage pour sa fille, qui est charmante ; elle vous salue toujours la première quand on la rencontre.

— On ne sait pas, continua Linzard, si Adrien pourra renoncer à ses

fredaines quand ils seront mariés. Il paraît qu'il est resté la moitié de la semaine avec les garçons de Penaille, qui faisaient leur carnaval. Matthieu était d'une humeur du diable, en voyant que son fils ne revenait pas.

— On dit que la mère Judith secoue aussi fortement la bouteille, quand les deux hommes ne sont pas là. Les vieilles cuisinières sont sujettes à caution, sur ce chapitre ; mais c'est une femme qui a beaucoup travaillé dans son bon temps ; et si Matthieu a fait des avances, c'est bien grâce à la Judith. Les cinq mille francs qu'elle avait dans son tablier quand elle s'est mariée ont fait des petits depuis vingt-deux ans.

— Ah ! c'est sûr. Tout de même, un qui a bien trompé son monde, c'est Jean Péry. Du diantre si vous pouvez l'amener au cabaret. On a beau lui dire qu'on payera, qu'on l'invite seulement pour le plaisir de la compagnie et qu'on ne boira qu'une bouteille, rien n'y fait. C'est un homme qui ne s'accorde plus aucune jouissance. Pourvu qu'il travaille pendant la semaine et qu'il aille au sermon le dimanche, ça lui suffit.

— Et sa banque à Mornay, la comptes-tu pour rien ? Eh ! Chabraque ! changez voir ce demi-pot vide contre un plein. — Oui, sa banque, la comptes-tu pour rien ? Carlaton est devenu avare, voilà tout. Il valait bien autant rester un bon vivant comme nous. Également, il faut tout laisser quand on va dans l'autre monde. M. Mornay, lui non plus, n'y emportera pas ses écus, et surtout pas sa retraite de régent. C'est pourtant lui qui a été la cause du revirement de Jean Péry ; aussi Carlaton ne voit-il rien au-dessus de son *Mintor*. Il se mettrait au feu pour lui sauver la vie. Quel plaisir croyez-vous que M. Mornay puisse avoir à rôder avec sa ligne le long de la Roncière, au risque de se *néyer* ou de se casser le cou ?

— C'est une passion, mon ami. Et puis, la gourmandise le mène. Il y a des gens qui, pour un poisson grillé, se laisseraient couper un doigt, ou iraient à pied de Rolle à Genève, au milieu de la nuit. Allons, versez voir par là le reste de ce demi-pot, si l'on veut en boire encore un.

N'est-ce pas pour cultiver l'intelligence de l'homme et donner à ses besoins moraux un sage développement, que les cabarets sont ouverts un peu partout, dans les villes et les villages ? Où voulez-vous aller pour se voir entre hommes et causer, si ce n'est au cabaret ? Comment voulez-vous qu'un chef de famille puisse toujours rester chez lui avec sa femme et ses enfants ? Il s'abêtirait. C'est au cabaret que se fait la véritable éducation populaire ; on y apprend aussi les nouvelles ; on y entend d'agréables et utiles conversations. Vous voyez que je plaisante, ami lecteur ; mais je vous assure que des hommes

respectables vont assez souvent au cabaret pour savoir ce qu'on y dit, et rire de propos semblables à ceux d'Abram Pottu et d'Élizé Linzard. Ils en rient, oui ; ils s'en amusent, mais il n'en est pas moins certain qu'ils professent un profond mépris pour les êtres abrutis qui tiennent de tels discours. C'est une manière d'aller au spectacle. Tirez vous-même la conclusion.

Ferdinand fit une belle récolte. Il vendit pour 1200 francs de vin et en garda pour lui beaucoup plus qu'il n'aurait dû. Mais le 1869 était d'une bonne qualité, et quand on est vieux, disait Ferdinand, il faut boire un verre de temps en temps pour se soutenir. On peut aussi vendre le vin avec profit, au bout d'un an ou deux. Mauvais calcul pour celui qui déjà ne savait plus résister au besoin de boire, et descendait l'escalier de sa cave dans ce but plusieurs fois par jour.

Était-ce donc là ce Ferdinand Bron, toujours si rangé dans sa jeunesse, et même longtemps après son mariage ? Oui, c'était bien le même : honnête homme, juste dans ses transactions, bon travailleur encore pour peu de temps, il est vrai, mais sans connaissance de Dieu, sans frayeur de sa justice, faible dans les tentations, ayant donné son cœur aux choses de la terre, au lieu d'avoir accepté franchement l'Évangile et placé son trésor dans le ciel. Roseau penché, puisse-t-il se relever et vivre d'une vie nouvelle ! Mais qui est puissant pour une telle œuvre ? Celui qui parle au cœur sans qu'on l'entende ou qu'on le voie ; Celui qui ne repousse jamais le pécheur humilié et repentant.

CHAPITRE XIV

Un conseil d'ami



Ferdinand Bron, continuant à boire du 69, ne tarda pas à prendre un teint rouge, et à éprouver des malaises résultant de son alimentation. Parfois il avait des absences de mémoire, des vertiges, de l'oppression. Sa sœur Isabelle le supplia de se ménager, c'est-à-dire d'aller moins souvent à sa cave. Il se fâcha presque, protestant de sa sobriété.

— Je bois bien un verre de temps en temps, c'est vrai, dit-il ; mais je ne fais pas des excès, comme tu as l'air de le supposer. Est-ce que je ne sais pas ce que je dis, et suis-je un paresseux ?

— Non, Ferdinand, tu es loin d'être un paresseux, mais tu te fais du mal au corps et à l'âme, sois-en bien convaincu. Cela nous cause un véritable chagrin. Si tu ne sais pas te retenir de boire au tonneau, tu verras que ce besoin, cette passion du vin, finira par te maîtriser complètement, comme cela est arrivé à tant d'autres hommes, qui ont abrégé leur vie et se sont préparé de cuisants remords.

— Tu peux te tranquilliser à ce sujet. Je ne bois du vin que lorsque je me sens faible ou fatigué. Un verre ou deux me rendent les forces ; j'en ai besoin pour travailler.

Un dimanche, M. Mornay étant venu lui faire visite, le trouva seul, se chauffant vers le poêle de la cuisine. Autrefois, Ferdinand aimait à lire ; maintenant, ce goût lui avait passé. Il ne se souciait même plus d'entendre une lecture intéressante ; au bout de peu d'instantes il bâillait ou s'endormait. Son intelligence s'était déjà bien épaissie. Autrefois encore, il se serait levé tout de suite pour offrir un siège à son visiteur ; aujourd'hui, sans se déranger de sa place, il se borna à lui dire :

— Prenez une chaise, monsieur Mornay, et approchez-vous du feu.

— Merci ; je m'en tiendrai plutôt un peu éloigné ; la grande chaleur d'un poêle de fer me porte le sang à la tête. — Et ces dames sont en bonne santé ?

— Oui ; elles sont chez ma sœur.

— Il y a déjà un certain temps que je désire vous faire part d'une remarque sur votre vigne et sur celles de vos voisins ; mais je n'en ai pas trouvé l'occasion jusqu'à aujourd'hui. Probablement, vous aurez observé la même chose. Peu après les vendanges, j'étais allé me promener le long du ruisseau. En revenant au village, je traversai le clos des Ravelots dans toute sa largeur, à peu près par le milieu des vignes. Je fus frappé de voir qu'un certain nombre de ceps les plus forts, de ceux qui par conséquent devraient avoir les sarments les mieux nourris et les plus mûrs, n'ont, au contraire, que de minces bois d'un pied de long et dans lesquels on voit manifestement que la sève n'a pas circulé avec abondance. C'est un état maladif qui, s'il s'aggrave, fera périr les ceps avant peu d'années. À quoi cela tient-il ? À l'espèce du plant, peut-être, mais plus encore à la nature du terrain, ou à quelque parasite encore inconnu. Si c'est bien cela et que le mal se propage d'un bout à l'autre de ces plantations, les vignes du clos des Ravelots devraient être ou arrachées, ou renouvelées avant bien des années, ce qui serait fâcheux : car un cep placé dans de bonnes conditions doit durer beaucoup plus longtemps que cela. À Lavaux, par exemple, vous en voyez qui ont plus de cinquante ans et produisent encore beaucoup. Quand vous provignez, remarquez-vous quelque chose de particulier autour des racines de vos ceps malades ?

— Ah ! dit Ferdinand avec un gros soupir, il y a déjà trois ans que je remplace les ceps qui ont dépéri peu à peu sans qu'on sache pourquoi. Les racines traçantes n'existent plus ; elles sont comme fondues dans la terre. Il ne reste au cep qu'un pied vivant pareil à un tronc de chou, et qui ne peut fournir la nourriture aux bois de sa tête¹⁹. Je ne crois pas que cela tienne à l'espèce du plant, mais je crains, comme vous, qu'il n'y ail dans le sol, aux endroits en question, un mauvais principe qui attaque le cep, quand il est arrivé à son plus grand développement, et le fait périr. Est-ce du salpêtre ? je n'en sais rien : les

19 - La maladie dont il est ici question fut reconnue il y a plus de vingt ans, dans un clos de vigne placé dans les mêmes conditions que celui des *Ravelots*. Elle attaqua peu à peu la plus grande partie des ceps, de telle sorte que plusieurs de ces vignes durent être arrachées. À cette époque, on ne parlait encore chez nous, ni de *l'oidium*, ni du terrible *phylloxera*. Le coteau en question fut remis en champs et en prairies. Maintenant on recommence à y planter de la vigne. Aura-t-elle le même sort que celles dont l'auteur de ce récit se souvient encore très bien ?

racines se brisent dans la main comme si elles étaient cuites. J'en ai causé souvent avec le syndic Huiteuf, dont la vigne touche la mienne, à droite en montant ; lui aussi a de ces ceps malades : il fait comme moi, c'est-à-dire qu'il les arrache et les remplace par des provignures.

— Savez-vous ce que je ferais, si j'étais à votre place ?

— Quoi donc ? donnez-moi un bon conseil.

— Je n'hésiterais pas à mettre la vigne en vente et à m'en défaire. Telle qu'elle est, vous en retireriez un bon prix, surtout si vous faisiez de petites parcelles de cent perches. Vous auriez là de quoi contenter huit amateurs.

— Ça ne se fera pas de mon vivant, monsieur Mornay. J'aimerais mieux recommencer à miner ma vigne pour la replanter. Je ferais alors cela moi-même, par petits bouts, et j'y mettrais du plant plus solide.

— En ce cas, je n'ai plus rien à dire. Mais réfléchissez pourtant que vous faites comme moi, monsieur Bron, vous vieillissez ; les forces du corps diminuent. Encore quelques années et vous ne pourrez plus cultiver votre coteau. Vous n'avez pas de fils qui puisse vous remplacer. Je sais bien que vous pouvez avoir un gendre ; mais Adeline laisse voir assez que le travail de la vigne a peu d'attrait pour elle.

— Et mon pressoir ? et ma cave neuve, monsieur Mornay ?

— Votre pressoir, vous le vendriez ; la cave, vous la loueriez. De cette manière, vous auriez un revenu assuré, et beaucoup moins de soucis. Permettez-moi, par amitié, d'ajouter que vous auriez aussi moins d'occasions de boire.

— Vous êtes donc de ceux qui pensent que je fais des excès de boisson ?

— Oui, je dois l'avouer, et cela me fait beaucoup de peine, pour vous, d'abord, ensuite pour votre femme et votre fille, ainsi que pour votre sœur.

— Mais quand m'a-t-on vu hors de raison ?

— Oh ! monsieur Ferdinand, si vous en étiez venu à perdre la raison, vous seriez tombé tout à fait dans l'ivrognerie ! Je ne dis pas cela, mais je suis convaincu que vous buvez trop de vin, et que vous vous faites ainsi beaucoup de mal au corps et à l'âme. Et puis, la marche que vous suivez est progressive : ce qui ne s'est pas encore vu se verra certainement plus tard, si vous ne parvenez pas à rompre avec de funestes habitudes.

— Qui est-ce qui vous a parlé de moi de cette manière ? je voudrais bien le savoir.

— Personne, du moins pas directement ; mais en passant dans la

rue, on entend parfois des propos sans pouvoir faire autrement que de les écouter. Vous avez aussi beaucoup changé depuis un an ou deux ; cela frappe tout le monde au village.

— Les gens se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

— Bien souvent, cela est vrai. En vous parlant comme je le fais aujourd'hui, j'ai aussi l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Pardonnez-le-moi. Je l'ai fait par affection pour vous et votre famille.

— Oh ! vous êtes tout pardonné. Je vous mets à part des autres gens du Roncier ; mais ceux qui s'occupent de moi comme vous venez de le dire sont des médisants, de méchantes langues qui se plaisent à faire tort à la réputation du prochain. Je réfléchirai à cette idée d'une vente et nous en reparlerons. Mais si je vendais, je ne pourrais pas me passer d'un morceau de vigne.

— Pourquoi pas ? Je m'en passe parfaitement. Dans les années où le vin est abondant et de bonne qualité, pas trop cher non plus, j'en achète une certaine provision, que je mets en bouteilles quand il est clarifié. Vous feriez comme moi.

— Pour un paysan, cela ne convient pas. Il faut avoir du vin de l'année, en tonneau, et *la boîte* libre.

— N'en parlons plus pour aujourd'hui. Dieu vous donne la force de prendre une sage et sérieuse résolution.

— Merci, monsieur Mornay. Ah ! oui, certainement, nous en avons tous besoin, et vous avez bien raison.

— Au revoir donc ! Saluez vos dames de ma part et de celle de ma femme.

Pendant une demi-heure, Ferdinand demeura plongé dans ses réflexions. Il se disait parfois que M. Mornay lui donnait un bon conseil, celui de vendre sa vigne : huit cents perches à 8 fr. seulement, cela faisait 6400 fr. En ajoutant à cette somme l'argent du pressoir et le loyer de sa cave, il trouverait là un revenu net de quatre à cinq cents francs par an. Et si la vigne se vendait 10 fr. la perche ! Mais la vendre, après l'avoir plantée soi-même, et cultivée pendant vingt ans ? que dirait-on au village ? et qu'en penserait Matthieu ? Ce serait une trop grande humiliation et presque s'avouer ivrogne. Ne pas savoir conserver une vigne de deux poses dans la famille ! Jamais Matthieu ne lui pardonnerait cela. Être réduit à acheter un tonneau de vin chaque année, ce serait affreux. On pourrait bien, par hasard, garder une parcelle de cent perches, et vendre les sept autres. De cette manière, on n'aurait pas besoin d'acheter du vin...

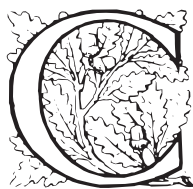
Comme il s'arrêtait presque à cette idée, la pendule sonna trois heures. C'était le moment d'aller à la grange et à l'écurie où il vit que tout allait bien. En revenant à la porte de la maison, il sentit machi-

nalement la clef de la cave dans sa poche. Par habitude, autant que pour donner un coup d'œil au pressoir et à ses tonneaux, il en prit le chemin, descendit l'escalier intérieur, ouvrit la porte qui se trouvait au bas de la rampe, et tira du vin dans un pot qu'il tenait là à l'ordinaire. Il eut soin de ne le remplir qu'aux deux tiers, ce qui pouvait faire une chopine, et le but en trois reprises, faisant le tour de ses vases et s'assurant qu'ils ne coulaient pas. Quand ce fut fait, il revint à la cuisine, où il trouva sa femme et Adeline préparant le café de l'après-midi.

Il semblait donc que la visite de M. Mornay n'avait pas produit de meilleur résultat que les avertissements d'Isabelle.

CHAPITRE XV

Le plan de Matthieu



Le même dimanche, et aussi dans l'après-midi (on était vers la fin de l'année), Adrien était allé chez un camarade au village, pendant que son père rempaillait une chaise de cuisine, vers le fourneau. Cet homme infatigable travaillait toujours. Sa femme restoupait un pantalon. La cuisine de Matthieu ne ressemblait pas mal à une écurie. Il n'y manquait guère que le bétail.

Lorsque Adrien pensa que c'était le moment de donner à manger aux bœufs et aux vaches, il revint à la maison. Sa mère avait fait le goûter, qui se trouvait sur la table lorsqu'il arriva. Pendant qu'ils prenaient leur café, Matthieu demanda à son fils d'où il venait.

— De chez Albert Huiteuf, répondit Adrien.

— Tu n'as pas eu l'idée de passer chez ton oncle ?

— Non. J'ai rencontré Adeline et sa mère, qui allaient chez la tante Isabelle.

— C'était un motif de plus pour faire une visite à ton oncle, qui était probablement seul.

— Je n'y ai pas pensé.

— Je crois bien ; tu ne penses à rien, si ce n'est à faire le chenapan avec les autres garçons.

— J'ai pourtant pensé aux bêtes de l'écurie.

— Oui, mais non pas aux gens. Il faut que cela finisse. Tu as vingt-deux ans ; c'est le moment de songer à te marier.

— Je n'aurai vingt-deux ans finis que dans sept mois, en juillet de l'année prochaine.

— Sept mois de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Tu es en âge de te marier, et j'entends qu'on s'en occupe dès à présent. Au lieu

de voir souvent ta cousine, de causer avec elle, tu n'as de goût que pour être avec des garçons, comme si tu ne devais pas chercher à gagner les bonnes grâces de ta future femme.

— Tu parles d'Adeline comme si tout était arrangé entre nous : je crois que tu te fais des illusions à cet égard. Adeline, ou je suis bien trompé, refuserait, si tu la demandais pour moi.

— Et pourquoi refuserait-elle ? Tu la vauz bien, je pense, et ce que nous avons est plus *conséquent* que le bien de son père.

— Le bien n'y fait rien. Je vois parfaitement qu'Adeline a d'autres idées. Quand elle me regarde, je comprends tout de suite qu'elle n'est pas pour moi.

— Adeline est une fille obéissante, qui se conformera au désir de ses parents.

— J'en doute. Et pour te dire la vérité, je ne crois pas que nous nous convenions.

— Comment donc ?

— Oui, elle est trop fine pour moi, trop demoiselle. Elle sait trop de choses dont je n'ai jamais entendu parler.

— Eh bien, elle t'instruira, quand vous serez mariés.

— Je te dis que nous ne nous marierons pas. Mais si tu y tiens beaucoup, tu peux essayer d'en parler à son père et à sa mère ; tu verras ce qu'ils te diront. Moi, je me considère déjà comme refusé. Voilà pourquoi je n'ai pas voulu me mettre en avant avec Adeline. Une ou deux fois, j'ai essayé de lui dire quelque chose d'un peu plus amical ; c'est alors qu'elle m'a regardé d'un air à me fermer la bouche.

— Que peut-elle avoir contre toi ?

— Je n'en sais rien ; à moins que mon caractère ne lui plaise pas, ou qu'elle ne me trouve trop petit. Adeline est grande, comme la tante Marie.

— Dimanche prochain, j'irai chez mon frère, et j'éclaircirai tout ça. Voici le plan auquel je me suis arrêté pour toi et pour nous tous :

D'abord, ton oncle ne peut plus continuer à cultiver son terrain et sa vigne ; avec l'habitude qu'il prend de boire à sa cave, il lui faut absolument quelqu'un chez lui, pour avoir la haute main dans ses affaires. Personne ne peut le faire que toi ; mais, pour cela, il faut être marié avec sa fille et demeurer chez eux.

— Chez eux ! fit Adrien avec une exclamation de surprise.

— Oui, chez eux, reprit le père. Je prendrai un domestique à ta place, et toi tu seras le maître chez ton oncle Ferdinand, devenu ton beau-père. Tu garderas la clef de la cave et tu l'empêcheras de boire. Nous n'aurons plus besoin de bâtir ici. Voilà mon idée. Je pense que tu la trouves bonne ?

— Essaye ; mais je doute que tu réussisses dans ton projet. Pour moi, je n'avais pas encore pensé à me marier. J'épouserai bien volontiers Adeline, si elle s'en soucie : tu verras ce qu'on te répondra.

Pendant toute cette conversation, la mère Matthieu n'ouvrit pas la bouche, si ce n'est pour boire son café, et manger son pain trempé. Elle était fâchée contre son mari, qui, depuis huit jours, gardait constamment la clef de la cave dans sa poche. Quant à Adrien, on voit par ses réponses à son père qu'il n'avait de goût véritable pour personne et se résoudrait facilement à un refus de la part de sa cousine. Il semblait pourtant que son intelligence s'était développée, depuis un an ou deux. Mieux élevé, on eût pu en faire un garçon présentable à une fille de bon paysan bien élevée aussi ; mais il aurait fallu pour cela le sortir de la maison paternelle.

Pendant la semaine qui suivit, il s'arrêta plusieurs fois devant la maison de son oncle et eut l'occasion de parler avec Adeline, soit en présence de ses parents, soit en particulier. Il la trouva gaie, gentille, lui tendant volontiers la main quand il partait, mais ne lui permettant ni de la serrer trop fortement, ni de la garder longtemps dans la sienne. Le cousin revint enchanté dans la vieille baraque de son père, sifflant tout du long de la grange, et même en brassant le foin, malgré la poussière qui s'en dégagait. Matthieu était content ; il rendit à sa femme la clef de la cave, mais non sans lui faire une verte admonestation.

Le dimanche, enfin, arriva. Par grand extraordinaire, Matthieu se décida à aller au culte avec son fils, le voisin Jean Péry et sa fille Éliisa. Celle-ci était volontiers riieuse, une forte luronne, mais d'un bon caractère et douée de moyens naturels. En outre, c'était une fille active et parfaitement honnête. En chemin, Matthieu lui ayant fait un compliment sur sa tournure, elle le taquina avec assez d'esprit sur ses habitudes religieuses du dimanche, au grand plaisir d'Adrien. Matthieu se défendit comme il put, sans se fâcher. Ce qu'il mitonnait dans sa tête depuis huit jours l'avait singulièrement adouci.

Pour le retour au Roncier, ils se trouvèrent une dizaine ensemble : tante Marie, tante Isabelle et Adeline, M. Mornay, le fils Huiteuf et le régent Forel. Ce dernier, grand garçon de bonne mine, les cheveux bruns et le visage entièrement rasé, comme son oncle, avait, à côté des deux autres jeunes hommes, un air de réelle distinction. On peut affirmer que le village du Roncier avait été bien favorisé dans le choix de ses deux derniers régents. Les pères et mères le comprenaient-ils ? en étaient-ils reconnaissants et savaient-ils le témoigner d'une manière aimable aux instituteurs de leurs enfants ? Ce sont là des questions auxquelles nous n'osons pas répondre. Il vaut mieux laisser les parents s'examiner eux-mêmes à cet égard. Ils peuvent bien se

dire que, si la carrière de l'enseignement primaire est une des plus utiles, des plus nobles auxquelles un homme puisse aspirer, c'est aussi une des plus ingrates, des plus pénibles et des plus difficiles entre toutes. On l'oublie trop souvent, pour ne s'appesantir que sur les défauts ou le manque d'aptitudes de l'instituteur, tandis qu'il faudrait l'encourager constamment dans sa grande tâche, et la lui faciliter par une bonne éducation donnée aux enfants sous le toit paternel.

En chemin, Adeline et Élisabeth se rapprochèrent et causèrent d'une manière agréable. Les garçons et le régent s'entretenaient ensemble, pendant que les deux belles-sœurs marchaient en silence à côté l'une de l'autre. Matthieu et Jean Péry questionnaient M. Mornay sur les vignes d'Aigle et leur rendement approximatif. De la prédication au temple on ne parla guère. Pour la plupart des auditeurs, c'est une cloche qui résonne, une cymbale qui retentit, sans qu'il en reste rien peu d'instant après. On dirait que nous sommes à une époque où les vraies conversions ne sont plus possibles ; et pourtant jamais la Bible ne fut plus répandue, jamais les publications plus abondantes, jamais les écrits religieux plus à la portée de tous. Mais ce sont là des moyens extérieurs. Tant que l'homme n'est pas convaincu de péché, de justice et de jugement, le cœur reste sourd aux appels de la grâce divine. Puisse-t-il enfin se réveiller de son sommeil de mort, et se donner joyeusement à Celui qui vint ici-bas chercher et sauver ceux qui étaient perdus.

CHAPITRE XVI

Obstacle imprévu



Pendant que les gens du Rancier revenaient de l'église, un peu avant midi, le ciel était pur, mais l'air humide et froid, comme si le temps allait se mettre à la neige ou à la pluie. Ce ne fut ni l'une ni l'autre cependant. Un brouillard épais descendit sur la plaine et la couvrit tout entière en peu d'instant; un de ces brouillards pénétrants, glacés, qui s'infiltrèrent partout et s'attachent en petits glaçons aux rameaux des arbres et des plantes. Quand il se prend ainsi aux sarments de la vigne, il arrive parfois que les boutons gèlent, deviennent noirs ensuite, lorsque le soleil frappe sur leur enveloppe cotonneuse, et les fait périr. C'est alors une perte réelle pour le cep, qui, poussant plus bas ou à d'autres places, se déforme et produit peu de fruit cette année-là.

Au moment de l'invasion du brouillard, les Matthieu, père, mère et fils, étaient à dîner. Matthieu Bron avait, à l'ordinaire, un gros appétit. C'était bien naturel, il travaillait tant ! À son repas de midi, il pouvait manger plusieurs morceaux de lard ou de viande salée, et trois fois son assiette pleine de pommes de terre accommodées n'importe comment. Pour éclaircir cette épaisse nourriture et désobstruer son œsophage, il avalait bien, entre deux, cinq à six verres de liquide, moitié de vin et de piquette. Cela fait, il était de force à soulever un poids de trois quintaux²⁰, malgré ses soixante-quatre ans.

Ils causèrent peu pendant le dîner, chacun des trois étant préoccupé du résultat de la démarche que Matthieu se proposait de faire dans l'après-midi. Quand ils se levèrent de table, à peine voyait-on clair pour lire dans la maison, tant le brouillard extérieur, la chaleur du fourneau et la vapeur des mets déposés sur la table, avaient obscurci

20 - [NdÉ] Le quintal est un poids de cent livres anciens (environ 48kg).

les vitres de la fenêtre. Selon son habitude, Matthieu sortit pour faire le tour de l'étable et voir si tout y allait bien. Adrien lui demanda s'il avait l'intention de parler à son oncle.

— Certainement; je compte aller chez lui dans un moment et décider l'affaire.

— Je suis toujours plus convaincu, reprit le garçon, que c'est inutile. N'as-tu pas vu ce matin que M. Forel et Adeline se sont salués comme des gens qui se connaissent bien et se comprennent? Mais va également, et ne relève rien de ce que je te dis à ce sujet. C'est peut-être de ma part une fausse idée.

— Nous verrons tout ça. Ton oncle ne l'aurait pas permis. Quant à la mère d'Adeline et à ma sœur, elles sont bien capables d'avoir arrangé quelque chose dans leur tête; mais c'est le père qui est le maître.

Ayant dit ce dernier mot, Matthieu vint à la rue. À peine distinguait-on les arbres dans les vergers voisins. De temps en temps, des ombres noires, traversant les airs, venaient s'y abattre en poussant des cris d'une aigreur peu commune. C'étaient des corneilles qui, passant l'hiver autour du village, vivaient de ce qu'elles pouvaient trouver sur les chemins ou dans les prés irrigués.

Entre sa maison et celle de Jean Péry, Matthieu rencontra un homme vêtu en demi-citadin, petit chapeau gris sur la tête et une badine quelconque à la main.

— Bonjour, monsieur Bron, lui dit le nouveau venu. Comment va la santé?

— Bien, merci; et vous, monsieur Notable?

— Ça ne va pas mal non plus. Je suis venu par là, en me promenant, pour voir si je trouverais deux bœufs en bon état; il me les faudrait pour Noël. Vous n'auriez pas ce que je cherche, par hasard?

— J'en ai bien là deux qui ne sont pas fins gras, mais qui pourraient peut-être vous convenir.

— Allons les voir, dit M. Notable, de l'air le plus insouciant du monde.

Or, il faut savoir qu'il venait tout exprès au Roncier, ayant appris que Matthieu avait précisément la paire de bœufs dont il avait besoin. C'était un bon paysan de la contrée, sachant fort bien acheter le bétail et le revendre aux bouchers, dont il était un des pourvoyeurs les plus habiles et les plus actifs; une sorte de bureau de renseignements, une office de publicité pour les bœufs et les vaches, comme le sont pour les annonces de journaux des maisons de commerce qui finiront par placarder le monde entier des réclames qu'on leur adresse, ou d'un tas de balivernes stupides et trompeuses; invention

admirable de l'esprit moderne, et d'un siècle qui certes ne rappelle pas l'âge d'or, mais l'âge *de l'or*.

M. Notable *toucha* les bœufs, en fit le tour, les mesura en posant une main sur la pointe du grumeau et l'autre sur la *croisée*. Son examen terminé, il dit qu'un mois de plus, avec assez de farine à lécher, mettraient les deux animaux en l'état où il faudrait qu'ils fussent.

— Que coûteraient-ils, monsieur Bron, en les prenant jeudi prochain, soit dans quatre jours ?

— S'ils ne sont pas prêts pour la boucherie, répondit Matthieu, tout aussi fin que l'acheteur, j'aime autant ne pas les vendre aujourd'hui. Je les tiendrai bien, encore un mois, comme vous dites.

M. Notable fit quelques pas plus loin, du côté des vaches.

— Vous avez là une jolie bête, dit-il en examinant une vache de quatre ans, ayant son second veau de huit jours attaché près d'elle à un pieu planté dans le pavé. Il faut me la vendre, monsieur Bron.

— Tout de même, répondit Matthieu.

— De quel prix serait-elle avec le veau ? continua M. Notable, après avoir palpé la bête un peu partout. Voyons, nous voulons faire un beau marché, mais il ne faut pas trop dire ; combien les deux bœufs, la vache et le veau ensemble ? Matthieu réfléchit une minute.

— Les quatre bêtes vous coûteront, dit-il, prises jeudi matin, 2100 francs, et une pièce de 10 francs pour mon garçon.

— C'est pour plaisanter, père Bron, que vous parlez de 2100 francs ; vos bœufs sont légers, monsieur Bron ; légers, oui, ma foi. Regardez un peu les cuisses de celui-ci, comme elles sont minces. Ça ne peut pas donner sur le poids. Mais comme je ne veux pas être venu ici pour rien, je vous offre du bloc 2000 francs, et 5 francs pour le fils. Je me mets bien à la raison ; c'est un prix conséquent, très *conséquent*.

— Oui, c'est déjà un bout, reprit Matthieu ; il n'y manque plus que 105 francs. Si vous avez vu suffisamment, nous fermerons l'écurie ; le brouillard est froid et sent mauvais.

M. Notable fit encore une fois le tour des bœufs et de la vache, puis ils quittèrent l'écurie, dont Matthieu verrouilla la porte après lui.

— Je vous ai dérangé de vos occupations, père Bron ; vous m'excuserez. Voulez-vous accepter un verre à l'auberge ?

— Entrons plutôt chez moi, dit Matthieu. À quoi bon aller au cabaret quand on a du vin à la maison. Voyons, pas de compliments, passez le premier ; c'est au fond de la grange.

M. Notable ne se fit pas prier pour accepter ; il s'attendait bien, au reste, à l'invitation de Matthieu. Au lieu donc de se rendre chez son frère pour traiter la grande question, Matthieu dut rester chez lui, aller à sa cave et recevoir le visiteur que sa bonne ou mauvaise étoile

amenait en ce moment. Adrien quitta la place au bout d'une demi-heure et alla causer avec Albert Huiteuf. La mère Matthieu resta pour écouter les deux hommes. Ce que ceux-ci purent babiler, raconter, est inimaginable. M. Notable était toujours prêt à recommencer quelque histoire drolatique pour Matthieu, ou intéressante au point de vue des produits de la campagne. Durant cette interminable causerie, il ne fut nullement question des bœufs et de la vache. Les verres de vin filaient les uns après les autres, et toujours quelque nouveau récit de se faire entendre. À la fin, le rusé personnage se leva pourtant, et s'excusa encore d'être resté si longtemps.

— Oh ! ça ne fait rien, dit Matthieu, qui l'aurait volontiers donné au diable, s'il n'avait pas eu l'espoir de l'amener à ce qu'il désirait ; ça ne fait rien, monsieur Notable. Revenez dans un mois : peut-être alors mes bœufs vous conviendront mieux qu'aujourd'hui. Seulement, ils coûteront 100 francs de plus.

— Entendez-vous ce que dit votre mari, madame Bron ? il déraisonne.

— Oui, fit la vieille femme.

— Que faut-il lui répondre ? voyons.

— Ce que vous voudrez.

— Eh bien, père Bron, voulez-vous partager *le différent* ?

« Ça va venir, » pensa Matthieu ; coûte que coûte il lui faut les bœufs.

— Je ne veux pas me montrer intraitable, dit-il, surtout avec un bon payeur comme vous. Si vous voulez que ce soit fait pour 2060, vous mettrez 10 francs pour la femme et 10 francs pour le garçon. À présent, c'est à prendre ou à laisser. Inutile d'en reparler, si vous n'acceptez pas.

M. Adhémar Notable comprit que c'était là le dernier mot de Matthieu. Il poussa deux ou trois gros soupirs, fouilla dans sa poche, en tira un porte-monnaie et posa sur la table une pièce de 20 francs.

— C'est donc vendu, dit-il ; amenez les bœufs jeudi matin à la gare. Mercredi au soir, je viendrai prendre la vache et le veau ; en même temps je vous paierai le tout. C'est la première fois de ma vie que j'achète du bétail à un prix si élevé ; mais que faire ? Il faut hurler avec les loups, c'est-à-dire aller avec le temps. Maintenant, père Bron, je n'entends pas avoir bu votre vin, sans vous en offrir aussi un verre ; nous allons vite le prendre au cabaret, pendant que mon cheval mangera l'avoine.

Matthieu mit la pièce de 20 francs dans sa bourse, et suivit son acheteur, qui salua gracieusement la femme de son hôte.

Devant la maison, les deux hommes en rencontrèrent trois autres, à savoir le pasteur de la paroisse, le syndic et le secrétaire de la municipi-

palité. Ces messieurs faisaient la collecte officielle pour les incurables.

— Monsieur Bron, dit le pasteur, nous passions chez vous, pour....

— Oui, monsieur le pasteur, interrompit Matthieu, c'est la règle ; mais je ne puis donner grand'chose ; vous savez que le paysan gagne peu ; l'État capitalise une partie de la collecte ; je n'aime pas ça.

— Donne toujours, dit le syndic ; tu feras ensuite tes observations : nous sommes pressés. Matthieu ouvrit son porte-monnaie, où il trouva une pièce qu'il remit au syndic.

— Combien faut-il inscrire ? demanda le secrétaire.

— *Vingt centimes !*

Les collecteurs allèrent frapper à la porte de Jean Péry, qui leur donna un franc, lui pauvre plutôt et gagnant sa vie.

Matthieu et M. Notable s'acheminèrent au cabaret, tous deux très contents de leur marché et déjà un peu excités par le vin. Le premier, cependant, ne perdait pas de vue l'autre affaire, dont il s'occuperait aussitôt que son compagnon serait parti.

Pendant qu'ils buvaient leur bouteille, que faisait la mère Judith ? Elle attaquait résolument celle qui était restée à moitié pleine sur la table, et en vidait le contenu dans son gosier, jusqu'à la dernière goutte. Dans sa préoccupation, Matthieu n'avait pas eu la précaution d'ôter de là ce reste de vin. Sa femme, après tout, suivait l'exemple des deux hommes et n'était pas plus coupable qu'eux. Le monde n'en juge pas ainsi, et pourtant c'est bien cela, pour quiconque n'a pas deux poids et deux mesures.

CHAPITRE XVII

Une surprise



Les jours sont courts vers la fin de décembre ; si le brouillard vient encore s'ajouter à l'ombre naturelle du soir, la nuit arrive avant cinq heures. Dans les villes, on allume le gaz. La lumière artificielle découverte par les hommes et tirée des entrailles de la terre, remplace bientôt la lumière disparue du soleil. Mais dans les villages, où du reste la circulation est presque nulle en temps ordinaire, il faut aller parfois en tâtonnant devant soi, pour ne pas se cogner aux nombreux dépôts établis le long de la voie publique. Rares sont les communes campagnardes qui possèdent un réverbère, un modeste *falot*, pour jeter quelque lueur entre les tas de bois et les maisons.

Au Roncier, lorsque Matthieu Bron et Adhémar Notable sortirent du cabaret, c'était presque nuit ; et cependant quatre heures et demie n'avaient pas encore sonné à l'horloge. L'acheteur de bœufs étant parti, Matthieu revint chez lui pour s'assurer qu'Adrien soignait le bétail ; puis il se dirigea enfin du côté de la maison de son frère. Or, voici ce qui était arrivé chez ce dernier, depuis le milieu du jour.

D'abord, il faut dire que le conseil donné par M. Mornay le dimanche précédent, avait porté quelque bon fruit. Le jour suivant, Ferdinand ne but pas de vin à sa cave. Il parla à sa femme et à sa fille de l'idée suggérée par l'ancien régent, relativement à la vigne, et toutes deux le supplièrent de s'y ranger. Isabelle vint aussi appuyer de son avis particulier celui de sa belle-sœur et de sa nièce, si bien que Ferdinand était assez ébranlé sur ce point délicat. Il lui vint un retour d'oppression, occasionné par le brouillard ; se sentant vieillir et faiblir, il prit tout à coup son grand parti et se décida à une chose qui lui avait paru d'abord inacceptable, savoir à mettre en vente les sept huitièmes de

sa vigne en sept parcelles distinctes. Il garderait la huitième pour lui et se passerait dorénavant d'ouvriers. Telle avait été l'importante décision de Ferdinand, prise dans la matinée de ce dernier dimanche, pendant que sa femme et Adeline étaient à l'église. À leur retour il leur en fit part, ce qui les réjouit infiniment.

Mais que dirait Matthieu ? Cela inquiétait Ferdinand, qui subissait encore, de loin en loin, l'influence de son frère aîné. « Bah ! finit-il par se dire, Matthieu n'a rien à voir dans mes affaires, et il ne paraît pas que son ancienne intention de penser à Adeline pour Adrien lui tienne bien au cœur. Adrien ne songe pas à se marier et n'a de goût que pour s'amuser avec les garçons, quand il ne travaille pas avec son père. D'ailleurs, si jamais ce mariage devait avoir lieu, Matthieu a déjà bien assez de vigne ; il en a même trop pour le cas que ma fille en fait. »

Ferdinand s'était donc remonté moralement depuis huit jours, grâce au conseil de M. Mornay, et grâce à l'oppression survenue. Mais on pouvait trouver encore plus haut la véritable cause de ce changement. Elle était dans les prières de sa sœur et d'Adeline.

Pendant que Matthieu débattait son affaire de bœufs avec Adhémar Notable, Ferdinand se rendait chez M. Mornay ; il tenait à causer encore avec lui du projet de vente en question.

M. Mornay était seul aussi dans ce moment-là. Il fut bien étonné de ce que Ferdinand lui dit, et l'encouragea de tout son pouvoir dans son dessein.

— Votre vigne est en bon état, en meilleur état qu'aucune du même clos, dit-il, et quand même elle montre, çà et là, quelque cep malade, cela ne veut pas dire qu'il faille la renouveler prochainement. Il est évident, d'ailleurs, que ceux qui voudront l'acheter, l'examineront avec attention avant d'y mettre un prix considérable. Maintenant, je dois vous soumettre une proposition que j'ai été chargé, aujourd'hui même, de vous présenter ; je n'aborde pas le sujet sans une certaine crainte ; mais enfin, il en sera ce que Dieu voudra.

Vous connaissez mon neveu Julien Forel, et je pense que je n'ai pas besoin de vous faire son éloge. Il est le seul enfant d'une famille honorable, mais pauvre ; ma femme et moi nous le considérons comme notre fils ; après nous, il héritera de ce que nous possédons. Julien aime votre fille, bien qu'il ne l'ait vue et n'ait parlé avec elle que très rarement, et toujours en présence de votre sœur ou de quelque autre personne. Sans connaître absolument ce que pense Adeline à son égard, il m'a chargé de vous demander, à vous et à votre femme, si vous lui permettriez de s'adresser à votre fille, et, dans ce cas, si vous voudriez la consulter à ce sujet. Julien désire se marier ; il a vingt-sept ans ; en voilà six qu'il est en fonctions. Si sa demande est repoussée,

ce sera pour lui un très grand chagrin, qui le décidera probablement à quitter le village. Nous le regretterions beaucoup. Si, au contraire, vous étiez disposés à l'accepter dans votre famille, nous désirerions que le mariage eût lieu sans tarder, pour des raisons qu'il est facile de comprendre. Plus que pour toute autre personne peut-être, la position d'un régent doit être nette dans un village.

Ferdinand répondit à cette communication tout à fait inattendue, que, dès son retour à la maison, il parlerait à sa femme et à sa fille, celle-ci étant libre de se décider comme elle le désirerait.

Une heure après, Adeline avait dit oui et sa tante Isabelle portait elle-même la réponse à M. Mornay, chez qui se trouvait Julien Forel. Tous les quatre furent bientôt chez Ferdinand, et déjà les fiançailles étaient conclues, lorsque Matthieu Bron et Adhémar Notable se quittèrent devant le cabaret du Roncier. On voit que les choses avaient marché au pas de course, comme si tous eussent pressenti qu'il fallait se hâter.

Devant la maison de Ferdinand, lorsqu'il y arriva, Matthieu rencontra les Mornay et Julien Forel qui s'en retournaient chez eux. Ils le saluèrent poliment, puis il monta l'escalier, toussant de sa voix rèche et avinée.

— Bonsoir à tous, fit-il en entrant ; il paraît que vous aviez nombreuse compagnie tout à l'heure ? — Merci, ma chère enfant, dit-il à Adeline qui lui avançait une chaise. Que diantre ces Mornay viennent-ils faire chez vous à la nuit, avec le régent ? Adeline ne veut pourtant pas retourner à l'école ?

À l'air étrange de Matthieu, Isabelle vit tout de suite qu'il était excité par le vin.

— Et toi, mon pauvre frère, dit-elle avec beaucoup de présence d'esprit, d'où viens-tu ?

— Moi, parbleu ! je viens du cabaret, où je ne vais pas souvent, par hasard ; mais aujourd'hui je ne pouvais me dispenser d'y aller prendre ma part d'une bouteille. Ferdinand, j'ai fait une bonne journée, j'ai vendu mes bœufs, ma vache tiaque et son veau à Notable ; il prend tout cela jeudi, ça me fait une bonne débarrassée. Le marché conclu, on s'est mis naturellement un peu en gaieté ; mais je suis venu pour te parler d'une autre affaire bien plus *conséquente* ; puisqu'on est là en famille, je vais vous dire ce que c'est :

D'abord, je trouve que tu ne peux plus cultiver ta vigne tout seul ; tu as besoin de quelqu'un qui prenne la chose en main et te remplace pour les gros ouvrages ; toi, tu as besoin de repos, avec ton oppression qui pourrait te jouer un mauvais tour. Ce quelqu'un qu'il te faut, c'est Adrien. Vous savez tous ce que nous avons dit dans le temps, et

combien ce sera une bonne chose pour les deux familles....

Ici, Adeline bondit sur sa chaise ; Matthieu reprit :

— Tranquillise-toi, ma chère enfant ; si, comme je l'espère, tu veux bien accepter ton cousin Adrien pour ton mari, nous ne voulons pas te forcer de venir demeurer chez nous ; votre maison est meilleure que la nôtre et plus agréable ; ce serait alors Adrien qui viendrait ici, et soulagerait ton père dans ses fatigants travaux. Moi, je prendrai un domestique à la place de mon fils. Je pense que nous serons bientôt d'accord, et que tout marchera pour le mieux, grâce à l'arrangement que je propose.

Un silence mortel accueillit le discours de Matthieu.

— Vous ne me répondez pas ? fit-il d'un air étonné. Je n'ai pourtant rien avancé qui ne soit convenable. Quand même j'ai bu un verre ou deux, je sais ce que je dis.

Isabelle allait prendre la parole pour Ferdinand, lorsque celui-ci, s'adressant très calmement à son frère :

— Matthieu, lui dit-il, je te remercie au nom de nous tous de tes bonnes intentions ; ce que je vais te communiquer t'étonnera peut-être ; le voici : Premièrement, je suis décidé à mettre en vente les sept huitièmes de ma vigne.

— Vendre ta vigne ! fit Matthieu avec une terrible exclamation. Vendre une vigne que tu as plantée toi-même, cultivée pendant vingt ans, et qui t'a donné pour 1200 francs de vin cet automne ; es-tu fou ?

— Non, je ne suis pas fou, et même je n'ai bu que très peu de vin depuis huit jours.

— Ah ! pour celle-ci, elle est un peu forte.

— C'est la vérité, dit la mère d'Adeline.

— Je ne suis donc pas fou, Matthieu, et je n'ai pas bu. Oui, je vendrai 700 perches du Ravelot, en sept parcelles, si toutefois je trouve des amateurs à mon prix ; voilà une première chose. Secondement, j'ai le regret de te dire que ta demande pour Adeline vient trop tard.

— Pourquoi donc, trop tard ? elle n'a pas même vingt et un ans, et Adrien sept mois de plus, seulement.

— « Adeline et Julien Forel se sont fiancés aujourd'hui même. Il aurait fallu t'expliquer plus tôt. Julien Forel s'est présenté, et Adeline l'a accepté ; tout est arrangé depuis une heure. Je serais allé vous l'annoncer dès ce soir, si tu n'étais pas venu.

— Oui !... ah ! c'est comme ça que vous tenez à nous ! c'est comme ça que vous préférez un étranger qui n'a rien, à un fils unique, un cousin, un brave garçon, qui, plus tard, aura bien 40 000 francs ! soit ! grand bien vous fasse ! Mais vous vous en repentirez. Au reste, Adrien

s'y attendait plus ou moins, puisqu'il me conseillait de ne pas même faire sa demande, disant que c'était probablement inutile. Ainsi soit-il, amen ! Quand vous me reverrez chez vous, il fera plus chaud qu'aujourd'hui. Vendez votre vigne, vos champs, toute la boutique ; bois ton vin tout seul dans ta cave ou grise-toi en compagnie, ça m'est égal. Je trouverai assez une femme pour Adrien ; nous ne sommes pas là avec rien, dit-il en se levant. Votre serviteur !

Matthieu ouvrit la porte sans attendre ce qu'on allait lui répondre, il descendit l'escalier en toussant, comme il l'avait monté, et disparut bientôt dans l'obscurité de la nuit.

Adrien l'attendait au coin du feu : sa mère était accroupie sur une chaise.

— C'est comme tu avais pensé, dit le père en arrivant ; ils sont d'accord avec la *regenterie*. Tant mieux ou tant pis pour eux ! je te trouverai assez une femme, n'aie pas peur, et une riche. Est-ce que ta mère dort ?

— Oui, fit le jeune homme d'un air bien triste.

— Va chercher un verre de vin à la cave pour nous deux.

— Merci, je n'ai pas soif.

Ayant fait cette réponse, Adrien monta dans sa chambre et s'y enferma.

CHAPITRE XVIII

Les enchères



La nouvelle du prochain mariage de Julien Forel avec Adeline fit peut-être moins de sensation au Roncier, que celle de la mise en vente de la vigne de Ferdinand. Au fond du cœur de bien des personnes, il y avait probablement un grain de jalousie à l'endroit de Matthieu, auquel tout avait réussi ; et peut-être ces gens-là étaient-ils bien aises qu'il eût ce gros mécompte. De sa femme, on ne parlait presque plus ; on savait qu'elle buvait, et, du reste, on ne la voyait point aller et venir dans le village.

Quant à la vigne de Ferdinand, c'était une tout autre affaire. On se demandait si M. Mornay viendrait à bout de corriger Ferdinand Bron, comme il avait corrigé Jean Péry. Cependant, ajoutait-on bien vite, entre les deux la différence est grande. Carlaton se roulait de temps en temps par le chemin et dépensait tout son argent au cabaret, tandis que Ferdinand n'a jamais été vu ivre ; c'est un homme qui boit à sa cave, oui, mais non de manière à perdre la raison ; il ne peut donc pas être tenu pour un ivrogne véritable. Il a seulement une mauvaise habitude qui peut dégénérer en ivrognerie. Pour le moment, Ferdinand conduit bien ses affaires ; il a de l'ordre et ne néglige pas son terrain. Pourquoi donc vend-il sa vigne ? c'est bien singulier ! Puisque son gendre se fixera tout de bon au Roncier, il semble qu'il aurait mieux fait de garder le Ravelot.

Telle était la manière de voir assez générale à son égard dans le village. Les gens ne réfléchissaient pas qu'aux yeux de Dieu, l'homme dans l'aisance qui fait des excès de vin sans cependant perdre la raison, mais qui abrège ses jours et abrutit son âme à la longue, est aussi coupable, si ce n'est plus, que le pauvre qui, de temps en temps, s'enivre de manière à ne plus savoir où il en est.

Adrien prit son parti de l'échec qu'il venait de subir, beaucoup mieux qu'on n'eût osé l'espérer. Sans doute, il aurait bien voulu épouser sa cousine, mais, n'ayant pas pour elle une affection très forte, une passion, il ne tarda pas à se consoler. Ce n'était pas un garçon intéressé. Plus son père mettait d'âpreté à augmenter sa fortune, plus Adrien prenait la chose avec une insouciance dont Matthieu se tourmentait. Avec Adeline, Adrien fut amical comme auparavant.

— Quand même tu n'as pas voulu de moi, lui dit-il un jour où il la rencontra seule, j'espère que nous resterons bons amis. Si vous m'invitez, j'irai volontiers à la noce ; je ne vois pas pourquoi je vous bouderais. Si tu m'avais accepté, j'aurais tâché de te rendre heureuse ; mais je conviens que Julien Forel vaut mieux que moi. Tu auras avec lui un genre de vie plus agréable que celui de travailler à la campagne.

— Je t'invite, cousin, et nous comptons sur toi. Pour nous deux, cela devait aller ainsi ; nous resterons bons amis, certainement ; quand tu voudras te marier, tu trouveras une femme meilleure que moi.

— Ne parlons pas de ça ; je suis donc invité ?

— Oui, sans doute, et aussi bien de la part de Julien que de la mienne.

— Merci, j'accepte.

« Pourtant, se disait Adrien en quittant Adeline, quelle femme j'aurais eue, si j'avais su m'y prendre ! quelle belle et bonne fille ! Je me suis conduit comme un fou ; mais c'est trop tard maintenant. Et puis, mon père nous aurait fait une vie atroce ; il aurait peut-être fallu se brouiller avec lui. Je voudrais bien savoir pourquoi le père Huiteuf disait un jour que ce n'est pas bon de se marier entre cousins germains. Qu'est-ce que ça peut faire ? était-ce pour me dégoûter d'Adeline et faufler Albert à ma place ? ça se pourrait encore ; en ce cas, le père Huiteuf serait joliment attrapé. »

La vente des sept parcelles de vigne, toisées et numérotées, fut annoncée dans la *Feuille d'avis* et par affiches dans les communes voisines, pour le 20 janvier 1870.

Quelques jours avant cette date, l'ancien syndic Huiteuf entra une après-midi dans l'écurie de Matthieu, où se trouvait celui-ci. La porte ayant été fermée, les deux hommes eurent ensemble la conversation suivante :

— Je tenais à te dire un mot (ce fut ainsi que Huiteuf ouvrit l'entretien) à propos de la vigne de ton frère. As-tu peut-être l'intention d'acheter une parcelle ou deux ?

— Ça dépendra du prix, répondit Matthieu ; j'ai bien encore un peu d'argent, quand même je me suis repourvu de bœufs.

— On sait que l'argent ne te manque pas, reprit Huiteuf ; d'ailleurs, si tu en as besoin, j'en ai à ton service. Je ne serais pas fâché non plus d'avoir une ou deux de ces parcelles à côté de ma vigne. Il faut nous entendre ; à quoi bon se faire la guerre ?

— C'est sûr.

— Eh bien, ne misons que pour faire semblant ; nous aurons l'air de trouver que c'est trop cher, et quand le bloc viendra à la fin, toi ou moi nous mettrons une bagatelle de plus, et nous aurons le tout. Après, nous partagerons. Est-ce entendu ?

— Entendu, répondit Matthieu.

Au jour fixé pour la vente, nos deux compagnons arrivèrent dans la salle des enchères, sans même se dire bonjour. Ils avaient l'air d'une indifférence parfaite à l'égard l'un de l'autre, ne s'asseyant pas à la même table, mais se plaçant pourtant de manière à pouvoir se faire signe au besoin.

Il y avait bien du monde, et sans doute que la plupart des gens étaient venus par simple curiosité, à moins qu'ils ne fussent arrivés dans l'espoir que le vendeur ferait boire un certain nombre de bouteilles aux personnes présentes. Les conditions furent lues à haute voix, par un notaire. Le vendeur se réservait de pouvoir faire miser les sept parcelles en un seul bloc, après les enchères au détail, sans que les adjudicataires pussent se dégager ; et aussi de ne pas donner l'échute définitive, si la vigne n'atteignait pas le prix fixé par lui.

Lorsque la première parcelle fut créée en vente, Matthieu, comme un bon frère, enchérit de 50 centimes par toise, sur la mise de Huiteuf. Celui-ci riposta par une hausse de 10 centimes. Sur quoi Matthieu dit qu'il n'en voulait plus rien. Un autre miseur releva le chiffre de Huiteuf de 10 centimes, et obtint la parcelle. Les autres portions étant plus chères que la première, les deux associés eurent l'air de renoncer à tout achat. Matthieu restait bouche close. Huiteuf, de temps en temps, disait à voix basse, mais de façon à être entendu : « C'est trop cher, beaucoup trop cher. »

Vint ensuite la criée du bloc comprenant les sept parcelles, au prix moyen des échutes précédentes.

Personne n'offrant rien de plus, sans doute parce qu'il fallait avoir une grosse bourse pour acheter le tout, Matthieu essaya, non sans pousser un gros soupir, la faible relevée de 5 centimes par perche. Au bout d'un moment de silence, Huiteuf en fit une de même valeur ; puis ce fut fini.

Le notaire, Ferdinand Bron, M. Mornay et Julien Forel se retirèrent pendant un quart d'heure, dans une pièce voisine. Ce temps écoulé, ils revinrent dans la salle et dirent que le bloc était adjugé à M. Huiteuf,

d'après sa dernière enchère. Celui-ci fut invité à venir signer. Huiteuf s'avança et mit son nom au bas de l'écriture du notaire.

— Votre caution ? dit l'officier civil.

— Eh bien, voyons, fit l'acheteur en promenant son regard sur les assistants : Matthieu, veux-tu me cautionner jusqu'à ce qu'on passe l'acte définitif ?

— Oh ! oui ; pourquoi pas ? répondit le bon apôtre. Et il vint signer à son tour.

Deux larrons en foire ne se seraient pas mieux entendus. S'ils rient bien dans leur barbe en voyant les mines ébahies des autres miseurs, c'est ce qui n'est que trop vraisemblable. Du reste, les grands agio-teurs, les grands joueurs à la bourse, les grands négociants et même aussi bon nombre de petits revendeurs, conduisent-ils autrement leurs affaires ? Être habile, fin, caché ; surprendre le prochain par un coup hardi de commerce, voilà ce qui fait l'admiration de beaucoup de gens et sert la fortune. Mais combien le travail régulier, honnête, combien la droiture dans toutes les transactions, valent mieux et sont plus honorables que le trafic, habile ou non, auquel se livrent tant de spéculateurs !

Huiteuf garda pour lui quatre parcelles ; Matthieu eut les trois autres, la dernière de celles-ci touchant à celle qui restait propriété de Ferdinand.

Tout étant réglé à ce sujet, les actes passés, l'argent porté à la banque, le mariage d'Adeline et de Julien eut lieu. Quoique invité au dîner offert en cette occasion par M. Mornay, Matthieu n'eut garde de paraître. Adrien s'y comporta fort bien et eut du plaisir à causer avec une cousine de Julien, venue pour la noce. Matthieu prétendit que son fils n'avait ni cœur ni honneur, puisqu'il consentait à en être aussi, lui qui devait y avoir la première place, et l'aurait eue, sans la fourberie de Ferdinand, de ses femmes, et l'audace d'un misérable régent qui n'avait pas le sou.

C'était à son voisin Jean Péry que Matthieu tenait ce discours, pendant que les garçons du village tiraient les *boîtes* en l'honneur des époux. Jean lui répondit fort sensément :

— Tu n'y es pas, voisin Matthieu ; tu ne vois pas juste dans les reproches que tu fais aux uns et aux autres. Adrien, qui est certainement un brave garçon, n'a pas les mêmes goûts que sa cousine. Il a été assez *breleuron*, comme moi dans ma jeunesse ; mais il se range depuis quelque temps. Il fallait lui faire donner de l'instruction plus qu'il n'en a, et surtout lui enseigner des manières, des usages, une éducation enfin à laquelle il n'entend rien. Tu as voulu en faire un piocheur uniquement ; piocheur il est ; bon garçon comme je dis,

mais pas le mari qu'il fallait à ta nièce. Et si tu veux me permettre de tout dire, avoue que votre maison eût été peu agréable pour la jeune femme.

— De cela, je ne disconviens pas, répondit Matthieu. Aussi, je proposais qu'ils allassent demeurer chez mon frère. Mais n'en parlons plus. La vie commence à m'ennuyer. Et encore que je vais avoir trois cents perches de vigne de plus à cultiver. Il te faudra nous aider à tailler et à *rompre*.

— Je veux bien, car j'ai besoin de gagner ma vie, comme un ouvrier. À propos, sais-tu qu'Abram Pottu est mort ce matin, dans d'affreuses angoisses de corps et d'âme ? Je l'ai vu dans ses derniers moments, et j'en suis encore tout impressionné. Quand je pense que j'aurais eu probablement le même sort, si Dieu ne m'avait tendu la main secourable de M. Mornay, je me sens bien humilié. Je t'assure, Matthieu, qu'il ne faut pas s'attacher autant aux biens de la terre. Un jour, il faudra tout quitter, et alors où irons-nous ? C'est sérieux, ce que je dis là ; je le prends pour moi, bien plus encore que pour les autres, quand même je ne possède que ma maison et fort peu de chose avec.

— Il faudrait aussi, continua Matthieu, dont les pensées habitaient un monde bien différent de celui auquel Jean Péry faisait allusion, il faudra demander à ta fille si elle voudra prendre ces trois cents perches de vigne à effeuiller. Parle-lui-en. Nous nous entendrons pour le prix.

— Volontiers. Nous verrons cela au mois de mai, si nous sommes en vie.

— Veux-tu que j'aie tiré une bouteille à ma cave ? Nous la boirons vers mon fourneau. Ce bruit de *boîtes* me casse la tête.

— Je te suis bien obligé ; mais, vois-tu, Matthieu, il ne faut pas me tenter. En travaillant, je bois mon verre de vin à mon tour, comme les autres. Entre les repas, et quand je ne suis pas occupé, ce serait une perte pour moi. Je veux d'ailleurs aller couper des liens de fagots dans le bois de la commune.

— Eh bien, attends-moi une minute ; j'irai aussi ; ça me distraira un peu de causer avec toi.

Ayant chacun une serpette dans leur poche, Matthieu et Jean se rendirent ensemble au bois en question.

CHAPITRE XIX

Comment les choses finissent



Avant de clore cette histoire, nous avons plusieurs faits à enregistrer, bien des détails à consigner en quelques pages. Il faut donc se hâter et tâcher d'être court.

Le printemps de 1870 étant venu, chacun reprit ses travaux comme à l'ordinaire. Ferdinand comptait n'avoir besoin de personne pour l'aider à cultiver les cent perches de vigne qui lui restaient, mais il vit bientôt qu'il n'était plus capable de manier le fossoir. Les efforts violents des bras et de la poitrine lui donnaient une oppression douloureuse ; ses jambes commencèrent à enfler vers le bas. Triste et découragé, il abandonna son ouvrage, à la vue même de Matthieu, qui piochait autour des ceps avec une ardeur toute nouvelle. L'hydropisie²¹ attaquait décidément le pauvre Ferdinand, qui n'avait pu résister plus de quinze jours au besoin de boire à sa cave. Vaincu par cette habitude funeste, il en gémissait cependant ; il en pleurait parfois, et y retombait le lendemain, comme s'il lui eût été impossible de faire autrement. Sans jamais être dans un état à ne pas retrouver sa porte, il vacillait vers la fin de la journée, quand il se promenait dans son jardin ou près de la maison. Tout ce que sa femme, sa sœur et M. Mornay purent lui dire fut inutile. La maladie avançait et, avec elle, les maux de cœur, les défaillances, l'absence d'appétit pour les aliments solides, et cette terrible oppression qu'il essayait de combattre au moyen d'un verre de vin. On dit que les hydropiques sont tourmentés par une soif continuelle. Pauvres affligés, qu'ils sont à plaindre ! Mais Ferdinand Bron s'était donné lui-même sa maladie et l'avait rendue inguérissable.

21 - [NdÉ] Selon le Littré : Accumulation de sérosité dans une partie du corps (cavité ou tissu cellulaire).

Un matin, vers les huit heures, sa femme étant chez Adeline, il se rendit au pressoir avec l'intention évidente de descendre à la cave, pour y boire un verre ou deux. Tenant à la main une boîte d'allumettes pour la chandelle suspendue au bas de l'escalier, il cheminait à tâtons dans cet endroit obscur. Ses jambes étaient devenues lourdes. Un balai qui se trouva sous ses pieds, vers la première marche, le fit trébucher. Il tomba la tête la première sur les degrés de pierre, où sa femme le trouva mort, à son retour chez elle. Dans la chute violente qu'il fit, la boîte d'allumettes prit feu et lui brûla horriblement la main droite, celle qui tournait le robinet du tonneau. Ainsi finit Ferdinand Bron, cet homme bien doué de corps et d'esprit, bon domestique dans sa jeunesse, bon mari, bon travailleur, mais qui plus tard ne sut pas rester modéré dans l'usage du vin.

Peu de temps après ce malheureux événement, Isabelle, ayant droit à la retraite, quitta l'école et vint demeurer avec sa belle-sœur.

Matthieu profita de la mort de Ferdinand pour faire de dures remontrances à sa femme, qui, elle aussi, continuait son genre de vie condamnable et dangereux. Dans le mois de juin, au moment des fortes chaleurs, Matthieu et son fils arrivèrent un jour à la maison pour le dîner, dont l'heure était plus que sonnée. Au lieu d'avoir préparé le repas comme à l'ordinaire, Judith, accoudée sur la table, paraissait dormir profondément. Matthieu se fâcha, dit de gros mots à l'adresse de sa femme, mais Adrien lui fit observer que sa mère était probablement souffrante. Hélas ! elle n'entendait plus. Frappée d'apoplexie, elle avait rendu le dernier soupir dans cette position, sans personne autour d'elle pour lui tendre le moindre secours ou lui dire une bonne parole. On l'ensevelit à côté de la fosse encore fraîche de Ferdinand.

Matthieu et son fils étaient seuls maintenant. Vers le milieu de juillet, le père dit à Adrien qu'il devait se marier. Dans ce but, il lui parla de plusieurs filles auxquelles sa position de fils unique lui permettait de penser. Elles étaient riches et de familles bien placées. Adrien répondit qu'il songeait, en effet, à se chercher une compagne, mais que préalablement il fallait prendre à la maison une vieille servante et se la procurer au plus vite.

— Peut-être, reprit Matthieu, Élixa Péry consentirait à faire les deux ménages, celui de son père et le nôtre, jusqu'à ce que tu sois marié.

— Non, répondit Adrien, cela ne se peut pas ; je m'y oppose formellement. Je vais aller parler à ma tante Isabelle, pour qu'elle nous aide à trouver la personne dont nous avons besoin.

Lorsque la domestique fut engagée et installée, Adrien eut autre chose à faire que d'aller à la découverte d'une femme. La guerre était déclarée à la Prusse par la France, ou plutôt par l'empereur et le

gouvernement de ce pays. L'un des premiers, Adrien dut partir pour la frontière, au moment de travaux importants à la campagne. Comme bien d'autres pères de famille, Matthieu Bron ne se fit pas faute de maudire les auteurs de cette épouvantable calamité. Il était remarquablement habile à trouver des termes énergiques pour exprimer sa colère. Mais tout cela ne faisait pas revenir Adrien, qui ne reparut pas avant trois mois.

Ce séjour dans un autre canton, sous les drapeaux, lui avait fait beaucoup de bien, au lieu de s'abandonner à ses anciens écarts, à ses anciennes fredaines, qui duraient trois jours de suite, Adrien apprit à obéir et à employer le temps d'une tout autre manière. Parfois il recevait une lettre, on ne sait de qui, et cette lettre le rendait joyeux d'une douce joie. Certainement il subissait une bonne influence. Quand il revint au Roncier, chacun fut frappé de l'air meilleur, plus intelligent, qu'il avait pris. Son père parla de mariage.

— Je t'assure que j'y ai beaucoup pensé, dit Adrien, et j'y pense encore ; mais pendant que la guerre continue, comment veux-tu que je puisse me marier ? Il me faudra peut-être repartir.

— *Poisons de Français ! Poisons d'Allemands !* exclamait le père ; quand donc auront-ils assez de gens tués, ruinés, de maisons brûlées ?

— Au point où en sont les choses, reprenait Adrien, ça ne peut finir du jour au lendemain.

— Je voudrais qu'il n'en restât pas un debout, continuait le père, du moins pas un de ceux qui ont mis l'affaire en train.

— Il ne faut souhaiter le mal de personne.

— À la bonne heure : mais réfléchis que si tu étais marié, ta femme au moins resterait à la maison, s'il te fallait repartir comme soldat.

— Grand merci ! Non, je suis d'ailleurs décidé à ne pas me marier avant mes vingt-trois ans révolus.

— Il faudra donc attendre encore plus de six mois ?

— Peut-être alors la guerre sera-t-elle finie.

— Ah ! si la guerre doit durer jusqu'au mois de juillet 1871, il ne restera pas un morceau de pain en France. Vois-tu, les Français sont incapables de sauver Paris. Canailles d'hommes avec leur ambition !

Adrien dut, en effet, retourner à la frontière vers la fin de l'année. Nouvelles récriminations de son père, tout aussi inutiles que les anciennes ; puis enfin, nouveau printemps et la cessation des hostilités.

— Eh bien, dit Matthieu, à présent que c'est fini et que le mois de juillet approche, tu vas, je pense, te décider. Je voudrais que ce fût terminé pour la moisson, mais je vois bien que c'est impossible : tu n'as encore fait de visite à aucune de ces filles dont je t'ai parlé. Dès aujourd'hui, il nous faut arrêter Éliisa pour enjaveler le blé, car la vieille

quinquerne de Jeanne est incapable de se baisser pour faire cet ouvrage.

— Je suis bien fâché, répondit Adrien, de te contrarier de nouveau sur ce point, mais Éliisa ne viendra certainement plus chez nous comme ouvrière.

— Et pourquoi donc ? Je ne sais pas ce que tu as contre cette fille, qui est honnête et a besoin de gagner.

— J'ai, mon cher père, tout au rebours de ce que tu supposes, que je suis décidé à épouser Éliisa.

— Comment ! que dis-tu là ? Éliisa Péry ? Une fille qui n'aura pas mille francs pour tout potage ! la fille de Jean Péry ! c'est une infamie !

— Au contraire, je ne pourrais pas faire un choix meilleur, ni pour moi, ni pour toi. Si je vaux quelque chose aujourd'hui, c'est à Éliisa que je le dois. Elle m'a fait comprendre mon devoir et m'a amené à des sentiments dont je m'honore. D'ailleurs, je l'aime véritablement. Elle n'aura qu'à traverser notre cour pour entrer chez nous ; et si elle n'est pas riche, elle possède ce qui vaut mieux que l'argent : une bonne santé, un aimable caractère, de l'ordre et de l'activité. Si je te faisais lire les lettres que je recevais d'elle à la frontière, tu verrais quels bons conseils elle me donnait, et comme elle écrit bien. J'espère que tu ne t'opposeras pas à mon désir ; pour moi, je suis tout décidé.

Matthieu allait et venait dans la cuisine, comme un homme en proie à une terrible agitation intérieure. Une fois, il frappa un grand coup de poing contre la paroi, au risque de la faire tomber dans la chambre voisine. Il se prit la tête dans les mains, et fit même semblant de pleurer. Adrien n'essaya pas de le calmer. Il savait que ce serait jeter de l'huile sur le feu, et qu'il valait mieux laisser passer l'orage de lui-même.

— As-tu parlé de cela au père ? demanda enfin Matthieu, comme par une subite révélation.

— Non, je n'en ai dit mot à personne, excepté à toi dans ce moment.

— N'est-il donc pas possible de te faire renoncer à cette idée ?

— Inutile. Tu vois que je suis tout à fait calme.

— Eh bien, va t'expliquer avec eux et dis-leur que je consens. Mais que ce soit vite fait ! Le blé sera mûr dans un mois, puisque la fleur passe. Il faut qu'Éliisa soit chez nous pour la moisson. Je sais qu'elle est bonne travailleuse et économe ; c'est ce qui me décide en sa faveur.

— Une bonne et brave fille, mon père ! qui aura soin de toi et ramènera le bonheur dans la maison.

Adrien partit à l'instant même. Le chemin était court : trente pas d'une porte à l'autre. — Pendant qu'il exprimait sa joie à Éliisa et expli-

quait tout à son futur beau-père, Matthieu faisait la pâture de son bétail dans la grange et se parlait à lui-même de temps en temps.

« Haulah ! se disait-il, c'eût été bien inutile de vouloir l'empêcher de se marier avec Élisabeth : devenu majeur dans peu de semaines, il se serait passé de mon consentement, car il est têtue plus que personne. Mais j'ai été joliment fait au même par ces deux compagnons. Jamais ils n'ont rien laissé voir de ce qui se tramait entre eux. Jean Péry y a été pris tout comme moi. Voyez-vous ça ! Elle lui écrivait dans *le Porentruy* ! Ah ! ces poisons de Français et d'Allemands avec leur guerre ! »

Au bout d'un moment, Matthieu reprenait, dans un nuage de poussière de foin :

« Qu'est-ce que Huiteuf va dire de ce mariage ? Il est dans le cas d'en lever les épaules. Eh bien, tant pis pour lui ! Si Élisabeth n'a rien, au moins elle a bon corps et n'est pas gauche de la main droite. Quand je partis de chez mon père pour entrer comme domestique chez M. Coston, à sa campagne de *Mon idéal*, je ne possédais que six chemises et deux pantalons, un pour les jours et l'autre pour les dimanches. À présent, j'ai pourtant quelque chose de plus, fit-il en donnant à manger aux six bêtes de son écurie. — Élisabeth a bonne façon ; ce n'est pas une fine dame comme la Forel ; non, c'est une campagnarde qui, après tout, nous convient peut-être mieux que telle ou telle dont j'avais parlé à Adrien. Et puis, on n'aura que peu de frais pour la noce, et je ne ferai point de réparations. Avec une fille riche, il aurait fallu mettre tout à bas dans la maison, tandis que notre appartement est bel et bon pour Élisabeth, qui le connaît depuis longtemps. »

Nouveau silence, et ensuite nouveau monologue de Matthieu :

« Je suis sûr que ma sœur Isabelle va être aux anges, quand elle apprendra la nouvelle. Elle est absurde avec ses idées de bonté, de charité, de générosité. — Élisabeth sera une femme économe dans le ménage ; elle a été à une bonne école. Tout de même, quand on pense que ce Carlaton va marier sa fille avec mon garçon ! Non, c'est trop fort ! Mais je n'y peux plus rien ; il faut en prendre son parti. »

Un autre père aurait dit : Remercions Dieu, qui a si bien arrangé les choses, et demandons-lui sa bénédiction pour ces jeunes époux. Matthieu Bron n'était pas homme à avoir une telle pensée. C'était déjà beaucoup qu'il eût donné son consentement.

CHAPITRE XX

Conclusion



Est-ce donc pour être fait semblable à la brute que l'homme a été créé et qu'il possède une âme immortelle? Et pourtant, c'est là où la passion du vin le conduit. Chacun le voit, chacun en est effrayé, et néanmoins des vignes nouvelles sont plantées, et la production du vin augmente, comme sa consommation. Encore si c'était une consommation régulière, vin sur table pour la famille, aussi bien du pauvre que du riche! Mais non. C'est la consommation folle, absurde, dégoûtante, abrutissante, qui se fait dans les cabarets, dans les caves et jusque dans les banquets publics. *Du vin partout!* tel est le cri de ralliement, dès qu'il s'agit d'une santé à porter, d'un toast à faire entendre. On dirait vraiment que les hommes ne sont plus capables d'apprécier une bonne et belle parole, s'ils ne la noient dans le vin. Comme il n'est pas possible non plus de vendre une pièce de bétail sans faire intervenir une bouteille dans le marché.

Mais là n'est pas tout le mal. La vigne, — don précieux du ciel pour quiconque est sage, — la vigne a besoin de la terre pour se développer. Rien ne pousse en l'air que les atomes. Au cep, il faut non seulement la chaleur qui mûrit les grappes, mais il faut surtout le sol dans lequel vivent ses racines. Eh bien, c'est la terre aussi qui maîtrise l'homme et en fait son esclave. D'une autre manière elle l'abrutit. Si vous ne vivez que pour elle, que pour ses produits et l'or qu'ils vous donnent en échange, comment votre âme ne sera-t-elle pas enchaînée, matérialisée à son tour! Créé à l'image de Dieu, l'homme, je le répète, est-il donc fait pour ne penser qu'à amasser le plus de biens possible, biens périssables comme lui? La meilleure partie de son être ne soupire-t-elle pas après le rayon de sainteté dont il lui souvient encore

par moment ? Et ne faut-il pas élever son cœur, donner ses affections au maître souverain des cieus qui nous éclairent, et de la terre qui nous nourrit !

La possession par la terre et la possession par le vin, voilà deux de nos plus grands ennemis.

Matthieu Bron n'a pas su, ou n'a pas voulu se défendre centre la première de ces funestes passions, et Ferdinand son frère a été victime de la seconde. Tous les deux, après avoir beaucoup travaillé, de manière à obtenir une aisance que bien des cultivateurs ne trouvent pas dans cette carrière, n'ont cependant pas goûté le vrai bonheur. Ils se sont agités pour néant, surtout Matthieu, qui, plus que Ferdinand, a mis son cœur aux biens de ce monde. Avant de tout abandonner, comprendra-t-il ce qu'il aurait dû faire et se tournera-t-il avec foi vers le Sauveur ?

Adrien et Élixa peuvent à cet égard être utiles à leur père. Ils suivent un meilleur chemin. Bons travailleurs et économes, ils ne sont pas avares. Ils aiment à donner et savent donner largement, chose si rare parmi les campagnards. Auditeurs assidus au culte public, ils lisent aussi la Bible dans leur maison. Sauf pour les soins du bétail, Adrien ne travaille plus le dimanche.

Comment se tire d'affaire Jean Péry, maintenant qu'il n'a plus sa fille ? Je réponds à cette question que le fils aîné de Jean s'est marié et demeure avec lui. Ils cultivent en grangers les terrains de la veuve de Ferdinand Bron.

Et Linzard, le vieil ivrogne ? — On l'a trouvé, un matin, noyé dans l'un des grands creux de la Roncière.

Et les Huiteuf, père et fils ? — Ils continuent leur même genre de vie, travaillant beaucoup, mangeant et buvant pas mal, cherchant à augmenter une fortune déjà considérable, absolument comme s'ils ne devaient mourir que dans neuf cents ans.

Et les Forel ? — Ceux-ci sont les modèles des jeunes ménages. Il faut les voir chez eux. Tout y est en ordre ! et brillant de propreté. Julien est l'excellent mari d'une des plus aimables femmes de la contrée. Ils ont deux enfants. — Toujours disposé à se rendre utile dans le village, leur oncle Mornay s'occupe des écoles et d'une bibliothèque populaire dont les livres sont choisis avec discernement. Sa maison est petite, mais suffisante pour lui et sa femme. Le jardin est une miniature. M. et M^{me} Mornay entrent dans l'arrière-automne de la vie, sans regret du passé. Ils ont travaillé et fait le bien autant qu'ils ont pu. Qu'ils jouissent en paix d'un repos mérité ! De temps à autre, M. Mornay sort de chez lui avant le lever du soleil. Sa canne à pêche pliée dans un étui de toile grise, il se rend sur les

bords de la Roncière. Vers les huit heures du matin, il remonte l'escarpement de molasse qui domine le ruisseau et revient au village. Ces promenades matinales sont un excellent exercice qui contribue à entretenir sa belle santé.

Le clos des Ravelots est bien menacé par la maladie qui attaque les ceps dans la terre. Déjà plus d'un propriétaire a dû renouveler d'assez grands espaces, au milieu de vignes jeunes encore. Si cette maladie continue et se propage rapidement, comme on peut le supposer, et que les ceps replantés ne tiennent pas mieux que les anciens, le clos tout entier redeviendra ce qu'il était autrefois, des champs et des prairies. Matthieu et Huiteuf auraient fait ainsi une mauvaise spéculation. Nous ne voulons pas trop nous apitoyer sur leur sort, ni sur celui des autres propriétaires. Il y a, dit-on, 16 250 arpents de vignes dans le canton de Vaud, et l'on trouvera bien moyen d'augmenter encore ce nombre considérable, à moins que le fléau destructeur dont la présence est signalée à nos frontières, ne s'abatte aussi quelque jour sur notre pays.

L'OUCHETTE

Heureux ceux qui sont purs de cœur.
MATH. V, 8.

CHAPITRE PREMIER

Deux étrangers



Connaissez-vous le village de la Rochette ? Il est situé au pied du Jura, un peu au-dessous du tracé que firent, il y a quelques années, les ingénieurs chargés d'étudier une ligne de chemin de fer allant d'Yverdon à Gex. Entre les forêts qui bordent la montagne et le village de la Rochette, on ne voyait alors que drapeaux, flottant au bout de longues perches ; piquets plantés à vingt-cinq centimètres du sol et marqués de numéros ou de lettres en bleu vif ; puis des arbres entaillés, sur les plaies desquels une flèche de même couleur bleue était dessinée, indiquant la direction de la future ligne. Tel propriétaire soupirait en considérant son pré coupé en diagonale, de façon à lui laisser deux mouchoirs à trois coins, au lieu d'un beau rectangle gazonné. Tel autre se réjouissait à l'idée de construire sur son terrain, tout près de la gare en perspective, une guinguette qui, si les choses allaient bien, céderait plus tard la place à un restaurant, peut-être même à un véritable hôtel. Alors, au lieu de cultiver la prosaïque pomme de terre, l'hôtelier de la gare, à la Rochette, aurait soin de planter autour de sa maison les bosquets dont un établissement pareil doit être entouré. Il y aurait aussi des groupes d'arbrisseaux verts, d'élégantes corbeilles de fleurs, des tonnelles autour desquelles la glycine et les bignonias projetteraient leurs lianes entrelacées, toutes chargées de grappes violettes ou de trompettes d'un jaune-rouge, au bout de flexibles rameaux suspendus. Ah ! comme tout serait changé dans ce vieux champ de la Bretagne ! Et comme, six fois par jour, il ferait bon recevoir les nombreux étrangers qui ne manqueraient pas de descendre, à l'arrivée de chaque train ! On entendrait de loin le cornet des gardes-voie, et bientôt les employés

crieraient le long des wagons : la Rochette-Gilleux ! la Rochette-Gilleux ! — En voiture, messieurs, en voiture ! — Et voilà le train parti du côté de Divonne ou de Romainmotier-Croy.

Alors, s'approchant des voyageurs, le maître d'hôtel dirait : Messieurs, mesdames, on va transporter vos bagages, et le dîner sera servi dans dix minutes. Véritablement, on ne reconnaîtrait plus ces jolis environs de la Rochette, avec leurs grands noyers plantés au milieu des prairies, leurs cerisiers venus d'aventure, et leurs antiques châtaigniers sous lesquels il fait bon s'asseoir en été.

À un autre point de vue, ce brave petit chemin de fer aurait transformé le paysage. Il y a par là de charmants vallonnets, des semblants de verdoyantes collines entourées à leur pied d'un cadre boisé. C'est bien dans ces lieux qu'en automne

*Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faite un reste de vieux nid.*

Mais avec le voisinage d'un chemin de fer, la plupart de ces terrains sur lesquels on se promène le dimanche, sans autre bruit que le chant des oiseaux ou le murmure lointain d'un ruisseau, seraient devenus d'élégantes villas, habitées par de riches étrangers que la beauté du site eût sans doute attirés ; ou bien par des négociants de Genève, de Nyon, de Morges, de Lausanne même, qui auraient là leur famille en été, dans un bon air, en pleine nature, au lieu de se battre les flancs dans les chemins poussiéreux ou sur les trottoirs brûlants des rues. Le soir, après la fermeture des bureaux ou des magasins, le chef de la maison prendrait le train pour la Rochette et arriverait juste au moment où la soupe serait sur table. Le lendemain matin, en moins de rien, il se retrouverait à ses affaires, les modestes employés ayant dormi aussi bien que possible à quelque cinquième étage, ou dans un recoin attenant à la caisse, afin de surveiller les voleurs pendant la nuit.

Au lieu de tous ces beaux changements, au lieu d'une transformation radicale des choses actuelles, voilà qu'une crise financière survient de par le monde, qu'il n'y a plus ni argent, ni actionnaires, ni obligataires, et que le petit chemin de fer demeure à l'état de projet indéfini. Les piquets disparaissent dans l'herbe ou sous le soc de la charrue ; les hêtres *calés* avec la hache referment la plaie qui se recouvre d'écorce nouvelle ; la flèche bleue y demeure ensevelie ; et depuis longtemps les guidons qui flottaient au bout de leurs longues hampes n'existent plus. C'est vraiment l'histoire de Perrette. Mais tout cela peut revenir. Il est probable même que cela reviendra, mais nous

autres vieillards qui avons assisté aux premières études, nous ne verrons pas même le commencement des travaux de construction.

Voilà pourquoi je tenais à en dire un mot, avant d'entamer une petite histoire qui se rattache à la contrée en question.

Situé à l'écart des grandes routes, au pied des bois comme je l'ai dit, le village de la Rochette ne connaît pas encore l'industrie des pensions. Les étrangers ne sauraient où se caser un peu commodément, si l'envie leur prenait d'y passer une partie de l'été ou de l'automne. Par-ci, par-là, on voit une maison de bonne apparence ; mais presque toujours les appartements ont été disposés en vue d'un ménage, de deux au plus, sans rien qui suppose l'introduction d'un personnel étranger à la famille. Un salon, par exemple, est chose inconnue à la Rochette. Il est très rare qu'une chambre n'ait pas un lit, parfois deux, un grand et un petit.

Il y a bien une auberge ou maison communale, vieux bâtiment dans lequel logent les chaudronniers, les cordonniers ambulants et les marchands de cochons, mais où des citadins ne voudraient pas s'installer pour plus d'une demi-journée. Il n'y a pas d'*établissement* particulier, rival du cabaret officiel. Et certes on peut en féliciter le village de la Rochette, car la concurrence, dans ce qui se rapporte à la vente au détail des boissons, est une plaie qui dévore le peuple, partout où elle existe. « Le vin n'est pas bon au cabaret ; allons à la pinte : le vin de la pinte est frelaté, allons au cabaret. » C'est ordinairement ainsi que les buveurs raisonnent et se décident.

Donc, à la Rochette, il n'y a ni hôtel pour les étrangers, ni pinte pour cultiver l'ivrognerie, ni maisons de pension pour les citadins qui voudraient jouir en été du bon air qu'on y respire. Si l'on y vient, il faut se contenter d'y passer une journée. Dans dix ans, si la fin du monde n'est pas venue, cela sera peut-être bien changé ; et si la fin du monde vient, adieu les hôtels, les chemins de fer, les locomotives, les pensionnaires et les touristes ! tout le *train de vie*²² actuel aura disparu.

En attendant, voici que, il y a cinq ans, une petite voiture de louage, contenant un monsieur et une dame, s'arrêta devant l'auberge communale de la Rochette, un samedi vers le milieu du jour. Le conducteur était un cocher qui stationnait chaque matin vers une gare située à sept kilomètres de la montagne, c'est-à-dire au bord du lac Léman.

L'hôtelier, surnommé Jean de Prusse, bien qu'il fût bourgeois de la Rochette et s'appelât Jean Gignoux, se présenta en bras de chemise, les pieds nus, à leur aise dans de gros sabots comme on en porte au

22 - [NdÉ] Ou mode de vie.

canton de Vaud. Les canons d'un pantalon trop court laissaient voir la jambe à peu près jusqu'au mollet. Jean de Prusse demanda aux deux étrangers ce qu'il y avait de bon pour leur service.

— Est-ce vous qui êtes le maître de céans ? demanda le monsieur.

— Je pense que voui, répondit-il.

— Eh bien, mon brave homme, pouvez-vous préparer tout de suite un petit dîner pour madame et pour moi ?

— Que *voui* ; pourquoi pas ? Marthe !

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit une femme d'âge rassis, mettant le nez à la fenêtre.

— Viens *voir* parler à ce monsieur et à *c'te* dame. La Marthe, une grande femme en meilleure tenue que son mari, vint à la rue et se tint là, les bras pendants, les yeux fixes, écoutant ce qu'on lui voulait.

— Ce monsieur demande si tu peux leur faire à dîner.

— Qu'est-ce que monsieur et madame désirent ?

— Eh bien, ma brave femme, dit l'étranger, voyons : que pouvez-vous nous donner ?

— Voilà, monsieur : quand on est comme ça surpris, on n'a pas grand'chose, surtout si vous êtes pressés : du jambon, une salade ; on a aussi du veau froid. On peut faire une omelette et des pommes de terre rôties. Quoi d'autre ?

— Mais c'est plus que suffisant, dit la jeune dame ; ne trouvez-vous pas ?

— Parfaitement, répondit le monsieur. Préparez-nous vite ce que vous nous offrez, et aussi une bouteille de bon vin du pays.

— Pour le vin, dit Jean de Prusse, soyez tranquille : j'ai du Settante comme on n'en boit pas souvent.

— Voilà qui est en règle, reprit l'étranger. Nous allons nous promener aux environs du village pendant que vous mettez la table. Avez-vous une chambre confortable à nous donner ?

— Que *voui*. On vous mettra dans la salle de la municipalité.

M. et M^{me} Dufault, — c'était le nom de ces étrangers, — montèrent la principale rue du village et se dirigèrent ensuite du côté des bois, par de charmants chemins gazonneux, à l'ombre des grandes haies qui les bordent. M^{me} Dufault ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, tandis que son mari en accusait au moins cinquante. Elle était d'un blond presque châtain, avec des yeux bruns bordés de longs cils noirs. Il y avait dans son regard quelque chose d'interrogateur, comme s'il eût voulu pénétrer dans la pensée des autres ; mais aussi une grande franchise. Rien, dans l'expression remarquable de ses yeux, n'annonçait la défiance, la dissimulation, une inquiétude cachée. M^{me} Dufault était du reste, dans tout son extérieur, une fort belle

personne, mise avec beaucoup de goût et de manière à faire valoir ses avantages. M. Dufault donnait l'idée d'un homme ayant fait fortune dans les affaires, qui s'est marié tard et veut s'accorder maintenant de longues années de repos et de plaisir. Ses cheveux gris de fer, épais et rudes, contrastaient singulièrement avec la chevelure douce et brillante de sa femme, comme sa taille obèse avec le buste élégant de la jeune dame.

Ils allèrent ainsi, dodelinant par le chemin, jusqu'à un endroit d'où la vue apparaît tout à coup sur la plaine, le lac et les Alpes. On y découvre aussi le plateau sur lequel sont situés les villages de Burtigny, Longirod et Gimel, avec leurs prairies vertes, leurs champs cultivés, et les carrés de bois noirs qui découpent leurs lisières sur les campagnes. L'endroit où M. et M^{me} Dufault vinrent s'asseoir sur l'herbe était un pré en pente légère, au bord d'un sentier ayant déjà l'allure montagnaise. Au-dessus du pré est un mamelon boisé qui le garantit du *joran* et l'abrite aussi de la bise.

— Quelle jolie campagne d'été on ferait de ceci, ne trouvez-vous pas, Lilia ? dit M. Dufault.

— Oui, mais pour vous ce serait bien isolé.

— Dame ! c'est justement ce qui en ferait le charme.

— En été, sans doute ; mais en hiver ?

— Ah ! ma foi, en hiver, on retournerait à Paris.

— À la bonne heure.

— Verriez-vous, Lilia, un inconvénient à nous établir pour un mois dans ce village ? L'air qu'on respire ici est vivifiant. Il me semble aujourd'hui que j'ai trente ans seulement, au lieu de cinquante. Que dites-vous de ça ?

— Je veux bien ; mais il faut trouver à se loger ailleurs qu'à l'auberge.

— Nous verrons après dîner. Restant ici quelque temps, nul ne saurait ce que nous sommes devenus. On nous croirait perdus : ce serait charmant.

— Décidez comme vous l'entendrez ; je m'arrangerai toujours de ce qui pourra vous être agréable.

— Eh bien, redescendons au village ; nous avons mis douze minutes pour monter ; nous en mettrons moins pour descendre. Ah ! oui, c'est un joli pays, et il y fait un air délicieux. Ça ne ressemble guère à la rue Quincampoix.

C'était aux premiers jours de septembre que les deux étrangers se trouvaient là. Ils venaient probablement de visiter la Suisse et les grands hôtels dont les vallées des Alpes sont maintenant pourvues à peu près partout.

La Marthe du cabaret leur avait préparé un excellent mais simple dîner. Jean de Prusse leur donna de son fameux *Settante*, — ce qui veut dire *soixante-dix*, — que M. Dufault but très bien sans eau, quoique ce vin tirât douze degrés à *l'éprouvette*.

Quand ils eurent fini, M. Dufault alluma un cigare suisse, et madame une cigarette dont la vieille chambre municipale vit la fumée bleue pour la première fois. M^{me} Dufault fumait aussi. Cela est admis maintenant dans un certain monde où nul n'y voit à redire.

— Alors, madame fume du tabac ! dit la Marthe en enlevant les reliefs du dîner. Quelle drôle d'habitude !

— Eh bien, oui, répondit M^{me} Dufault ; on la prend dans les grandes villes, le soir, quand on a la tête fatiguée par le travail du jour. Du reste, chaque pays a ses habitudes, dit-elle en jetant un regard sur l'hôtesse, dont le teint était très coloré. Ce qui est encore plus laid que de fumer, ajouta-t-elle, c'est de boire. Y a-t-il des femmes qui boivent beaucoup de vin dans ce pays ?

— Peut-être bien qu'il y en aurait, dit la rusée cabaretière. La café est prêt ; je vais l'apporter.

— Vous avez fait du café, c'est très bien, dit M. Dufault. Dites-moi un peu : trouverait-on à se mettre en pension pour quelque temps dans votre village ?

— Voilà, monsieur ; c'est selon. Pas tant facilement. Il n'y a pas de maison de pension à la Rochette. Mais peut-être que la veuve Lambert consentirait à recevoir monsieur et madame. Elle a eu déjà cet été un mari et sa dame, de Genève, des gens aimables qui se sont bien trouvés chez elle. Il faut dire aussi qu'ils étaient faciles. La Marie Lambert a deux bonnes chambres. Il vous faut aller voir ça.

— Cette M^{me} Lambert a-t-elle des enfants ? demanda M^{me} Dufault.

— Oui, *deuce* : un fils et une fille. La fille est institutrice en Angleterre ; le fils cultive le terrain, un bien brave garçon.

— Quel âge a-t-il ? demanda M. Dufault entre deux bouffées.

— Eh bien, je crois qu'il doit avoir comme ça dans les environs de vingt-troise ; un jeune homme qui n'est rien turbulent et qui s'est beaucoup instruit sur les livres.

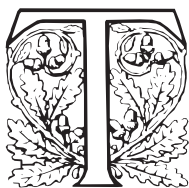
— Donnez-nous le café, madame. Quel est votre nom de famille ?

— *Gignoux*, monsieur ; mais chacun ici appelle mon mari *Jean de Prusse*, parce qu'il a passé plusieurs années en Allemagne, chez un oncle qui était *tenollier*.

M^{me} Gignoux apporta le café et, quand il fut bu, M. et M^{me} Dufault se rendirent chez la veuve Lambert.

CHAPITRE II

La mère et le fils



Tout au haut du village, on trouve, à l'entrée d'un petit verger, une maison blanche avec des contrevents verts. Elle n'a qu'un rez-de-chaussée et un étage, comme presque toutes les habitations des campagnards vaudois. Bien rares sont celles qui possèdent un second étage. S'il en existe une dans une commune rurale, elle domine toutes les autres et a l'air d'être la demeure de quelque châtelain de l'endroit. Les hôtels, les grandes maisons de pension, quand il y en a, font naturellement exception. Mais ces constructions, ayant leur existence à part, sont moins remarquées qu'une maison de paysan à deux ou trois étages.

Celle des Lambert était donc dans un petit verger, tout au haut de la Rochette. La position en était charmante, et l'on voyait tout de suite que les propriétaires étaient des gens soigneux, ayant du goût dans leurs arrangements. Bien recouverte d'un sable siliceux, la cour était presque aussi unie que si elle eût été asphaltée. On pouvait la balayer comme un plancher, et l'on n'y laissait traîner aucun objet, ni croupir aucune immondice. Une barrière, claire-voie peinte en gris, protégeait l'entrée de l'habitation et fermait aussi le haut d'un potager, dont les trois autres côtés, limitant des voisins et la rue, étaient clos de murs. En arrière, et aussi à droite et à gauche, était le verger, frais sans être humide et planté d'arbres fruitiers dont plusieurs étaient de grande taille. À l'étage de la maison, il y avait une galerie, d'où l'on voyait lever le soleil et briller au-dessus des nuages le sommet du Mont-Blanc, ainsi que les sept arrêtes aiguës de la Dent du Midi. Par deux fenêtres qui s'ouvraient au couchant, de l'autre côté, la vue plongeait sur les flancs du Jura, vrais océans de verdure.

Dans leur promenade, M. et M^{me} Dufault avaient passé à quelque distance de cette maison, dont la situation et le caractère ne ressemblaient pas aux autres habitations de la Rochette. Mais ils ne s'étaient pas approchés de manière à l'examiner d'un peu près.

En entrant dans la cour, ils virent là un jeune homme qui mettait dans le brancard d'un char à banc, un jeune cheval très vif, mais pourtant docile. Un petit chapeau blanc, de paille anglaise et garni d'un large ruban noir, couvrait la tête de ce garçon, qui salua les visiteurs.

— C'est bien ici, demanda M. Dufault, la maison de M^{me} veuve Lambert ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce que nous pouvons lui parler ?

— Sans doute. Je vais appeler ma mère. Permettez-moi seulement de passer les traits à mon cheval, afin qu'il reste attelé.

— Faites : nous ne sommes pas pressés, dit M. Dufault.

— Mais si vous aviez l'obligeance, madame et monsieur, reprit Maurice Lambert, d'aller à cette porte et de l'ouvrir, ma mère viendrait aussitôt. Je n'ose pas trop quitter mon cheval.

M^{me} Dufault se dirigea tout de suite vers la porte indiquée, où elle rencontra la mère Lambert qui sortait pour rejoindre son fils. En peu de mots, la dame étrangère expliqua l'objet de leur visite. De son côté, pendant que Maurice attelait son cheval, M. Dufault lui donnait la même explication.

— Il faudrait d'abord voir les chambres, dit la veuve. Madame et monsieur veulent-ils prendre la peine de monter à l'étage de la maison ? Si les chambres conviennent et que mon fils consente, nous pourrons nous arranger. Mais encore faut-il savoir ce que vous demanderiez.

Les étrangers entrèrent. Les chambres étaient parfaitement propres ; la galerie charmante.

— Cela nous convient tout à fait, dit M. Dufault ; ne trouvez-vous pas, Lilia ?

— Certainement. Je crois que nous serons très bien ici. — Maintenant, madame, quel est votre prix de pension ? Vous nous donneriez trois repas, café le matin ; soupe, viande et légume à midi, et thé le soir. Nous voulons vivre à la mode suisse pendant que nous sommes dans votre beau pays. Nous ne sommes pas difficiles, mais nous tenons pourtant aux choses propres et soignées. Nous aurions ces deux chambres et la jouissance de la galerie.

— Faudrait-il vous fournir le vin ?

— Comme vous voudrez, dit M. Dufault ; nous pouvons, si vous le préférez, le prendre à l'auberge.

— Allons voir maintenant ce que dit mon fils.

Ils revinrent à la cour, où Maurice était prêt à partir.

— Es-tu d'avis, lui demanda sa mère, que nous recevions pour un mois madame et monsieur ?

— Il faut faire ce qui te convient, ma mère. Comme c'est toi qui aurais à peu près toute la peine, c'est à toi de décider.

— Nous sommes peu exigeants, dit M^{me} Dufault. Mon mari vient de faire une cure d'eaux et il aurait besoin d'un séjour tranquille à la campagne pour se reposer. Votre maison nous plaît.

— Eh bien, madame, reprit Maurice, si ma mère consent, je n'ai, pour ma part, aucune objection à ce qu'elle vous reçoive. — Vous êtes Français, monsieur ?

— De Paris, dit M. Dufault ; ancien négociant. Voici ma carte.

Maurice lut le nom : *M. Dufault-Lorins*, et passa la carte à sa mère en lui disant :

— Décide comme tu l'entendras.

— Nous essayerons donc, dit M^{me} Lambert, d'abord pour une semaine, et si vous vous trouvez bien chez nous, si je ne me sens pas trop fatiguée, nous pourrons continuer. Ce sera 4 francs par jour et par personne, vin compris, — une bouteille pour deux. Cela vous va-t-il ?

— Dame ! ça nous va parfaitement, madame Lambert. Mais nos malles sont à la gare. Qui pourrait nous les amener ici ?

— Je vais justement à la gare, dit Maurice, chercher deux sacs de froment qui sont arrivés hier. Si vous voulez me remettre le bulletin de vos bagages, je les prendrai en même temps que mon blé.

— Parfaitement. Le voici, dit M. Dufault en prenant le papier dans son porte-monnaie. Impossible de trouver une meilleure et plus prompte occasion. Vraiment, dans ce village, les choses s'arrangent toutes seules. C'est pas partout comme ça.

— Il faudra passer à la boucherie, Maurice, dit la mère. — Quelle viande préférez-vous, monsieur ?

— M'est égal ; mais madame aime assez un bon petit gigot de mouton.

— Tu prendras un gigot, Maurice, et aussi de belles côtelettes de veau.

— C'est ça : des côtelettes, reprit M. Dufault. Voilà qui est convenu, madame Lambert. Je vais maintenant régler à l'hôtel et renvoyer notre cocher dont nous n'avons plus besoin. Il y a aussi un paletot à moi et le châle de madame dans la voiture.

— Je vous laisse aller, dit M^{me} Dufault à son mari.

Comme je suis un peu fatiguée, je serai bien aise de rester tranquille un moment.

Pendant que le joli cheval trotait du côté de la ville et que M. Dufault réglait sa dépense à l'auberge, la jeune femme se reposait dans une chambre dont la porte ouvrait sur la galerie de l'étage. Du canapé sur lequel elle s'était à demi couchée, elle voyait le sommet du Mont-Blanc étinceler aux rayons du soleil. Lorsque le soir viendrait, si le ciel restait pur, la vue serait splendide sur les Alpes, et toutes les pentes de la Savoie sembleraient se soulever comme pour se mieux montrer. Alors, chaque maison prend du relief et sort de l'ombre. C'est un tableau reposant et qu'on revoit toujours avec le même plaisir. Il dure parfois une heure, comme aussi le moindre nuage, voilant le soleil, peut le ternir en un instant. Tout rentre alors dans le vague confus de lignes fuyantes, de tons gris ou vaporeux qui n'attirent plus le regard.

Maurice Lambert était un beau garçon, d'une taille bien proportionnée et d'une force physique remarquable. On ne l'aurait pas dit, à en juger par une légère moustache brune encore un peu cotonneuse. C'était tout ce qu'il avait de barbe, malgré ses vingt-trois ans. Ses cheveux épais, doux et ondulés, auraient presque pu passer pour ceux d'une femme, si leur croissance ne s'arrêtait pas autour de la tête. Mais ses bras étaient nerveux ; les mains maigres, à la peau souple et ferme. Par sa belle santé, par son caractère droit, porté à la douceur, à une sorte de gaieté native ; par son activité au travail et sa bonne conduite, il était l'orgueil de sa mère et faisait son bonheur. Aucune passion mauvaise n'avait jusqu'ici pénétré son âme d'un souffle malfaisant. Aucune inclination du cœur n'était venue le préoccuper vivement. Heureux dans l'accomplissement de son devoir, heureux par son âge, c'était un jeune homme vraiment bien à part de ses contemporains de la Rochette. Ne jetant pas son argent dans les débauches de vin et dans les divertissements de la jeunesse, il ne craignait pas d'en dépenser une partie en abonnements de journaux instructifs et littéraires, en livres utiles, illustrés ou non. Il se tenait au courant de la science agricole et cultivait son potager d'après les indications de bons auteurs qui ont écrit sur cette matière intéressante, encore inconnue à la plupart des paysans de notre pays. Son père était mort il y avait déjà six ans, en sorte que Maurice Lambert avait dû se mettre au travail d'homme de très bonne heure. Le bien paternel était suffisant pour que la mère et le fils n'eussent pas à craindre de manquer du nécessaire. La fille, Marie Lambert, était gouvernante de maison dans une famille anglaise, où elle jouissait d'une considération méritée. Elle n'était donc pas institutrice ; mais la Marthe du cabaret n'y regardait pas de si près. — Dans la saison des grandes récoltes, Maurice prenait un ouvrier pour avoir plus vite fait. Et pour les labours, il attelait son cheval avec celui d'un de ses

voisins, travaillant ainsi un jour pour l'un et un jour pour l'autre. Cela s'appelle *faire charrue* ensemble. À l'ordinaire, il avait une vache, quelquefois deux, et un veau qu'il élevait. Dans une bonne et louable activité, la veuve Lambert et son fils ne mettaient pas à leur travail l'âpreté de gain qui se remarque chez tant d'autres plus riches qu'eux, mais qui, ne pensant qu'à augmenter leur avoir, se tourmentent pour cela, risquent leur santé, étouffent tout élan généreux du cœur et font taire souvent leur conscience. Jamais un pauvre ne frappait en vain à la porte des Lambert. Ne fût-ce qu'un morceau de pain, un verre de vin, il recevait toujours quelque chose, avec un accueil charitable ou une parole d'encouragement.

C'était donc dans ce ménage paisible et heureux de la mère et du fils, que M. et M^{me} Dufault venaient d'être admis pour quelque temps. Ceux-ci ne ressemblaient guère à leurs hôtes. Leur genre de vie avait été si différent! Mais par certains côtés du caractère, ils ne leur étaient point inférieurs. M. Dufault avait fait sa fortune dans un commerce de bimbelotterie²³ parisienne. Seul de sa famille, il s'était, pour ainsi dire, élevé sans le secours de personne. D'abord simple commis de magasin, il avait, plus tard, pris à son compte une petite boutique. Les affaires allant bien, il augmenta son fonds, se créa une clientèle en province et arriva peu à peu à la vente en gros. C'était ainsi qu'il avait gagné cinq à six cent mille francs et s'était retiré du commerce à cinquante-quatre ans. Son instruction était fort médiocre, en dehors de ce qui ne faisait pas partie de sa spécialité. Et quant à la religion, il était table rase : c'est-à-dire que le christianisme, selon lui, n'était rien de plus qu'une superstition dont vivent les prêtres. Rome, le pape, le catholicisme, les jésuites, c'étaient pour lui tout un. Des croyances et des doctrines dont les hommes raisonnables n'ont que faire et ne servent qu'à tourner la tête aux gens. Les protestants qu'il avait vus de près dans les affaires lui paraissaient tout aussi rusés, tout aussi attachés aux biens de ce monde que les ultramontains. En politique, il n'était de rien, d'aucun parti. Pourvu que le crédit public fût bon, les affaires fructueuses, il était content. Quoique vivant à Paris, où la corruption des mœurs est si grande, comme au reste dans toutes les capitales des cinq parties du monde, M. Dufault, vieux garçon riche, n'avait jamais donné dans les écarts que la simple morale condamne. Sur ce point, il aurait peut-être laissé croire que sa conduite ne valait pas mieux que celle de milliers de ses confrères, et c'était le contraire absolument. Donc, à cinquante-quatre ans, ayant trente mille francs de rentes, il offrit à M^{lle} Lilia

23 - [NdÉ] Fabrication, commerce de jouets.

Lorins de l'épouser, bien qu'elle fût sans fortune. Elle avait été demoiselle de magasin chez lui durant près de quatre années, et M. Dufault savait que cette jeune fille, orpheline et sans famille, avait une conduite pure, aussi honorable que la sienne à lui. Sa mère étant morte, elle s'était trouvée absolument seule à seize ans. Heureusement une tante, qui était veuve et vivait à Paris, la reçut chez elle. Cette personne tenait la caisse dans les magasins de M. Dufault. Elle y fit admettre sa nièce, d'abord comme volontaire sans rétribution, mais bientôt elle obtint pour Lilia un modeste traitement de cinquante francs par mois, ce qui, avec le sien propre, leur suffisait pour vivre. Cela dura trois ans. Lilia en avait dix-neuf, lorsque sa tante tomba dans un état d'affaissement physique bien alarmant. Sa tête s'embrouillait aux additions de chiffres qu'elle faisait autrefois avec une merveilleuse rapidité, et il fallut se résigner à un repos absolu. Comme sa nièce l'avait souvent remplacée à son poste de caissière, M. Dufault consentit, malgré sa jeunesse, à lui confier provisoirement la même place, jusqu'à ce que la vieille dame pût la reprendre. Bien douée pour le calcul, active et ayant un ordre exemplaire, M^{lle} Lilia remplit ses nouveaux devoirs à l'entière satisfaction du patron, qui continua le même traitement à la tante malade. Au lieu de retrouver des forces et de se rétablir, celle-ci déclina de plus en plus, sans avoir pourtant besoin des soins assidus de sa nièce. Enfin elle mourut.

Ayant beaucoup lu et beaucoup travaillé, M^{lle} Lilia Lorins était parvenue à acquérir une certaine dose d'instruction, à développer ses facultés intellectuelles, de façon à se montrer et à être en effet bien supérieure à la plupart de ses compagnes. De bonne heure, son caractère avait pris quelque chose de viril, de sûr et de formé au devoir. Mais, comme M. Dufault, elle n'avait aucune croyance religieuse, aucune conviction. Toutes les religions étaient bonnes, ou toutes ne valaient rien. Quoiqu'elle eût sans doute préféré unir son sort à celui d'un homme moins âgé, elle n'hésita pas à accepter M. Dufault. Elle se faisait ainsi une position assurée, presque opulente, à vingt et un ans, alors que toutes les jeunes filles de sa condition doivent se donner beaucoup de peine pour gagner quelque chose de plus que leur vie. Elle estimait et respectait beaucoup M. Dufault, sans avoir pour lui le sentiment tendre qui devrait toujours exister entre deux époux. Son mari pensait de même. Ils s'étaient épousés pour vivre ensemble, aussi bien et aussi heureusement que possible, sans véritable amour, sans ce lien mystérieux par lequel le cœur humain demeure attaché au ciel. Leur mariage avait eu lieu depuis deux mois seulement, quand ils arrivèrent à la Rochette.

CHAPITRE III

On fait connaissance



six heures du soir, la table était mise pour les nouveaux hôtes des Lambert, dans la chambre où M^{me} Dufault s'était reposée. Cette pièce de l'appartement leur servirait de salon et de salle à manger, ainsi que de cabinet de travail. La pièce voisine était meublée pour deux personnes. Pour lire, ou se promener quand la pluie ne permettrait pas de sortir, la galerie serait bien commode. Dès le même soir, le mari et la femme se trouvaient déjà établis comme chez eux.

— Dame ! disait M. Dufault, c'est joli d'avoir pu se caser si bien et si vite, et à si bon marché. N'est-ce pas, Lilia ?

— Mais oui, certainement. Pourvu que vous ne trouviez pas les journées trop longues, quand il pleuvra ! Peut-être que Paris vous manquera pour bien des choses. Si vous aimiez à lire, nous tâcherions de trouver quelque ouvrage amusant ou intéressant. M^{me} Lambert m'a dit que son fils a une bibliothèque assez bien fournie pour un village, et qu'il la mettrait à notre disposition.

— Nous verrons tout ça. Il faudra se promener à l'air pour entretenir les forces et conserver un bon appétit, répondit M. Dufault.

Pour le premier repas qu'elle servait à ses hôtes, M^{me} Lambert, s'excusant du peu, leur donnait du beurre frais et du miel de l'année en rayon doré ; un saucisson chaud avec une salade et encore des confitures aux prunes mirabelles, dont la couleur ambrée et le sirop transparent réveillèrent l'appétit de M. Dufault. Le pain était du pain de ménage, vrai pain de farine de froment, blanc, léger et ferme en même temps. Celui des boulangers ressemble souvent à une grosse éponge et n'a guère plus de consistance. Le pain qu'on fait dans les boulangeries mécaniques serait bon si, la plupart du temps, il

n'avait la croûte trop épaisse, dure à écorcher la bouche, surtout lorsqu'il n'est plus frais. Sur la table de M^{me} Lambert, il y avait encore un carafon de vin rouge et du thé à discrétion.

— Ah ! ça, madame Lambert, dit M. Dufault lorsque la maîtresse de maison vint enlever le couvert, est-ce » que vous nous donnerez tous les soirs un pareil festin ? Vous vous excusez du peu, et moi je trouve que c'est trop de choses. À ce compte-là, vous ne vous tireriez pas d'affaire avec nous.

— Je vous donnerai ce que je pourrai, monsieur ; et quand vous ne serez pas content, vous me le direz, afin que je tâche de mieux faire.

— Mais, c'est que nous serions trop bien chez vous, si c'était toujours comme ce soir. Pour être justes, nous devrions augmenter le prix de pension. Enfin on verra. Ah ! voici votre fils avec les malles.

Maurice arrivait dans la cour, au pas gracieux de son cheval, qui fit entendre un petit hennissement de plaisir en s'arrêtant devant la maison.

— Coco demande un morceau de sucre, dit M^{me} Lambert ; je lui en donne un chaque fois qu'il revient du travail ou d'une course. C'est pour cela qu'il se fait entendre.

— Permettez-moi de le lui porter, dit M^{me} Dufault. Comme cela ?

— Oui, madame ; un pour vous et celui-ci pour moi.

— Monsieur Lambert, dit M^{me} Dufault en arrivant près du char, je viens donner le morceau de sucre à Coco.

— Merci, madame.

Puis, comme il ôtait le mors et la bride, M^{me} Dufault présenta le morceau de sucre en le tenant au bout des doigts.

— Non pas comme cela, fit Maurice. Vous risqueriez d'être mordue. Voyez, madame : à main ouverte, et laissez-le-lui prendre.

— Mais est-ce bien sûr qu'il ne me mordra pas ?

— Permettez, reprit Maurice : je lui donnerai le premier morceau et vous le second.

Coco enleva lestement le sucre sans presque toucher l'épiderme. Rassurée, M^{me} Dufault présenta l'autre morceau qui fut pris de même. Puis elle caressa le cheval, et passa la main dans sa crinière peu chargée, du plus beau noir.

— Il est joli votre Coco, et sage ? n'est-ce pas ?

— Oui, mais il faut dire aussi qu'il est heureux chez nous.

— Quel âge a-t-il ?

— Six ans.

— Vous avez bien trouvé nos malles ? Merci de les avoir amenées. Vous compterez les frais de transport.

— Non, madame ; il n'y a rien à payer, puisque j'allais à la gare pour

mes affaires.

— Enfin, nous arrangerons cela avec madame votre mère. Merci de votre complaisance. Mais qui vous aidera à porter ces deux malles ? La mienne est assez pesante. Mon mari ne peut pas la prendre par un des deux bouts. Vous trouverez bien quelqu'un dans le voisinage ?

— Oui, madame. Les malles seront montées dès que j'aurai soigné le cheval.

— Merci.

M^{me} Dufault remonta sur la galerie, où son mari fumait en écoutant la conversation qui avait lieu vers le char. Elle alluma de nouveau une cigarette, comme après le dîner chez Jean de Prusse.

Ayant mis le cheval à l'écurie, Maurice revint au char, détacha les malles et prit sans effort la plus grosse sur son épaule, puis il la monta dans l'appartement et la déposa sur le plancher.

— Dame ! vous êtes un gaillard solide, lui dit M. Dufault. Je vous en fais compliment. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans.

— On ne dirait pas. Vous avez un air si jeune.

— Mais, je pense bien, dit Maurice en riant. Je ne suis pas encore de l'autre siècle. Et pourtant, je vous assure, monsieur, que je me sens déjà vieux. Quand on a perdu son père à dix-sept ans, on a le sentiment qu'il faut devenir de bonne heure un homme. Heureusement Dieu m'a laissé mon excellente mère pour me diriger dans la vie et me donner de bons conseils. — Où faut-il mettre l'autre malle ?

— Ici, dit M^{me} Dufault en indiquant la place. Quand ce fut fait, Maurice chargea les deux sacs de blé et les déposa dans la grange.

— Admirable, vraiment ! reprit M. Dufault à la vue de cette nouvelle expédition. Maintenant vous allez faire un bon souper, lui dit-il de la galerie.

— Quand j'aurai trait la vache, oui.

— Mais, Lilia, ce garçon est une espèce d'Hercule. Dame ! un domestique pareil vaudrait son pesant d'or à Paris dans un magasin.

— Je suis plus frappée encore de son air intelligent, heureux, et de sa manière de s'exprimer, que de sa force corporelle. M^{me} Lambert peut être fière d'avoir un tel fils. Il a prononcé le nom de Dieu, en parlant d'elle, avec un grand respect, n'avez-vous pas remarqué ?

— Non, je n'y ai pas fait attention. Il n'a pourtant pas l'air d'un piétiste, comme M. Férujet de la rue Fontaine-au-roi. C'est celui-là qui m'a souvent assommé de ses questions indiscretes et de ses sentences bibliques. Ça n'avait point de *tac*. Est-ce que le bon Dieu ?...

— Parlez plus bas, cher ami. S'ils vous entendaient, nos hôtes pourraient être blessés de vos paroles. La mère et le fils sont sans doute

des gens pieux. À la campagne, on est simple. Les croyances religieuses ont conservé de la vigueur. Ce n'est pas comme à Paris.

— Vous avez raison, ma chère. Il faudra se surveiller devant eux, car ce sont, je crois, d'excellentes gens.

Le lendemain après le déjeuner, M^{me} Lambert dit qu'elle allait au culte public dans la matinée, et demanda si M^{me} Dufault voulait y venir avec elle.

— Lors même que madame serait catholique, cela ne ferait rien, ajouta la bonne mère. Assez de catholiques vont au sermon de notre pasteur, quand ils habitent la Rochette.

— Je vous accompagnerai volontiers, si cela peut vous faire plaisir. Est-ce que le culte dure longtemps ?

— Une heure.

— Eh bien, je vais mettre un chapeau et je vous suis. Mais, je réfléchis, madame Lambert, que votre fils veut peut-être aussi aller à l'église. En ce cas, je resterai à la maison.

— Non, Maurice ne vient pas aujourd'hui, il surveillera le pot au feu.

— Mais c'est ennuyeux pour un garçon de faire le cuisinier.

— Maurice ne s'ennuie jamais, madame. Il est bien capable, au contraire, de chanter tout en faisant le feu. Au besoin, il pourrait soigner le dîner aussi bien que moi ; je l'ai habitué à me remplacer à la cuisine. Dimanche prochain, ce sera son tour de sortir. Il convient de ne pas laisser la maison seule. Nous ne sommes pas précisément dans le village. Il faudrait fermer toutes les portes, ce qui serait ennuyeux. Pourtant, il n'y a pas de voleurs à la Rochette, mais nous avons pris l'habitude de rester un des deux à la maison le dimanche. Voici un livre de cantiques ; c'est celui de Maurice.

— Merci, je ne chanterai pas.

— Quelle Église est-ce que madame suit ordinairement à Paris ? demanda la mère, pendant qu'elles se rendaient au temple.

— Aucune, madame Lambert, pour dire la vérité. Nous sommes censés protestants, mais nous ne sommes réellement d'aucune Église ou secte religieuse. Il ne faut pas que cela vous étonne. Des milliers de personnes, à Paris, font comme nous.

— Alors, c'est une chose bien triste.

— Peut-être. Mais que voulez-vous ! c'est comme cela. Le dimanche, on est fatigué, et l'on se repose en restant chez soi, ou en allant se promener aux environs de la grand'ville. Puis, pour être d'une Église, il faut avoir des convictions chrétiennes, ou bien être superstitieux. Ce n'est pas notre cas.

Madame Lambert ne continua pas l'entretien ; elles allaient arriver à la porte du petit temple, dont la cloche argentine appelaient joyeuse-

ment les habitants à s'y rendre. Mais la bonne mère eut là, pour un instant seulement, une pensée qui la bouleversa. « Si ce monsieur et cette dame sont sans religion, se dit-elle, peut-être ne sont-ils pas mariés. Alors, j'aurais été d'une imprudence bien grande en les recevant chez nous. Il faudra que j'en parle avec Maurice, et que la situation soit nettement expliquée. Pour rien au monde, je ne voudrais garder chez moi des gens qui ne seraient en règle, ni avec la loi, ni avec la morale. » — Un peu plus tard elle se dit encore : « Cette jeune dame fume des cigarettes : si je l'avais su ! »

Ce fut ainsi que la bonne M^{me} Lambert eut à combattre contre des pensées de ce genre, durant une partie de la prédication. M^{me} Dufault paraissait au contraire écouter avec beaucoup d'attention les prières et le discours du pasteur.

En revenant à la maison, elle remercia M^{me} Lambert de l'avoir conduite au temple.

— Ce que j'ai entendu m'a beaucoup plu, dit-elle ; j'en ai l'âme rafraîchie. Il est bon de se trouver ainsi au milieu de gens pieux et sincèrement convaincus. Mais je regrette, madame Lambert, de vous avoir parlé comme je l'ai fait en venant au culte. Vous pourriez prendre de nous une mauvaise opinion, et vous nous feriez tort. Croyez que nous sommes des personnes honorables, bien que nous ne partagions pas les croyances des foules ignorantes et superstitieuses.

Mon mari a toujours été en grande estime à Paris, comme homme et comme négociant. Je le connaissais depuis quatre ans avant notre mariage, ayant été employée dans ses magasins ; en sorte que lui aussi devait bien me connaître. Comme nous sommes des étrangers, je crois devoir vous donner ces détails. En outre, je vous montrerai nos papiers.

— Merci, madame. Il suffira que Maurice puisse dire au syndic que vous êtes en règle. Ne restant qu'un mois chez nous, je ne suppose pas que le dépôt de votre passeport soit nécessaire.

— En tout cas, je le montrerai à votre fils.

On aurait pu penser que la jeune dame parisienne avait lu dans le cœur de la mère et compris son inquiétude. À la suite de cette explication venue toute seule, M^{me} Lambert retrouva sa sérénité. Mais néanmoins elle se dit qu'elle avertirait Maurice.

Celui-ci avait eu un moment la visite de M. Dufault à la cuisine, où il lui rapportait son journal. Maurice, en effet, s'était mis à chanter. Il aimait la musique et avait une belle voix.

— Eh ben, monsieur Lambert, vous vous en donnez ce matin ! Dame ! je voudrais bien changer ma voix contre la vôtre.

— Chantiez-vous à mon âge, monsieur ?

— Moi ! jamais. Certes j'avais bien autre chose à faire qu'à chanter. Quand on est dans le commerce, on ne chante pas souvent, allez ! On pense aux affaires, et l'on a des soucis. Qu'est-ce que vous faites *bouyir* dans cette marmite ?

— Dans celle-ci, le pot-au-feu ; dans celle-là, du légume vert. Dans cette troisième, de l'eau seulement. Vous voyez, monsieur, que je suis obligé de faire un peu tous les métiers ; mais je ne m'en plains pas. Ma mère est si contente de pouvoir aller à l'église le dimanche matin.

— Je comprends : c'est une douce habitude. Mais vous ne resterez pas toujours vous deux seuls. Il faudra vous marier. Est-ce qu'il n'y a pas quelque petite inclination sous le tapis ? À votre âge, c'est la règle.

— Eh bien, non, monsieur. Je n'y pense pas même. Je me trouve très heureux comme cela. Et d'ailleurs, je ne saurais vraiment à qui m'adresser.

— Cela viendra. Vous êtes encore bien jeune, j'en conviens, et vous avez tout le temps. Si vous étiez négociant comme je l'ai été, certes, je ne vous conseillerais pas de vous marier avant d'avoir au moins trente-huit ans et votre fortune à peu près faite. Moi, j'ai attendu peut-être un peu tard. J'aurais pu me marier il y a dix ou quinze ans. Mais je suis vigoureux encore et je me félicite d'être au monde. À la campagne, quand on est voué à l'agriculture, on peut se marier jeune. Est-ce que ça rapporte quelque chose, des prés et des champs ?

— Oui, nos terrains nous donnent largement le nécessaire.

— Mais, dame ! le nécessaire, c'est pas suffisant. Il faut penser à l'avenir, aux vieux jours, aux enfants, s'il en vient dans le ménage.

— Je vous le répète, monsieur, nous sommes très contents comme cela. Nous travaillons, et nous tâchons de remplir nos devoirs en bonne conscience. Après cela, Dieu ne laisse personne dans le besoin.

— Vous êtes un vrai philosophe, monsieur Maurice. À vingt-trois ans, c'est rare de prendre la vie avec autant de sérieux. — Voici nos dames qui reviennent.

CHAPITRE IV

Une promenade en char



u bout d'une semaine, M. et M^{me} Dufault avaient fait bonne connaissance avec leurs hôtes. M^{me} Lambert était complètement revenue de ses appréhensions au sujet de la jeune dame étrangère. Celle-ci lui avait raconté un peu sa vie d'enfant et de jeune fille, et comment, après

la mort de sa mère, qui était veuve, elle avait été recueillie par sa tante Richard. Vivant avec elle, Lilia Lorins avait pu, grâce aussi à l'énergie de son caractère et à son désir de se bien conduire, éviter les tentations dans lesquelles tombent tant de pauvres infortunées, sans pouvoir jamais s'en relever.

M. Dufault, de son côté, causait volontiers avec Maurice. Il allait le voir travailler dans son potager, et même il avait été un jour au champ, pour assister au labourage. C'était la première fois que le Parisien voyait fonctionner une charrue et répandre le froment à pleines poignées sur une terre fraîchement retournée, puis la herse broyer les sillons et recouvrir le blé. Pendant plus de trente années, M. Dufault n'était pas sorti du quartier qu'il habitait. Il ne connaissait pas la dixième partie de Paris. Tout à son négoce, il n'allait ni au café, ni au théâtre, ni aux grandes cérémonies publiques de la capitale. Prévoyant que cela finirait mal pour Paris en 1870, il fit ses provisions de bonne heure en vue d'un long siège, et ne souffrit pas de privations durant les six mois de cette terrible calamité. Même il fut en secours à bien des personnes. Vivant seul, il vivait caché.

Le soir, lorsque le jeune Lambert rentrait à la maison après une journée fatigante, M. Dufault venait fumer son cigare dans la cuisine et causer avec lui, pendant que M^{me} Dufault lisait ou travaillait avec la mère de Maurice. Dans la matinée, ou tout de suite après le dîner, les

époux allaient se promener aux environs. M. Dufault avait la passion des champignons ; Maurice lui avait appris à connaître quelques espèces comestibles, et c'était un bonheur pour le Parisien, lorsqu'il en découvrait de frais. Un jour il rapportait une demi-douzaine d'oranges ; une autre fois, c'était des campestris, ronds comme de petites balles ; ou bien des bolets, dont le chapiteau brun-clair ressemble à un petit pain d'un sou. M^{me} Lambert, qui s'y connaissait mieux que personne, avait toujours soin de vérifier les espèces, et de faire tremper les champignons dans de l'eau vinaigrée, avant de les mettre à la poêle ou en ragoût. Il semblait au négociant qu'il retrouvait ses jambes d'autrefois. Sa femme jouissait de le voir si content ; elle aurait été heureuse elle-même dans cette vie si tranquille, si son esprit et son âme avaient été en bonne santé comme son corps. L'absence de convictions chrétiennes laissait un vide immense dans ce cœur sans amour pour Dieu, et pour qui le devoir était tout. Faire chaque jour ce qui pouvait être agréable à son mari, et n'avoir pour lui rien de plus qu'un sentiment de reconnaissance affectueuse, cela ne pouvait non plus suffire à des besoins profonds, intellectuels et du cœur. La grande question de l'existence future et de notre position d'êtres responsables devant le Créateur se posait souvent devant son esprit, sans qu'elle arrivât à la résoudre victorieusement par la foi à l'Évangile. Puisant dans la bibliothèque de Maurice Lambert, elle y avait trouvé quelques volumes de Vinet, d'Adolphe Monod, de M^{me} de Pressensé et d'autres auteurs chrétiens bien connus. M^{me} Dufault lisait ces livres avec une attention soutenue et sérieuse, discutant volontiers, le soir, avec Maurice et sa mère, sur les points controversés. Ces discussions n'amusaient guère M. Dufault ; il en avait, au contraire, l'horreur et bâillait d'une manière étonnante lorsqu'elles se prolongeaient en sa présence. La bimbelotterie dont il s'était exclusivement occupé durant trente-cinq ans n'avait rien à faire avec ces discussions.

— Ah ! ça, dit-il un soir, avez-vous bientôt fini toutes ces histoires ? Dame ! c'est que ça me donne une envie terrible de dormir. À quoi est-ce que ça sert, je vous prie ? Quand on ira au ciel, vers le bon Dieu, s'il y en a un, on verra ce que c'est. Pour le moment, je n'en puis plus de sommeil. Allons dormir.

— Bonsoir, monsieur, lui dit Maurice ; mais permettez-moi de vous dire que j'ai peine à comprendre qu'un homme ne cherche pas, dès ici-bas et de tout son pouvoir, à être au clair sur son sort éternel. Dieu a mis à notre portée, dans ses œuvres visibles, dans la Révélation écrite, et dans notre raison éclairée par son Saint-Esprit, les moyens de connaître nos vrais rapports avec lui. Il résulte de cette connaissance, soyez-en certain, un état d'âme heureux, une grande paix

intérieure, un véritable bonheur.

— C'est possible pour vous, monsieur Maurice, parce que vous êtes un brave jeune homme, un philosophe tout formé par la nature. Mais vous ne savez pas, et vous ne saurez probablement jamais, ce que c'est que de lutter dans le monde pour y faire son chemin, pour y percer une trouée. À ma place, vous seriez mort mille fois de soucis et de fatigue nerveuse. Croyez-vous donc qu'on ait le temps de penser au bon Dieu, quand on est occupé du matin au soir comme je l'étais pour mon commerce ? Non, mon cher ; on fait ses affaires aussi bien qu'on le peut, et on laisse au bon Dieu le soin de faire les siennes. Vous, vous pouvez vous dorloter dans de jolis petits travaux champêtres, écouter chanter le rossignol ou le coucou : je comprends que cela vous fasse penser au ciel, qui d'ailleurs est presque toujours bleu sur votre tête. Nous autres négociants, à Paris, dame ! c'est qu'il s'agit de bousculer son monde, sans quoi l'on est soi-même bousculé. Celui qui réussit, réussit ; celui qui ne réussit pas, vivote ou croule. Il n'y a pas de milieu. Est-ce pas vrai, Lilia ?

— Oui, sans doute ; mais M^{me} Lambert et M. Maurice auront toujours raison contre nous, du moins dans un certain sens. Ils sont heureux ; ils croient en un Dieu qui aime les hommes et veut leur bonheur ; ils se confient parfaitement en lui, pour la vie et pour la mort ; tandis que je ne puis en dire autant pour ce qui me concerne.

— Allons donc, ma chère femme ! qu'est-ce que vous dites-là ! Mais je vous garantis que vous irez au ciel tout droit, dans une soixantaine d'années. Vous qui êtes le devoir incarné, comment le bon Dieu vous refuserait-il l'entrée de son paradis ? C'est pas possible. Tout ça, voyez-vous, sont des choses dont il faut s'occuper très peu : c'est de la viande creuse. Il semble qu'on mâche du solide, et l'on n'a rien sous la dent. Ce soir, je suis fatigué. La promenade sur cette colline de châtaigniers, où l'on trouve des oronges, était un peu trop forte pour moi. J'en suis encore essoufflé. Je voudrais bien trouver une de ces langues de bœuf, ou *fistuline*, dont vous m'avez parlé et qui pousse horizontalement. Mais c'est qu'elles sont superbes, les oronges que nous avons rapportées ! Un vrai festin d'empereur romain, comme vous dites, monsieur Maurice. Vous nous les donnerez demain à midi, madame Lambert ?

— Oui, monsieur ; bonne nuit.

— M. Maurice aurait peut-être lu quelques versets dans l'Évangile, dit M^{me} Dufault. C'est une bonne manière de terminer la journée.

— Si vous y tenez, Lilia, je n'ai rien à vous refuser, bien que vous ayez une terrible passion de la lecture. Mais vous ferez vite, monsieur Maurice.

Celui-ci prit la Bible et lut le psaume premier.

— Eh bien, oui, ça, c'est très bien exprimé, dit M. Dufault. — Que faites-vous demain ?

— Dans la matinée, j'irai au champ que j'ai semé aujourd'hui. Il faut en relever les bords avec la pelle, casser quelques mottes, donner un coup de râteau par-ci par-là. Dans l'après-midi, si cela vous est agréable, je vous conduirai dans la montagne. Coco sera reposé. Nous pourrions monter à Saint-Cergues, par exemple, et revenir par Arzier, le Muids et Genollier.

— Ce serait charmant, dit M^{me} Dufault.

— C'est entendu, reprit son mari. Sitôt après le dîner, pour rentrer de soleil. Le soir, je trouve que l'air est humide près de la montagne. Mais je veux payer la course, au moins ?

— Avec votre permission, dit Maurice, vous me laisserez le plaisir de vous l'offrir. Un autre jour, vous payerez cinq francs à ma mère pour une course de quelques heures.

— Madame Lambert, votre fils est un jeune homme qui ne fera jamais fortune, c'est moi qui vous le dis. Il n'entend rien aux affaires. Et pourtant, j'ai l'intention de prendre son avis pour quelque chose que nous méditons, madame et moi. Nous en parlerons une autre fois. Allons-nous-en donc, Lilia.

— Bonsoir, dit gracieusement la jeune femme en adressant à la mère et au fils un de ses profonds regards, comme si elle se sentait déjà presque d'accord avec eux sur les choses importantes où son mari était encore table rase.

Le lendemain, midi sonnait à la vieille horloge de la Rochette, le joli cheval Coco trottait gentiment du côté de la montagne, pour rejoindre la route de Saint-Cergues. Il y avait place pour trois sur le banc du char. M^{me} Lilia était au bord, à gauche, M. Dufault au milieu pour tenir les courroies de suspension en équilibre ; Maurice à droite, ayant à sa portée la manivelle du frein d'enrayement.

M. Dufault jouissait beaucoup de cette promenade en plein air de montagne, dans un beau jour d'automne. Il trouvait seulement que le char n'allait pas assez vite. La montée est longue, et malgré le chemin uni comme un parquet de chambre, un cheval ne peut trotter quand il tire un char sur lequel sont trois personnes. À la descente, cela va tout seul et presque trop fort.

M^{me} Dufault laissait causer son mari, dont la verve parisienne à fleur-terre était intarissable. Il pouvait parler longtemps à propos de rien et sans s'écouter, surtout s'il revenait aux articles sans nombre de son ancien commerce. En fait de jouets d'enfants, il vendait de tout : depuis le plus petit brimborion de poupée jusqu'aux boîtes à musique

et aux vélocipèdes compliqués.

Les environs de Saint-Cergues ont été décrits par un maître en fait de style, dans un roman dont la lecture ne laisse pas un calme bien-faisant, malgré tout le talent de l'auteur. C'est, au reste, la tendance presque universelle des romans français de notre époque. Aiguillonner l'esprit ou les sens, créer des situations anormales ou impossibles, montrer le vice et les coupables passions sans les flétrir vigoureusement ; chercher même à les excuser, sinon à les rendre aimables, tel est le canevas sur lequel des écrivains recherchés du public brodent leurs fantaisies. Littérature de mauvais goût, de mauvais lieu souvent, mais qui va aux esprits blasés, aux cœurs corrompus. N'a-t-on pas vu dans une librairie de Genève, étalé aux yeux du public, un volume dont le titre seul était un outrage aux mœurs, une sorte d'infamie ? Sur la couverture, une bande de papier blanc portait l'avertissement que ce livre était interdit en France. Que pouvait-il donc raconter pour s'être attiré une pareille mesure, puisque la *Revue* qui tient le premier rang parmi les publications périodiques de ce grand pays, a donné parfois des romans qu'un père de famille ne peut laisser lire à ses fils ?

À Saint-Cergues, le char et le cheval furent laissés à l'auberge du *Canton de Vaud*, pendant que Maurice Lambert conduisait ses pensionnaires à l'*Observatoire*. En les voyant monter le petit sentier, quelques Saint-Cerguais qui flânaient devant l'hôtel, se dirent entre eux : « Voilà de jeunes époux qui vont se rafraîchir. Le père les accompagne. Peut-être que ce sont seulement des fiancés ; mais, quoi qu'il en soit, c'est un beau couple. » C'est ainsi que souvent on écrit l'histoire.

De la haute maison assise sur un rocher, la vue était splendide. Avec son amabilité bien connue, l'hôte leur en fit les honneurs. Il leur dit que le prince Napoléon avait déjeuné chez lui dernièrement, et que le père Hyacinthe y avait fait un séjour d'été avec sa famille. Sur la demande de Maurice Lambert, qui le connaissait, l'hôte servit aux promeneurs ce qu'il avait de meilleur dans sa cave. — De la galerie ouverte sur la plaine, le regard plonge sur le village de Givrins, qui paraît toucher au pied même du Jura, bien qu'il en soit éloigné d'un kilomètre. On ne peut apercevoir la Rochette, qui se trouve cachée derrière un *molard* assez élevé, dans une anse formée par le prolongement de deux langues boisées. M^{me} Dufault se fit expliquer par Maurice les divers noms des sommets alpins situés en face, et ceux qu'on distingue jusque dans l'Oberland bernois, lorsque les montagnes sont découvertes et le temps très clair.

Bientôt le gentil cheval fut attelé, et le char reprit sa course dans la direction d'Arzier. Ce village pierreux, en longue rampe, n'a rien

d'agréable comme situation ; mais l'air en est vivifiant pendant la belle saison, et des familles anglaises viennent volontiers le respirer en été. La descente par le Muids et Genollier se fait rapidement. Une fois à la plaine, on est tout de suite à la Rochette.

En arrivant à la maison, M. Dufault dit à la mère de Maurice :

— Nous avons fait une charmante course, et votre fils est un aimable conducteur. Je vous félicite, madame Lambert, de l'avoir mis au monde.

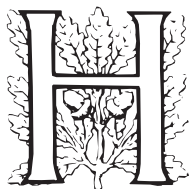
— Merci du compliment, monsieur, répondit la brave mère ; mais je n'en prends rien pour moi. C'est le bon Dieu qui m'a donné ce fils, et je lui en rends grâce bien sincèrement. Il est heureux que Maurice soit à l'écurie et ne puisse nous entendre.

— Qu'il entende ou non, c'est la vérité. — N'êtes-vous pas de mon avis, Lilia ?

— Oui, sans doute ; mais je suis encore plus de celui de M^{me} Lambert.

CHAPITRE V

L'Ouchette



Huit jours après, M. et M^{me} Dufault causaient sur la galerie avec Maurice, qui, sur leur demande, avait quitté son travail au jardin pour monter un moment vers eux.

— Nous voulons vous demander un conseil, dit M. Dufault. Voici ce que c'est : Depuis notre arrivée à la Rochette, nous caressons l'idée, — madame encore plus que moi, cela va sans dire, quoique j'y tiens aussi pour ma part, — nous caressons l'idée d'avoir une petite maison à nous, dans les environs du village, pour y passer les étés et même une partie de l'automne jusqu'en octobre. Nous nous trouvons si bien de votre air, et aussi de votre voisinage, — cela soit dit sans compliment, — que je ferais volontiers l'achat d'un terrain sur lequel on nous bâtirait quelque chose de simple, pour nous deux uniquement. Quand je dis pour nous deux, cela suppose pourtant deux ou trois chambres de plus, pour les visites à demeure, et pour le cas où il nous viendrait de la famille. Nous sommes allés déjà plusieurs fois dans un endroit dont la situation nous plaît beaucoup. C'est un pré à gauche du chemin qui conduit à la montagne ; ce pré, dont la pente est inclinée au soleil de dix heures, est limité au nord par une lisière de bois. Savez-vous à qui il appartient et s'il serait à vendre ?

— C'est ce qu'on appelle l'*Ouchette*, un très joli endroit que ma mère aime beaucoup. Elle dit que c'est *sa campagne*, lors même que le pré en question avec le petit bois au-dessus ne lui appartiennent pas. C'est Jean Gignoux, l'aubergiste, qui en est le propriétaire ; peut-être consentirait-il à le vendre. Je pourrai m'en informer. Il ne faudrait pas, je crois, lui en parler vous-même, car il serait bien capable d'en demander un prix trop élevé.

— Vous avez parfaitement raison, dit M^{me} Dufault.

— Dame ! je commence à croire, mon cher monsieur Maurice, reprit le mari, que vous ne seriez pas encore si mal doué pour les affaires, et voilà pourquoi je déplore qu'un jeune homme aussi intelligent, qui a de l'instruction et la parole facile, perde son temps à cultiver un peu de vigne et quelques champs. Mais puisque c'est votre goût, n'en parlons plus. Donc, voulez-vous dire un mot à Jean de Prusse ?

— Oui, monsieur. J'irai ce soir. Je suis convoqué à l'auberge par les garçons du village ; ils voudraient m'enrôler avec eux pour une fête qui aura lieu dimanche prochain.

— Irez-vous à cette fête ? demanda M^{me} Dufault. Votre mère m'en a parlé. Il y a dîner de jeunes gens, garçons et filles, et bal le soir.

— Non, madame ; je n'ai pas l'intention d'entrer dans la société en question ; puisque je n'en ai pas fait partie jusqu'à présent, je suis trop vieux pour commencer, et d'ailleurs je n'en ai pas le goût.

— Trop vieux ! fit M. Dufault : dame ! je voudrais bien avoir votre âge, — et votre santé.

— Et moi, monsieur, je voudrais avoir votre expérience. Mais ce n'est pas la question d'âge, essentiellement, qui me retient. C'est quelque chose de plus sérieux. Parmi ces jeunes gens, je serais un trouble-fête. Il me serait impossible d'en voir se livrer à des excès de boisson ou à d'autres choses peu convenables, sans les désapprouver. Et puisque je ne puis empêcher ces excès, il vaut mieux que je n'aie pas l'air de les sanctionner par ma présence.

— Mais les jeunes filles qui vont au bal avec ces garçons ne les approuvent sans doute pas plus que vous, dit M^{me} Dufault.

— C'est évident. Néanmoins la plupart d'entre elles dansent avec ceux qui ont trop bu. Moi, je ne danse pas.

— Dans un sens, votre abstention est regrettable. Vous protégeriez ces jeunes filles.

— Non, madame ; je leur serais parfaitement inutile, du moment qu'elles acceptent la situation. Je préfère ne pas m'en mêler.

— Hier au soir, continua M^{me} Dufault, votre excellente mère me disait que ce serait un grand bonheur pour elle de vous voir marié et bien marié. Elle commence à sentir le besoin d'une aide dans sa maison, surtout si vous continuiez à recevoir des pensionnaires.

— Puisque ma mère vous a fait cette confidence, madame, je puis bien, à mon tour, vous dire que, moi aussi, je serais heureux d'unir ma vie à une compagne que j'aimerais et qui m'aimerait, et dont les goûts se rapprocheraient des miens. Dans ma position, je ne puis guère espérer de rencontrer un tel bonheur au village. Nous avons, ma mère et moi, une vie et des besoins trop différents de ceux des familles que

nous connaissons. Et puis, si je vous ai dit il y a un instant que je suis trop vieux pour m'amuser comme les autres, je dois ajouter que je me sens encore bien jeune pour me marier.

— Vous parlez d'or, fit M. Dufault. La maman est encore solide, et quoique vous soyez un sage, il ne sera pas mal de laisser croître encore un peu la moustache. Attendez que notre future campagne soit achetée, la maison bâtie, et alors nous vous offrirons le dîner de noce chez nous, dans le joli pré de l'Ouchette. Est-ce entendu ?

— Merci, monsieur. Je suis reconnaissant de votre bonté et de votre intérêt à mon égard. Mais il faut d'abord acheter le terrain, construire la maison, et moi trouver une femme. Il y a encore bien de l'ouvrage pour nous tous.

— Eh bien, nous allons commencer par le commencement. Que peut valoir le pré de Jean de Prusse ?

— Comme placement de rapport, 3000 francs. Les fourrages valent 120 francs par an. Comme terrain d'agrément, cela vaut pour vous davantage.

— J'en donnerai cinq mille, très volontiers, et s'il le faut, quelque chose de plus. Traitez au mieux.

— Vous savez qu'il y a une petite source intarissable dans la lisière du bois ?

— Non, je l'ignorais. C'est clair qu'avec une maison il faut de l'eau. Vous êtes un homme prudent.

— Je vous dirai encore une chose, monsieur. Un de mes cousins, M. Gossier, est architecte-entrepreneur. C'est un homme de talent et très actif. Si vous achetez le fonds, il vous fera les plans d'une jolie maison et se chargera de l'entreprise, à forfait.

— Excellente idée. Cet architecte viendrait voir, commencerait tout de suite, et vous surveilleriez les travaux quand il ne serait pas là. Le 24 juin de l'année prochaine, l'habitation serait prête à nous recevoir avec nos meubles. Est-ce bien comme cela, ma femme ?

— Parfaitement. Nous sommes heureux que M. Maurice soit si obligeant et si disposé à nous rendre service. Oh ! oui, quand je l'entends parler, je comprends qu'il ne peut pas épouser une de ces filles qu'on rencontre le nez au vent et d'un air commun dans le village. Je voudrais bien pouvoir lui découvrir la personne qui lui conviendrait et lui plairait. Il ne manque sans doute pas de jeunes filles à Paris, mais elles n'entendraient rien à vos occupations, et une Parisienne se trouverait bien isolée ici, à moins d'aimer la campagne et d'avoir les mêmes convictions religieuses que son mari. J'espère pour vous, monsieur Maurice, et pour votre bonne mère, que la perle en question se trouvera dans les environs, sans trop tarder.

À la tombée de la nuit, Maurice se rendit au cabaret. Il n'y avait encore personne, chose rare un samedi au soir. Maurice demanda une chopine à Jean de Prusse et lui proposa de la partager avec lui, en attendant les garçons.

— De tout mon cœur, mon brave Maurice, dit l'hôtelier. Je voulais justement te demander des nouvelles de votre monsieur et de sa dame. Sont-ils encore pour longtemps chez vous ?

— Pour huit ou quinze jours, je pense.

— C'est moi qui vous les ai envoyés.

— Oui, je le sais. Merci.

— Êtes-vous contents *d'eu-ce* ?

— Très contents.

— La dame est dianstrement jolie ; elle a des yeux qui vous arrachent le cœur. Comment a-t-elle fait d'épouser ce vieux moustachon ?

— Sans doute parce qu'il est bon et qu'il lui plaisait.

— Et puis, parce qu'il en a des écus ! On le dit millionnaire. Vous paie-t-il au moins une bonne pension ?

— Oui.

— Combien ?

— Ce que ma mère a fixé.

— Il fallait seulement demander dix francs par jour et par personne.

— L'auriez-vous fait, à notre place ?

— Oui, parbleu ; et je les aurais traités à bouche que veux-tu. Par hasard, s'ils avaient voulu du *Settante*, ils l'auraient payé à part.

— Laissons M. et M^{me} Dufault. Vendez-moi plutôt votre pré de l'Ouchette.

— Véritablement l'achèterais-tu ?

— Oui, tout de même, si votre prix me convient.

— As-tu l'intention d'avoir une vache de plus ?

— Peu importe. Vendez-moi toujours le pré.

— Comment payerais-tu ?

— Comptant, dans huit jours si vous voulez.

Jean de Prusse se gratta l'oreille ; il lui convenait d'avoir de l'argent pour faire une grosse emplette de vin nouveau, la récolte pendante étant de bonne qualité.

— Écoute, fit-il : le pré tout seul vaut 3500 francs ; donne-m'en 4000 avec le bois, et l'Ouchette est à toi.

— Trois mille huit cents, ce serait déjà trop cher, au point de vue de ce qu'elle peut produire.

— On peut couper du bois pour 500 francs. Je veux 4000 du tout.

— Ce n'est pas votre dernier mot ?

— Si fait ; à moins de 4000, je ne lâche pas.

— Eh bien, j'accepte. L'Ouchette est vendue. Voilà un billet de mille francs à compte. Faites-moi un reçu.

Jean Gignoux écarquilla ses gros yeux rouges, prit le billet, donna l'encrier, une feuille de papier à Maurice et lui dit :

— Fais le reçu de manière à ce qu'il serve de convention, et je signerai.

Maurice avait dans sa poche une petite feuille de papier timbré, sur laquelle il écrivit :

« Je déclare avoir vendu mon pré de l'Ouchette, avec le bois qui le touche, à M. Maurice Lambert ou à qui il me nommera, pour le prix convenu de quatre mille francs, payable en passant acte dans les huit Jours dès cette date. J'ai reçu mille francs à compte, et signé, à la Rochette, le »

Jean de Prusse mit son nom au bas du papier.

— Voulez-vous une promesse d'achat de ma main ? demanda Maurice.

— Ce n'est pas nécessaire, puisque tu me livres mille francs à compte. Mais je tiens à avoir le reste de la somme pour la vengeance prochaine, tu comprends.

— Vous l'aurez ; on passera l'acte dans peu de jours. Je vous dirai demain pour qui j'achète.

— Ce n'est donc pas pour toi ?

— Non.

— Au fond, ça m'est égal, puisque tu réponds du paiement. C'est peut-être pour l'assesseur Marguerat ? Il m'en a parlé il y a quelque temps, mais sans vouloir dépasser 3000. C'est un fin-finaud.

En ce moment deux hommes du village vinrent s'asseoir à table et demandèrent une bouteille.

— Je viens de vendre mon Ouchette à Maurice Lambert, dit l'hôtelier : trop bon marché.

— Tant mieux pour lui, dit l'un des deux arrivants. Celui qui achète, s'il peut payer de son argent, fait toujours une bonne affaire.

— Combien t'en donne-t-il, si on peut le savoir ? fit l'autre homme.

— Quatre mille francs.

— Et tu trouves que ce n'est pas assez ! C'est cinq cents francs de trop, pour ne pas dire mille. Ce n'est pas pour toi, Maurice ?

— Non, c'est pour M. Dufault, qui est en pension chez nous.

— Et que diantre veut-il faire de ce pré ? dit Jean Gignoux avec un regret visible.

— Y construire un chalet pour y passer les étés.

— Ah ! mille sacrenon ! si je l'avais su ! J'aurais demandé le double.

— Dans ce cas, je n'aurais pas acheté. Je trouve que vous devez

être déjà bien content comme cela. Vous gagnez mille francs sur le prix de vente à quelqu'un d'entre nous ; et les ouvriers qui travailleront au bâtiment vous en feront bien gagner encore mille.

— Ah ! tout de même, si je l'avais su ! Mais je n'en ai pas eu la moindre idée.

— Écoute, dit l'un des témoins de la vente, tu dois être content et bien content. Quant à Maurice, il ne pouvait pas te dire du premier mot : c'est pour un tel. Mets-toi à sa place, et fais-nous boire un verre de ton *Settante*, par-dessus le marché.

Comme Jean de Prusse était, au fond, plutôt un bon homme qu'un retors de profession, il se calma et alla chercher la fameuse bouteille. Maurice en prit un verre, puis, les garçons ne venant pas, il salua la compagnie, convint du jour où l'acte de vente serait passé et quitta l'auberge.

À la rue, il trouva cinq ou six garçons, frappant à coups de maillet sur les tampons de mortiers chargés à poudre, et se disposant à les faire partir un moment après, de façon à ce que toutes les femmes du village eussent peur pour les vitres de leur maison.

— Bonsoir, leur dit-il. Je vous ai attendus là-haut, pour vous dire de ne pas compter sur moi. Je n'ai aucun goût à la chose et ne ferais que vous embarrasser.

— C'est pourtant dommage, dit l'un de ces jeunes gens. On se serait bien amusé. Il y aura de jolies filles des villages voisins. Tu devrais venir avec nous.

— Merci ; non, je crois qu'il vaut mieux que chacun reste à sa place.

— Enfin, c'est comme tu voudras. On ne veut pas te forcer à t'amuser.

— Je pense bien. Ainsi, bonsoir.

M. et M^{me} Dufault furent enchantés de la négociation. Ils dirent que certainement Maurice l'avait conduite à merveille.

— Dame ! dit M. Dufault, lorsqu'il fut seul avec sa femme, je n'aurais pas cru ce garçon si habile, ni si posé. Si j'étais encore dans les affaires, je le prendrais pour associé et j'en ferais mon successeur.

Le lendemain, il alla parler lui-même à Jean de Prusse et lui commander cent bouteilles de son fameux *Settante*, pour quand il serait établi à l'Ouchette, l'an prochain. Cela mit en belle humeur le vieil aubergiste, et d'autant mieux que le riche Parisien donna une pièce de vingt francs à sa femme, en souvenir du pré et du bois dont il devenait l'acquéreur.

L'acte fut passé au jour fixé, Jean Gignoux recevant de M. Dufault trois autres billets de mille francs, pour parfaire le prix d'achat, comme on dit en style du métier.

CHAPITRE VI

Une aventure



Avant même de signer l'acte d'acquisition, M. Dufault avait chargé Maurice d'écrire à son cousin M. Gossier, architecte, pour qu'il vînt examiner le terrain et s'entendre avec lui au sujet de la future construction. Comme il s'agissait d'une maison très simple, mais de bon goût et solide, peu élevée puisqu'elle n'aurait que le rez-de-chaussée et un étage avec des mansardes au-dessus, les plans furent très vite élaborés. M. Gossier avait apporté plusieurs dessins, dans le genre dont Maurice lui avait parlé dans sa lettre. Séance tenante, l'architecte fit une ébauche dont les mesures et les dispositions générales furent admises, les prix discutés et acceptés. Pour 30 000 francs, M. Gossier s'engageait à livrer le bâtiment terminé, clefs en main, bien sec et reconnu par des experts, le 25 juin de l'année suivante. Ayant un entrepreneur à ses ordres, il allait le mettre aux fouilles, peu profondes du reste, pour les fondations, dans quatre jours, et il voulait activer les travaux de telle sorte que la maison fût couverte en automne. Tout serait d'avance commandé : charpenterie, menuiserie, parquets, etc. On trouverait des moellons à deux pas en abondance ; la pierre de taille serait amenée des bords du lac. Maurice tiendrait au courant M. Dufault et correspondrait avec lui pour tous les cas nécessaires.

Le surlendemain, M. Gossier revint déjà avec les plans d'exécution et le cahier des charges, lequel fut signé de part et d'autre. Il y avait travaillé jour et nuit depuis sa première visite. Jamais activité pareille en fait de bâtisse ne s'était vue à la Rochette, où du reste aucune maison n'avait été construite depuis plus de trente ans.

On était au 25 septembre. M. et M^{me} Dufault voulaient repartir pour Paris le 1^{er} octobre, en sorte qu'il leur restait bien peu de temps.

Chaque jour ils montaient à leur propriété, qu'ils voyaient déjà en imagination toute construite, un potager créé, des murs tapissés d'espaliers superbes. Dans un terrain neuf, miné profondément et composé, non de cailloutis jurassique, mais de vraie boue glaciaire venue des Alpes, tout croîtrait comme par enchantement. De superbes blocs erratiques affleuraient le sol en plusieurs endroits ; leur granit serait employé pour des marches d'escalier, des cadettes de murs, un perron, et même pour des piliers de porte, à l'entrée de la campagne. La présence de ces blocs et la faculté de les utiliser facilitaient singulièrement l'entrepreneur.

Combien de fois, examinant tous ces détails, auxquels il prenait un vif intérêt, M. Dufault prononça son exclamation favorite : Dame ! mais on ne pouvait rien trouver de plus agréable que ce terrain ! Dame ! quelle vue ! Mais regardez donc, Lilia ! Un paysage enchanteur ! Quelle chance, tout de même, nous avons eue en venant passer un mois à la Rochette ! Et quelles excellentes gens que ces Lambert ! Dame ! il n'en pleut pas de pareils tous les jours, ne trouvez-vous pas ?

— M^{me} Lambert et son fils resteront pour nous des amis, répondait la jeune femme. Sans eux à la Rochette, j'avoue que j'aurais été effrayée à l'idée de nous y établir cinq mois par an. Mais avec leur voisinage, la situation est très différente.

— Dame ! je crois bien. Seulement, il faudra trouver une femme à ce brave Maurice, car ça ne pourrait aller ni pour lui, ni pour sa mère, ni même pour nous, qu'il demeurât garçon. Il ferait le bonheur d'une fille bien élevée, qui lui apporterait en dot cinquante mille francs.

M^{me} Dufault était bien de l'avis de son mari, mais où trouver la personne en question ? Cela lui paraissait difficile.

— Nous chercherons, répondait M. Dufault.

Ce séjour d'un mois dans la maison Lambert avait eu une influence décisive sur les convictions religieuses de la jeune femme. Elle avait pu voir de près une mère chrétienne, un jeune homme pieux sans rien d'effarouchant dans ses principes, mais honnête, pur dans sa conduite, heureux et animé d'une franche gaieté. La nature droite, sérieuse de M^{me} Dufault avait compris que le vrai christianisme n'a rien de commun avec les superstitions ultramontaines, et que la foi au Sauveur, vivifiée par le Saint-Esprit, n'est pas la croyance aveugle aux paroles d'un pape, encore moins celle à des apparitions miraculeuses de la mère du Christ, apparitions parfaitement ridicules et mensongères. Le rationalisme des docteurs protestants ne lui paraissait pas non plus capable d'exercer une influence puissante sur la vie, surtout pas dans les épreuves et à l'approche de la mort. Dans les deux membres de la famille Lambert, M^{me} Dufault avait reconnu

un principe de vie et de force morale, qui pour elle était quelque chose de tout nouveau, de puissant et de divin. Elle en subissait l'influence bénie, sans que la mère et le fils eussent insisté, ni l'un ni l'autre, pour l'amener à penser et à croire comme eux. L'évidence s'était faite pour elle dans son cœur et dans son âme ; et c'était l'œuvre de Dieu avant tout.

Cette jeune femme allait donc retourner à Paris avec des convictions nouvelles et le besoin de les affirmer nettement. Sa vie, elle le sentait, en deviendrait tout autre.

Depuis l'arrivée de M. et de M^{me} Dufault à la Rochette, le temps avait été toujours sec. Pas une goutte de pluie n'était tombée, mais d'abondantes rosées qui chaque nuit rafraîchissaient la terre et se suspendaient en perles brillantes à tous les brins d'herbe, à tous les rameaux. Quand il est beau, le mois de septembre est bien le plus agréable de l'année.

Dans les combes fraîches des bois, on trouvait encore, çà et là, de jolies fleurs d'automne : des campanules violettes en longues grappes, des ancolies plus foncées, des marguerites à longue tige, et des gentianes bleues, à longs cils, fleurissant dans le gazon.

Tout à coup, un matin, la pluie descendit de la montagne, chassée par un vent d'ouest déjà un peu froid. M^{me} Lambert fit du feu à ses hôtes, M. Dufault redoutant le retour de son rhumatisme. Pendant deux jours entiers et deux nuits, la pluie tomba presque sans interruption. Puis de nouveau le ciel s'éclaircit, le soleil brilla dans l'espace et la terre sourit à ses bienfaisants rayons. — C'était un samedi. M. et M^{me} Dufault devaient partir le surlendemain. Les fouilles de la maison étaient achevées et les maçons allaient se mettre aux fondations. M. Dufault dit qu'il voulait retourner encore une fois à l'Ouchette ; et comme les chemins étaient déjà secs, il se mit en route avec sa femme de ce côté-là. Maurice était au champ. Avant de partir, ils dirent à M^{me} Lambert où ils allaient et que probablement ils pousseraient leur promenade un peu plus haut dans les bois.

Le village de la Rochette tire son nom, à ce qu'on dit, d'un avancement rocheux assez escarpé, qui se trouve à mi-côte du Jura, droit au-dessus de cette commune. Son calcaire blanc se voit de loin, là où les saillies verticales ne permettent pas à la forêt de prendre racine. Pendant la saison des pluies et pendant la fonte des neiges, une source abondante, véritable torrent, sort au pied de ce rocher et va rejoindre à la plaine une rivière permanente. Mais ce courant d'eau rapide ne dure que peu de jours. Pendant tout l'été, à moins de grandes pluies, le lit du torrent est à sec. Les mousses vertes qui recouvrent les pierres deviennent alors d'un brun presque noir,

comme si elles allaient périr. Elles reprennent leur fraîche couleur dès que la source répand de nouveau sur leur tapis ses flots vivifiants. Plusieurs fois déjà, dans leurs promenades forestières, M. et M^{me} Dufault avaient traversé le fond ravineux desséché. C'était, en de certains endroits, un espace peu encaissé d'une assez grande largeur ; en d'autres parties, le lit était resserré, profond et très caillouteux.

Désirant emporter quelques fleurs tardives des bois, M^{me} Dufault engagea son mari à passer avec elle de l'autre côté du ravin ; elle y voyait de superbes touffes de campanules à quelque distance.

— Dame ! je veux bien, dit M. Dufault, mais c'est un peu loin, me semble-t-il. Enfin, allons toujours, puisqu'il fait beau et que cela vous fait plaisir.

C'était, en effet, plus loin qu'il ne semblait ; un pli du terrain se prolongeait en courbe, avant de remonter jusqu'aux fleurs convoitées. Mais ils y arrivèrent pourtant sans trop de peine pour M. Dufault. Pendant qu'ils faisaient leur cueillette, ils entendirent un bruit sourd, peu considérable d'abord, mais qui, descendant des bois supérieurs, grandit d'instant en instant, et finit bientôt par faire entendre un grondement répété par les échos du voisinage.

— Qu'est-ce donc que ce bruit ? dit M. Dufault. Ce n'est pas du vent.

— Repartons vite, dit sa femme. Ah ! mon Dieu, si c'était....

— Quoi donc, Lilia ? Dame ! qu'est-ce que c'est ?

— Oui, si la rivière s'était mise à couler !

— La rivière ! ça serait gentil, par exemple !

Du fond de la petite combe qu'ils retraversaient à la hâte, ils ne pouvaient voir le lit du torrent. Quand ils y arrivèrent, une eau terreuse, charriant des feuilles et des débris de bois, galopait déjà entre les pierres, et ses flots grossissaient à vue d'œil !

— Mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? dit M^{me} Dufault. Impossible de passer dans cette affreuse rivière, qui s'élargit à chaque instant.

— Eh ben, ma chère, c'est grâce à votre passion de gentianes que nous sommes dans le pétrin. Savez-vous si ça dure longtemps ce déluge ?

— Je ne sais rien.

— Il aurait fallu demander à Maurice.

— Vous savez bien qu'il était au champ.

— Dame ! c'est que si ça dure, nous coucherons ici. Et moi, avec mon rhumatisme au genou, ce sera commode. Ma foi, il y a bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture.

La pauvre M^{me} Dufault était pour fondre en larmes.

— J'ai eu bien tort de vous amener ici, dit-elle ; pardonnez-le-moi.

— Mais certainement, je vous le pardonne ; seulement, il faudra

passer de l'autre côté pour revenir au village. Comment ferons-nous ? Pour moi, j'en suis incapable, et je pense que vos jupes s'en trouveraient encore plus mal que mon pantalon. Dame ! voyons : réfléchissons un peu à la chose.

Et pour y réfléchir plus à son aise, M. Dufault s'assit sur un bloc de calcaire, roulé autrefois à cette place par les grandes eaux du torrent.

Au même instant, un éclat de voix humaine retentit dans les bois de l'autre côté et arriva jusqu'à eux.

— C'est Maurice, s'écria M^{me} Dufault.

Et elle répondit par une youlée à laquelle son angoisse donna une force étonnante.

M. Dufault essaya de siffler, mais sans parvenir à se faire entendre au delà d'une dizaine de pas. De nouveau l'appel vigoureux de Maurice s'éleva sur la feuillée, et bientôt lui-même arriva en face des deux pauvres bloqués sur l'autre rive.

— Restez seulement où vous êtes, leur cria-t-il. Sans la moindre hésitation, s'armant d'un grand gourdin de bois sec, il entra dans l'eau et fut bientôt à côté des deux prisonniers.

— Vous avez été bien imprudents, leur dit-il.

— C'est moi qui suis seule coupable, répondit M^{me} Dufault. J'ai entraîné mon mari de ce côté-ci, sans savoir que le torrent pouvait se mettre à couler subitement. — Qui a pu vous dire où nous étions ?

— Personne. Je suis venu avec l'entrepreneur à la bâtisse, et là les ouvriers m'ont dit que vous aviez pris la direction du ravin. Aussitôt que j'ai entendu le bruit de l'eau, je suis accouru à votre recherche, craignant d'avance ce qui est arrivé. Maintenant il s'agit de sortir de là.

— Dame ! je compte bien qu'il s'agit d'en sortir ! dit M. Dufault toujours sur sa pierre. Mais comment ?

— Il n'y a que deux moyens : ou bien remonter les bois et aller tourner les roches pour redescendre de l'autre côté ; ou bien traverser ici même le torrent.

— Traverser ! mais, mon brave monsieur Maurice, combien faudrait-il de temps pour y établir un pont ? Dame ! c'est pas le moment de dire des plaisanteries, me semble-t-il. Et quant à faire le tour par les rochers là-haut, j'en suis absolument incapable. Je m'y refuse net.

— Écoutez-moi, dit Maurice avec sérieux. Me croyez-vous digne de votre confiance, madame et monsieur ?

— Vous l'avez entière, dit M^{me} Dufault.

— Je tâcherai de la mériter, répondit le jeune Lambert. — Vous, monsieur, mettez-vous sur mes épaules, et ne craignez rien. Je vous transporterai sain et sauf sur l'autre bord. Ayant des douleurs de

rhumatisme, vous ne pourriez passer vous-même dans l'eau sans danger et sans risquer de tomber. Vous, madame, voulez-vous faire le tour des rochers ? Je vous y accompagnerai ; mais c'est une course longue et fatigante pour une dame. Il nous faudra bien une heure et demie, et grimper dans un éboulis de rocailles. Il serait plus simple de vous laisser transporter aussi de l'autre côté. Je vous dis cela comme je le pense : décidez.

— Que préférez-vous ? c'est-à-dire qu'ordonnez-vous ? dit M^{me} Dufault à son mari.

— Il faut d'abord me passer, dit-il. Nous verrons après pour vous, Lilia.

Maurice releva de nouveau son pantalon.

— Montez sur la pierre, dit-il à M. Dufault. Celui-ci poussa un cri de douleur, comme si son genou droit venait d'être foulé.

— C'est ce coquin de rhumatisme, dit-il.

M. Dufault passa les bras autour du cou de Maurice, qui, mettant les siens en arrière des jambes du pesant Parisien, le transporta, mais non sans peine, sur la rive opposée.

— Bravo ! nous y voilà, dit M. Dufault. Il faut que vous ayez les reins et les jarrets solides, car je pèse quatre-vingt-cinq kilos. Allez chercher ma femme maintenant, mais portez-la avec précaution.

— Soyez sans crainte, répondit Maurice.

— Lilia ! cria M. Dufault, laissez-vous porter : ce sera tout de suite fait, et je ne puis attendre ici une heure et demie.

M^{me} Dufault eut le temps de rougir et de pâlir, pendant que Maurice retraversait le torrent, son grand bâton de bois sec à la main.

— J'obéis à mon mari, dit-elle. Comment comptez-vous me transporter ?

— Comme il vous conviendra, madame. Montez aussi sur cette pierre ; vous passerez votre bras gauche sur mon épaule, et je vous porterai comme une mère porte son enfant. Bien, comme cela : gardez vos fleurs dans la main droite, et fiez-vous à moi.

La traversée fut plus longue, Maurice cherchant à éviter les endroits glissants et les courants trop vifs. Il dut s'arrêter une fois pour reprendre haleine, et profita de cet instant pour regarder M^{me} Dufault. Celle-ci ferma les yeux afin de ne rien voir, mais son cœur battait avec force contre la poitrine de Maurice et son bras gauche serrait fortement le cou du vaillant porteur, qui la déposa gaiement à côté de son mari.

— Merci, dit-elle à Maurice. Vous nous avez rendu un service qui ne s'oublie pas.

— Une chose toute simple, madame.

— Vous devez avoir les jambes gelées, dit M. Dufault ; j'ai tâté cette eau avec la main, elle est presque glacée.

— Elle est bien un peu froide, répondit Maurice, mais je ne la crains pas. Il ne faut jamais, après quelques jours de pluie, s'aventurer de l'autre côté du ravin. Tout à coup, la source peut bondir, et vous avez vu ce qu'elle devient en une demi-heure. Les eaux, coulant sur le sol dans la montagne, s'infiltrèrent dans les fissures et font bientôt déborder les grands réservoirs intérieurs qui sont en communication avec le passage aboutissant sous les rochers. Telle est la cause de la soudaine apparition de la source. Nul n'en connaît le moment précis. Quand vous serez établis à l'Ouchette, vous aurez l'occasion de surprises pareilles à celle d'aujourd'hui. Est-ce que le genou vous fait encore souffrir, monsieur ?

— Dame ! je crois bien : mais cela passera en marchant doucement.

— Je vais vous laisser retourner sans moi, reprit Maurice. Je resterai encore un moment dans le bois, pour cueillir des balais dont j'ai besoin.

Les deux époux revinrent donc seuls à la maison, admirant le tact généreux et délicat de leur sauveteur, en même temps que la force physique et le sang-froid dont il leur avait donné une preuve sans réplique.

CHAPITRE VII

À Paris

Pour le dernier jour qu'ils passaient à la Rochette, M. et M^{me} Dufault exigèrent que M^{me} Lambert et Maurice dînassent avec eux, comme en famille, au lieu de les servir à part. Un lien véritable s'était formé entre eux, et après le départ du couple parisien, Maurice devrait correspondre souvent avec M. Dufault pour les affaires de sa construction à l'Ouchette. Donc, ce dernier dimanche, il fut entendu qu'on dînerait ensemble, comme des amis qui vont se quitter.

M^{me} Dufault voulut aller au culte le matin ; Maurice y vint avec elle, pendant que sa mère restait à la maison. Ayant peu d'entrain pour se lever de bonne heure et sortir, M. Dufault resta au lit plus tard que de coutume. Le rhumatisme fixé au genou faisait encore craquer l'articulation, comme si elle était atteinte d'une sécheresse de synovie.

Maurice avait peu dormi. L'aventure de la veille au bord du torrent était bien faite pour exciter l'imagination et les nerfs d'un jeune homme, même aussi sage, aussi réservé et aussi moral que lui. Cette jeune dame qu'il avait ainsi transportée dans ses bras ne lui inspirait aucun sentiment que sa conscience ne pût avouer ; mais ce qui s'était passé lui avait donné l'idée, pour la première fois peut-être, de s'attacher à une jeune fille qu'il pût aimer, et qui répondît à son affection. Pour tout de bon, Maurice désirait rencontrer cette âme, « sœur de son âme, » qu'on ne trouve qu'une fois ici-bas. Dans ses insomnies agitées, sa pensée allait la chercher parmi celles qu'il connaissait au village et aux environs, mais inutilement. Était-il donc par trop difficile ? On pourrait le croire. Remettant la chose à Dieu, il finit pourtant par s'endormir.

En allant à l'église avec M^{me} Dufault, et pendant le retour, il put

causer avec elle très amicalement, mais toujours avec la réserve et la politesse d'un homme dont la conscience est pure et qui sait rester à sa place.

— Je rends grâce à Dieu, lui dit M^{me} Dufault, de nous avoir conduits dans ce village et chez vous, monsieur Lambert. C'est lui évidemment qui nous a fait prendre un tel chemin. Pour ce qui me concerne, j'étais arrivée avec des idées fausses sur la nature des relations entre Dieu et l'homme. Je ne voyais l'Évangile qu'au travers des superstitions papistes, ou dans la sécheresse du rationalisme protestant. L'égoïsme humain me semblait universel. Dans votre maison, j'ai vu pour la première fois une mère chrétienne et son fils, heureux par une vie en harmonie avec de solides convictions. Cela m'a fait réfléchir sérieusement, et mon excellent mari en a été aussi très impressionné.

— Je vous assure, madame, que nous ne sommes pour rien, ou, en tout cas, pour fort peu de chose, dans les impressions bienfaisantes dont vous parlez. C'est Dieu qui produit en nous «le vouloir et l'exécution,» je le sens bien pour mon propre compte. Mais il est certain qu'une mère comme la mienne est une des plus grandes bénédictions qu'on puisse recevoir ici-bas.

— Lorsque vous nous écrirez pour les affaires de la maison, parlez-nous aussi de vos impressions, de vos expériences chrétiennes. Cela nous sera utile, à moi surtout qui suis encore si jeune. Il est vrai que ma vie a été rude jusqu'à l'époque de mon mariage ; de bonne heure, j'ai dû apprendre à faire plier ma volonté pour obéir au devoir. Vous ne pouvez vous représenter ce qu'est ordinairement l'existence d'une jeune fille qui vit seule à Paris. Si celles de votre village connaissaient leur bonheur, elles en béniraient Dieu et montreraient plus de dignité dans leur conduite. J'ai été vraiment peinée de voir à quel point elles en manquent, en consentant à danser avec des garçons qui peuvent s'enivrer comme des brutes et se montrer dans la rue en l'état hideux où j'en ai vu plusieurs.

— Vous voyez donc bien, madame, que, si je veux un jour chercher une compagne, j'aurai de la peine à la trouver parmi les jeunes filles dont vous parlez. Et quant à épouser une personne élevée à la ville, je ne puis y songer, malgré ce qu'en pense M. Dufault. Pour bien des détails, et même pour l'ensemble de la vie, une femme qui n'aurait pas vécu à la campagne se trouverait malheureuse chez nous.

— Je ne le pense pas. Une jeune femme bien douée, d'un bon caractère et qui aime son mari, se forme très vite à des habitudes différentes de celles de sa famille. L'affection vraie fait à cet égard des miracles.

— Peut-être. En tout cas, si mon choix est une fois fixé, il le sera

complètement. Je n'aimerai jamais à moitié.

M^{me} Dufault ne répondit pas. Qu'aurait-elle pu dire, elle qui avait épousé son mari par simple affection reconnaissante ? En était-elle moins heureuse ? Grave question que nous abandonnons à ceux qui sont capables de la résoudre.

À la maison, pendant la conversation que nous venons de rapporter, M. Dufault entreprenait M^{me} Lambert sur la nécessité d'un prochain établissement pour son fils.

— S'il n'y a personne qui lui convienne à la Rochette, disait-il, est-ce que sa sœur ne peut pas lui découvrir une gentille femme parmi ses amies ? À l'étranger, on fait des connaissances. Mieux que toute autre, elle connaît son frère. Dans un cas pareil, dame ! on ne craint pas d'aller de l'avant. Après tout, le mariage est une affaire qui ne se traite pas toute seule. Il faut s'en mêler activement. Moi, quand j'ai eu l'idée d'épouser M^{lle} Lorins, je l'ai examinée de près pendant six mois consécutifs. C'est dans ce but que je lui avais remis la caisse, et je savais jusqu'à un cheveu ce qu'elle faisait. Elle était sans fortune, c'est vrai, mais j'en avais pour elle. Il ne faut pas que votre fils, madame Lambert, tienne trop à l'argent en se mariant.

— Il y tient si peu, répartit la mère, qu'il épouserait une fille pauvre, pourvu qu'elle lui plût par le caractère, les sentiments et l'intelligence.

— Eh ben, dame ! il doit la trouver, et même mieux que ça. Une fois à Paris, nous voulons nous en occuper.

— Oh ! non, monsieur ; il faut laisser Maurice agir par lui-même.

— Mais c'est que, ma chère madame Lambert, il n'agira pas du tout. Il faut le stimuler. — Ah ! les voici qui reviennent.

Le lendemain, dans la matinée, les deux malles furent placées sur le char, et Maurice conduisit leurs hôtes à la gare, d'où ils devaient prendre le train de Vallorbes-Pontarlier-Paris. En leur disant adieu, M^{me} Dufault ajouta :

— Nous sommes arrivés en étrangers inconnus, et nous nous quittons en amis, pour nous retrouver aussi en amis l'an prochain, s'il plaît à Dieu. Que je vous embrasse encore une fois, ma chère madame Lambert.

Maurice était dans la cour, tenant le cheval par la bride. À la gare, ils se donnèrent de chaudes poignées de main, M. Dufault recommandant encore à Maurice de surveiller sa bâtisse et lui expliquant de quelle manière il ferait les payements.

— Je vous tiendrai compte de votre temps, c'est juste ; mais écrivez-moi toutes les semaines, afin que je sois bien au courant. Adieu, mon cher ami. Si seulement ce malheureux genou était souple comme les vôtres, au lieu de craquer en vrai forcené !

— Adieu, monsieur Lambert, lui dit M^{me} Dufault en lui tendant une dernière fois la main et fixant sur lui ce long regard dans lequel se peignait l'énergie de son caractère : À l'année prochaine, s'il plaît à Dieu !

— Et puis, lui cria M. Dufault de l'intérieur du wagon : ne perdez pas de vue la grande affaire pour vous. Vous savez quoi.

— Merci. Adieu encore, madame et monsieur.

Le train part et Maurice Lambert remonte seul à la Rochette. Le lendemain, un télégramme lui disait :

« Sommes très bien arrivés. Écrivons bientôt. Genou craque. DUFALT. »

Malgré tout, ce fut pour la mère un soulagement de se retrouver seule avec Maurice. Sans doute, elle aimait à causer avec M^{me} Dufault et était heureuse d'avoir pu lui être utile ; mais les propos boutiquiers du mari et son éternel *dame!* la fatiguaient. Pour son fils aussi, elle était bien aise qu'il reprît sa vie ordinaire de tous les jours et le courant paisible de ses pensées. Avec cet instinct qui ne trompe jamais une mère, elle aurait redouté un plus long séjour des étrangers chez elle, et particulièrement des conversations entre la jeune femme et Maurice, bien qu'elle fût assurée de la parfaite réserve de celui-ci et des loyales intentions de M^{me} Dufault. Mais le diable, pensait la prudente M^{me} Lambert, est rusé et habile ; il peut se glisser partout et tenir aux meilleurs des humains le langage que le serpent ancien employa pour séduire notre mère à tous. M^{me} Dufault partie, Maurice était plus libre et mieux placé pour s'occuper de mariage.

À la fin d'une semaine, M^{me} Dufault écrivit qu'ils étaient de nouveau bien installés dans leur appartement de la rue Quincampoix, mais que son mari se sentait la tête fatiguée, comme si le bruit et le mouvement de Paris ne lui allaient plus si bien qu'autrefois.

Maurice écrivit bientôt.

12 octobre.

» Mon cher monsieur,

» Grâce au beau temps et à de nombreux ouvriers, la maison a bien avancé depuis votre départ. On a placé la poutraison²⁴ à l'étage. Encore quinze jours, trois semaines au plus, si cela marche du même train, et l'on pourra couvrir le bâtiment. Les ardoises sont déjà là. Je me réjouis de pouvoir vous écrire que la chose est faite. M. Gossier

24 - [NdÉ] Assemblage de poutres et poutrelles qui forment la charpente. Au Québec on dirait que *le carré de la maison a été élevé*.

met beaucoup d'activité à votre affaire. Il vous prie de lui envoyer 3000 francs à Genève, Nyon ou Lausanne, selon qu'il vous conviendra.

» Nous avons terminé la vendange, qui a été fort belle ; le raisin avait encore bien gagné depuis votre départ. Mes travaux de campagne sont à peu près achevés. Je vais maintenant aller au bois avec Coco, qui ne demanderait pas mieux que de recevoir un morceau de sucre de la main de M^{me} Dufault. Ma bonne mère continue à être vaillante, comme vous la connaissez. Nous parlons souvent de vous ensemble. — Dans le village, rien de nouveau, si ce n'est, hélas ! qu'un ivrogne s'est cassé la nuque en tombant d'une échelle sur les plateaux de sa grange. Jean de Prusse achète beaucoup de vin avec vos 4000 francs.

Donnez-nous bientôt de vos nouvelles. Nous espérons que votre indisposition n'a pas duré. C'était sans doute une suite de la fatigue du voyage. Nos santés sont bonnes, Dieu merci. Adieu, cher monsieur et madame. Recevez nos bien affectueuses salutations.

» Votre dévoué

» M. LAMBERT. »

Ce fut M^{me} Dufault qui répondit :

16 octobre.

« Cher monsieur,

» Mon mari n'est pas assez bien aujourd'hui pour écrire ; il me charge de le faire à sa place et de vous remercier de votre lettre du 12 octobre, ainsi que de vos bons soins à l'Ouchette. Il envoie un chèque de 3000 francs à M. Gossier, et sera bien reconnaissant pour les nouveaux détails que vous nous transmettez prochainement.

» Veuillez m'excuser si je n'écris pas davantage et recevoir, pour madame votre mère et pour vous, nos compliments bien affectueux.

» LLLIA DUFAULT. »

Maurice Lambert à M. Dufault.

10 novembre.

« Cher monsieur,

» Le bâtiment est couvert. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il fait très bien dans le paysage. Chacun trouve que vous aurez une campagne d'été charmante. La position est délicieuse ; la vue splendide des fenêtres de l'étage. Je me réjouis pour vous et pour M^{me} Dufault que vous voyez cela. On peut certainement remercier M. Gossier de la prodigieuse activité qu'il a mise à votre affaire. En trente-cinq jours, la grosse maçonnerie a été expédiée, les pourrai-

sons posées, le toit mis. On va maintenant travailler à l'intérieur, et comme la bise souffle, les murs sécheront très vite. M. Gossier pense que les plafonds pourront être dégrossis avant l'hiver. On pendra ensuite les contrevents, et tout se terminera au printemps. M. Gossier demande 6000 francs.

» Nous espérons que la prochaine lettre nous donnera de bonnes nouvelles de votre santé. Ici, tout va bien, grâce à Dieu. Nos compliments affectueux pour madame et pour vous.

» M. LAMBERT. »

M^{me} Dufault à Maurice Lambert.

Paris, 15 novembre.

« Bien chers amis,

» Nous remercions beaucoup monsieur Maurice pour sa lettre du 10 novembre. J'ai fait le nécessaire pour les 6000 francs demandés par M. Gossier. — Hélas! que ne puis-je aussi faire ce qu'il faudrait pour fortifier mon cher mari! Au lieu d'aller mieux, son état s'aggrave, et tout me fait craindre que cela n'aille de mal en pis. C'est la tête qui s'affaiblit graduellement. Le mot fatal du « ramollissement de cerveau²⁵ » n'a pas été prononcé par le docteur, mais je suis dans une grande angoisse, car je remarque chez mon mari les mêmes symptômes qui m'avaient frappé chez ma tante. M. Dufault, que vous avez vu si plein d'entrain, si gai et toujours de si bonne humeur lorsque nous étions chez vous, est souvent d'une tristesse qui m'épouvante. Il ne peut ni lire ni écrire. Il est parfois sombre, silencieux. Je crois qu'il se frappe beaucoup. Priez pour nous, chers amis. Demandez à Dieu de se tenir près de nous, avec nous, dans nos cœurs, et qu'il nous traite dans son amour de Père céleste. » Votre affectionnée et bien affligée

» LLLIA DUFAULT. »

M^{me} Lambert à M^{me} Dufault.

20 novembre.

« Chère madame et amie,

» C'est de tout notre cœur que nous sommes avec vous et que nous demandons à Dieu de vous ôter l'inquiétude. Vous savez que le Seigneur Jésus a été lui-même dans l'angoisse pour nous, qu'il a passé par toutes nos souffrances, afin de pouvoir les comprendre et les soulager. Qu'il veuille vous fortifier, et aussi vous donner la joie de

25 - [NdÉ] Sénilité?

la guérison de votre cher malade. — Si nous étions encore dans la bonne saison, nous vous proposerions de ramener M. Dufault à la Rochette ; mais l'hiver va être là, et chez nous il n'aurait pas facilement, comme à Paris, les soins d'un bon docteur. — Espérez, chère madame, et prenez courage. Maurice me charge de l'expression de sa plus cordiale sympathie. Soyez sans inquiétude pour les travaux de la bâtisse ; il y tient la main. Nos meilleurs vœux pour M. Dufault, et pour vous, chère amie, l'assurance d'un sincère attachement.

» Veuve LAMBERT. »

M^{me} Dufault à M^{me} Lambert.

30 novembre.

« Chère bonne madame,

» Merci pour votre chère lettre du 20 novembre. Je n'ai pas la force de tenir une plume et cependant il le faut. La maladie marche à pas de géant. Je n'ai plus aucun espoir. La moindre congestion, le moindre effort couperait le fil de cette vie encore si pleine et si ferme il y a deux mois. Mon cher mari a beaucoup prié quand il a compris sa situation, et il est maintenant paisible. De temps en temps il dit des paroles comme celles-ci : « La volonté de Dieu soit faite ! » Ah ! chère madame Lambert, qu'elle est incompréhensible cette souveraine volonté ! Je courbe la tête et je m'humilie devant elle. Écrivez-moi, ne fût-ce qu'un mot. Je suis si seule.

» Votre toujours plus affligée,

» LILIA DUFAULT. »

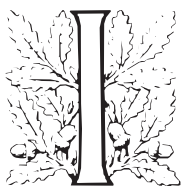
M^{me} Lambert allait répondre le lendemain, lorsqu'elle reçut un télégramme en ces mots :

« Tout est fini. Ce matin, à cinq heures, il a rendu le dernier soupir.

» LILIA D. »

CHAPITRE VIII

Conséquence inévitable



Il était donc mort, ce bon M. Dufault. Retiré du commerce à cinquante-quatre ans, après avoir beaucoup travaillé et fait fortune, il avait épousé une jeune fille pauvre, mais d'un caractère sûr, d'une conduite pure, d'une intelligence peu ordinaire et d'une remarquable beauté. Il profita de son voyage de noces pour faire une cure à Baden, passa de là quelques semaines à la Rochette, revint à Paris, et, deux mois plus tard, il s'éteignait comme la lueur vacillante d'un lumignon.

N'est-ce pas là le sort de bien des heureux et des riches de ce monde? Aussitôt qu'ils croient pouvoir jouir de leurs biens et se reposer de longs labeurs, l'implacable destinée s'attaque à eux et leur fait comprendre que tout bonheur humain n'est qu'une vanité. Heureux alors ceux dont le trésor est placé plus haut que ce monde! Ceux-là seulement peuvent dire avec un prophète: « Quoi qu'il en soit, je me repose en Dieu; c'est de lui que vient ma délivrance. »

M. Dufault eut la consolation de s'en aller en paix, vers Celui qu'il avait appris tardivement à connaître et à aimer comme son Sauveur. Sa fin fut douce, exempte de longues et douloureuses souffrances. Assez intelligent pour la prévoir, il régla ses affaires lui-même d'abord après son mariage, laissant à sa jeune femme le soin de les diriger quand il ne serait plus.

M^{me} Lilia le regretta sincèrement, bien qu'elle n'eût pas eu pour lui cette fleur d'affection qui porte un autre nom. M. Dufault était presque pour elle un père, et c'est en bonne partie pour cela qu'ils se Voussoyaient. Lorsque l'un et l'autre commencèrent à croire en Dieu et à l'aimer, ils s'aimèrent aussi davantage. La connaissance vraie du Seigneur épure et sanctifie tout.

C'était durant leur séjour à la Rochette que ce grand changement s'était fait en eux ; aussi M^{me} Dufaut en gardait-elle aux Lambert, mère et fils, le plus reconnaissant souvenir.

Dès qu'elle put le faire, elle écrivit une lettre pleine d'affection à M^{me} Lambert, et lui raconta en détail les derniers temps de la vie de M. Dufault. Elle lui fit part aussi de ses dispositions testamentaires. M. Dufault n'avait plus qu'un seul parent, cultivateur en Poitou, auquel il donnait le cinquième de sa fortune, soit une somme ronde de 100 000 francs. Le brave cousin paysan fut sur le point d'en perdre la tête, tant fut grande l'émotion que lui causa cette nouvelle. Il y comptait si peu que, depuis des années, il n'avait pas donné signe de vie à M. Dufault. Celui-ci faisait quelques legs pies : hôpitaux, asiles pour l'enfance, etc. Le reste de la fortune passait à la jeune veuve en toute propriété. M^{me} Dufault expliquait ensuite ceci :

« J'ai été bien émue, chère madame et bonne amie, en trouvant dans le testament l'article additionnel ci-après :

« Je lègue à M. Maurice Lambert, de la Rochette au canton de Vaud, Suisse, 5000 francs. C'est un petit souvenir d'amitié et de reconnaissance. M. Lambert et sa mère ont été des bienfaiteurs pour ma femme et pour moi. Ce jeune homme sera, du reste, appelé à rendre bien des services à ma femme, pour la maison de campagne que je fais construire à la Rochette. Je fais les meilleurs vœux pour son bonheur. »

» J'aurai donc cette somme, continuait la lettre de M^{me} Dufault, à la disposition de monsieur votre fils. Selon qu'il le préférera, je la lui remettrai, ou en bonnes valeurs françaises, ou en un chèque payable à Genève. Comme le disait mon cher mari dans l'article dont je vous transmets la copie, j'aurai bien besoin des conseils et des avis de M. Lambert pour la campagne de l'Ouchette. Moi-même j'y entends peu de chose ou rien. M. Maurice aura l'obligeance de correspondre avec moi pour tout ce qui se rapporte à la construction même et à l'arrangement général du terrain. Puisque M. Dufault avait eu l'idée de cette maison, je tiens à la garder, mais sans savoir si je pourrai jamais l'habiter. À vingt et un ans, veuve et seule, j'ai besoin plus que personne de la protection de Dieu. Heureusement j'ai une certaine connaissance des affaires d'argent ; puis, ma brave Eudoxie m'est très fidèle. C'est une fille d'âge mûr, pratique et d'un sens droit. Pour le moment, je ne change rien à ma situation ; je garde le même appartement et suis bien décidée à rester chez moi, occupée à des travaux utiles. Pourrai-je aller voir au printemps cette jolie habitation que nous avions rêvée ? Je ne sais si j'en aurai le courage. D'ici là, j'ai bien le temps de mourir. Adieu, chère madame et fidèle amie. Je vous

embrasse tendrement. Mes amitiés à M. Maurice.

» Votre affectionnée pour la vie,

» LILIA DUFAULT. »

Peu de jours après le départ de M. et de M^{me} Dufault pour Paris, M^{me} Lambert et son fils causaient un soir de projets d'avenir. Comme c'était souvent le cas, ils s'entretenaient de mariage pour Maurice. À force de chercher, sa mère avait eu l'idée qu'une fille de Vizindru, nommée Éléonore Castelle, lui conviendrait. Elle était intelligente, d'un extérieur agréable et n'avait rien d'évaporé, de guindé ou de prétentieux, comme tant d'autres jeunes filles. La famille Castelle était honorable, mais il ne fallait pas compter sur de la fortune. On savait très bien qu'il n'y en avait pas. Maurice n'eut point l'air de rejeter la chose trop loin, sans cependant faire la moindre démarche dans le sens désiré par sa mère. Pendant la maladie de M. Dufault, il n'en fut presque plus question. Et depuis la mort de ce dernier, M^{me} Lambert ayant voulu reprendre le sujet, Maurice lui dit avec une certaine vivacité qu'il n'y pensait plus et qu'il serait inutile de lui en reparler.

— As-tu quelque autre personne en vue ? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, ma mère : dans ce moment il m'est impossible de m'occuper de mariage. J'ai trop de choses dans la tête, soit pour nous, soit surtout pour la propriété de M^{me} Dufault.

Il aurait pu ajouter : j'ai trop de choses dans le cœur. Mais il ne se sentait pas libre encore de les dire, ces choses, qui certainement eussent causé bien de l'effroi à l'excellente femme. Il est de fait que, depuis longtemps déjà, Maurice considérait M^{me} Dufault, non seulement comme le type de la beauté extérieure, mais comme un modèle de vertu, d'intelligence saine et pratique. Lorsqu'il pensait à elle, il se sentait placé sous son regard si doux, si profond et si pénétrant. Il y avait dans une telle individualité des trésors pour celui qui saurait les mettre en œuvre. « Ah ! se disait-il, si je pouvais rencontrer sa pareille sur la terre, fût-elle couverte de haillons, je mettrais mon bonheur à l'aimer. Mais sans doute qu'elle n'existe pas ; et quant à celle que j'ai vue, elle ne sera jamais pour moi que la femme, respectée et admirée, de l'homme fortuné auquel son sort est lié. Avec le secours de Dieu, je resterai fidèle à mon devoir d'honnête homme et de chrétien. »

Et il y était parvenu. La lutte fut courte, absolument décisive. Mais il est permis de penser que le départ de M^{me} Dufault fut un bonheur pour Maurice Lambert.

Lorsque la mort inattendue de M. Dufault vint rendre à sa veuve sa liberté, le cœur du jeune homme fut atteint par un sentiment d'une

intensité redoutable. Aimer cette jeune veuve, il le pouvait maintenant. Il se nourrit de cette idée, au point d'en devenir parfois si préoccupé que sa mère n'y comprenait plus rien. Était-ce bien là ce fils autrefois si gai, toujours si plein d'entrain, toujours si actif ? Le dimanche, il allait rôder autour de la maison de l'Ouchette, et il se représentait parfois que, changeant de nom par un second mariage, elle viendrait, dans un an, s'installer dans la jolie habitation avec son nouvel époux. Et lui, Maurice, qui aurait tout préparé pour les recevoir, serait leur très humble serviteur peut-être, et le témoin de leur affection. Il tombait alors dans une tristesse amère, dont il avait honte lui-même, mais qu'il ne savait comment repousser. Les 5000 francs reçus si généreusement de M. Dufault lui faisaient regretter encore davantage cet homme bon et aimable, malgré son argot boutiquier. « Si M^{me} Dufault revient seule ici, se disait-il encore, il faudra que je quitte le village. Elle ne pourrait habiter chez nous avant d'être dans sa maison, et je ne suis pas assez sûr de moi pour la voir souvent sans lui laisser lire dans mon cœur. Alors, je tomberais dans un nouvel abîme, car il est bien évident que je ne serai jamais en position de demander sa main. »

D'autres fois, lorsqu'il se calmait et que la confiance en Dieu reprenait le dessus, il éprouvait que c'était pourtant un bonheur d'aimer, même sans espoir de retour et tant qu'il pouvait le faire en toute bonne conscience. Un tel état moral ne ressemblait guère à ce que des romanciers français racontent des mœurs parisiennes de notre époque.

Dans les lettres de Maurice à M^{me} Dufault, il se bornait à traiter les affaires, craignant toujours que son cœur ne dictât à sa plume des mots capables de révéler son amour. D'ailleurs, il faut le dire, Maurice Lambert respectait le deuil de celle qu'il n'avait jamais vue en vêtements noirs ; et pour rien au monde il n'eût voulu se rendre coupable du moindre manque de tact. De temps en temps, une phrase finale aurait pu donner à réfléchir à M^{me} Dufault, bien que ce qui s'y trouvait fût naturellement à sa place. Ainsi : « Nous pensons beaucoup à vous, madame ; il nous semble, à ma mère et à moi, que vous êtes encore ici, comme en automne. Que n'y êtes-vous en réalité, heureuse comme autrefois ! N'oubliez pas non plus vos amis de la Rochette. — Je demeure votre sincèrement affectionné et respectueux,
M. LAMBERT. »

L'hiver se passa de cette manière. Au printemps, la maison de l'Ouchette fut terminée, et, le 24 juin, les clefs remises à Maurice. À cette époque, M^{me} Dufault lui écrivit pour le remercier de tout ce qu'il avait fait pour elle. Sa lettre se terminait ainsi :

« Je vous suis bien redevable, cher monsieur, pour votre dévouement si complet à mon égard. Vous m'avez rendu de nombreux et importants services, sans parler même du danger auquel vous vous êtes exposé deux fois dans la rivière pour M. Dufault et pour moi. Je sens que nous sommes des amis, et j'espère bien que nous le serons toujours. » Votre reconnaissante,

» LILIA DUFAULT.

» P. S. J'envoie ma photographie à M^{me} Lambert ; envoyez-moi aussi les vôtres, pour que je les mette dans l'album des amis. »

En lisant cette lettre, mais surtout en revoyant cette image chérie, Maurice eut une vive émotion. Il se contenta néanmoins et ne laissa rien voir de plus à sa mère, qui du reste n'en voyait et n'en comprenait que trop chaque jour, depuis quelque temps.

Dans la première semaine de juillet, le facteur apporta, le samedi matin, deux lettres, l'une de Paris, à bord noir, l'autre émanant de l'autorité militaire suisse. Celle-ci donnait à Maurice l'ordre d'aller passer deux mois à Thoun ; l'autre était de M^{me} Dufault, qui annonçait sa visite pour la semaine suivante. Elle avait, disait-elle, absolument besoin de revoir ses amis, sa nouvelle maison et les lieux où elle avait fait de si agréables promenades en automne de l'année précédente. Les deux photographies de la mère et du fils lui avaient fait un vif plaisir. Depuis huit mois, les traits de Maurice avaient pris quelque chose de plus viril ; sa moustache était grande et ferme, comme celle d'un homme de vingt-quatre ans, fort et bien portant. Le regard était doux, avec une teinte de sérieuse résignation. La photographie de M^{me} Lambert était parfaite. Celle de M^{me} Dufault donnait à ses yeux leur pénétrante et douce lumière. Elle paraissait encore plus belle dans sa simple robe de deuil, avec sa magnifique chevelure, que dans son ancienne élégance de l'automne précédent.

— Cela s'arrange justement pour que je ne sois pas ici en même temps qu'elle, dit Maurice. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. J'aurais été pourtant bien heureux de la revoir. Tu le lui diras.

— Oui. Que faudra-t-il lui dire d'autre ?

— Ce que tu voudras. Rien, je pense. Je tâche de me prouver à moi-même que Celui qui est maître de son cœur est plus fort que celui qui prend des villes. Pour moi, je crains bien de n'être jamais le maître du mien ; et quant à prendre des villes, je m'en passe.

Maurice prit ses arrangements pour cette longue absence. Un bon ouvrier du village, homme marié, le remplacerait. Il fallait achever de récolter les foin, moissonner ensuite le blé, puis soigner aussi la vigne. Chaque saison de l'année ramène pour le cultivateur une série

de travaux différents. À la campagne, il n'y a jamais de chômage pour les bras.

Le surlendemain donc, Maurice partait pour Thoune, bien décidé à remplir son devoir, mais le cœur tout plein de la pensée de cette visite à laquelle il n'assisterait point.

CHAPITRE IX

Une surprise



En même temps que Maurice prenait le train pour Thoune, M^{me} Dufault entrait, à Paris, dans un wagon pour Pontarlier et Jougne-Eclépens. Dans le compartiment où elle prit place, il y avait deux dames, l'une ayant la tournure et les grandes dents d'une vieille demoiselle anglaise, l'autre, jeune et fraîche, du même âge à peu près que M^{me} Dufault. On pouvait penser que la seconde appartenait à la classe des gouvernantes qui, bien élevées, donnent des leçons de français aux jeunes enfants et mangent à la table de la famille. Celle qui se trouvait en face de M^{me} Dufault avait un air digne et réservé, assez distingué même. Elle avait de belles couleurs, une peau solide, annonçant un bon tempérament. Comme elle occupait un des deux coins de derrière, elle offrit fort aimablement à M^{me} Dufault de le lui céder, pour peu qu'elle s'y trouvât mieux qu'à une place de milieu ou de devant.

— Merci, madame, répondit M^{me} Dufault ; cela m'est tout à fait égal. Si vous avez déjà voyagé cette nuit, vous êtes sans doute plus fatiguée que moi.

— J'ai, en effet, quitté avant-hier le nord de l'Angleterre, dit la jeune personne ; mais je suis habituée aux voyages. Allez-vous peut-être en Suisse, madame ?

— Oui, dans le canton de Vaud.

— Moi aussi ; je suis bien contente de n'être pas seule pour cette destination.

Ici, la vieille demoiselle adressa la parole en anglais à celle qui venait de causer avec M^{me} Dufault. La jeune fille répondit aussi en anglais, avec une facilité annonçant que cette langue lui était familière.

« Voilà une Suisseuse qui en sait plus que moi, se dit M^{me} Dufault. Il faut que j'apprenne aussi l'anglais. Je suis une véritable ignorante. »

Comme elle faisait cette réflexion, la jeune inconnue ouvrit un petit sac de voyage et en tira une lettre dont l'adresse frappa tout de suite M^{me} Dufault. Sans l'avoir cherché, elle n'avait pu faire autrement que de lire : *Mademoiselle Marie Lambert*. Cette écriture, qu'elle croyait reconnaître, et le nom *Lambert* donnèrent une certaine émotion à M^{me} Dufault.

— Pardon, madame, dit-elle : sans le vouloir, je viens de lire l'adresse de votre lettre avec un vif intérêt. Seriez-vous peut-être mademoiselle Lambert, de la Rochette ?

— Oui, madame. D'où, je vous prie, connaissez-vous mon nom et ma famille ?

Puis tout à coup, se ravisant, elle dit :

— Serait-ce bien possible : madame Dufault ? Pour toute réponse, celle-ci porta son mouchoir à ses yeux et tendit une main à la sœur de Maurice.

— Oh ! mais, quelle coïncidence ! dit Marie Lambert. Et vous allez à la Rochette, madame ?

— Chez votre mère : je devrais dire chez mes bons et chers amis. Je me suis décidée subitement à donner un mois de congé à ma domestique pour qu'elle puisse aller visiter sa famille, et comme il faut absolument que je voie la maison dont votre frère a surveillé la construction, je me suis mise en route pour la Suisse, bien que je redoute de me retrouver seule dans votre heureux village. Quel bonheur d'y arriver avec vous !

Et de nouveau elle lui prit une main, qu'elle garda un bon moment dans la sienne, à la quasi stupéfaction de la demoiselle anglaise.

— Moi aussi, dit Marie Lambert, j'ai un congé de quatre semaines. C'est à peine si ma lettre me devancera de quelques heures. Est-ce qu'on vous attend ?

— Oui, sur ma demande, votre frère a télégraphié qu'on pouvait me recevoir, mais qu'il partait pour un service militaire de deux mois à Thoune.

— Ah ! ce serait vexant de ne pas le trouver. S'il est parti et qu'il ne puisse obtenir un congé, j'irai lui faire une visite.

— Je regretterais aussi beaucoup de ne pas le voir, car, outre que je l'aime bien, j'ai beaucoup de conseils à lui demander pour mes affaires. M. Dufault avait de lui la plus haute opinion ; il regrettait de ne pas l'avoir eu pour associé dans son commerce.

— Ne pensez-vous pas, madame, que mon frère est plus heureux dans sa vie simple, intelligente et active, telle que vous la connaissez,

qu'il n'aurait pu l'être dans ce qu'on appelle *les affaires*?

— Oui, sans doute; mais mon mari regrettait que ses remarquables facultés fussent arrêtées dans leur essor par des travaux très honorables certainement, mais qui ne peuvent conduire à la fortune. C'est à ce point de vue-là qu'il aurait désiré pouvoir être utile à son jeune ami.

— C'était bien aimable de la part de M. Dufault; mais j'aurais vu avec chagrin mon frère quitter l'agriculture pour aller vivre dans une grande ville et y consumer ses forces dans une fiévreuse activité.

— Je vous comprends, mademoiselle; moi aussi, bien que Parisienne, je serais heureuse de m'établir à la campagne pour y cultiver des légumes et des fleurs. Ce morceau de terre que nous avons acheté à la Rochette, avec la maison que nous y avons fait bâtir, suffiraient complètement à mes désirs. Mon âme a besoin du sentiment de la présence de Dieu dans la nature, et j'aime à étudier un peu, à réfléchir. Mais que faire là, seule avec une domestique? Ce n'est pas possible; aussi, malgré le chagrin que j'en aurais, je pense qu'il faudra me décider plus tard à vendre la petite propriété de l'Ouchette.

— Ce serait bien dommage. On dit qu'elle est si jolie, et la situation charmante.

— Pour le moment, je ne décide rien. Je vais voir, avec quelques idées d'arrangements à faire autour de l'habitation. C'est pour cela que j'aurais besoin des bons avis de votre frère.

Cette première conversation entre Marie Lambert et la jeune veuve fut suivie de plusieurs autres pendant le reste du voyage. Elles firent ainsi bonne connaissance et arrivèrent à la Rochette dans la soirée. M^{me} Lambert avait reçu la lettre de sa fille et leur avait préparé un petit souper.

Le lendemain matin, quand M^{me} Dufault se retrouva sur la galerie, en plein soleil, elle eut comme un saisissement très vif à la pensée de tout ce qui lui était arrivé depuis une année. Passer tout d'un coup d'une position bien humble et précaire, à une sorte d'opulence; devenir la femme d'un homme respectable, dont l'intelligente activité s'était toujours exercée sur des objets de boutique, et dont l'esprit n'avait pas une grande portée, mais qui avait su la distinguer entre tant d'autres partis plus convenables pour lui; arriver à la Rochette par l'effet d'une simple fantaisie de touristes; faire la connaissance des Lambert, chez lesquels son cœur s'était rapproché de Dieu et avait compris l'Évangile; s'y créer pour l'avenir un séjour d'été; puis, la mort venant emporter en peu de temps le vieillard auquel son soit temporel était lié. Et aujourd'hui, huit mois après l'événement qui lui rendait sa liberté et lui assurait une fortune considérable, se retrouver

en deuil dans la demeure où son mari avait fait de si bons rires et s'était si bien trouvé ! Les souvenirs se pressaient en foule dans son cœur et dans sa mémoire. Tout repassait comme un tableau vivant aux yeux de son esprit. L'épisode relatif à la traversée du torrent ne fut pas le dernier à se reproduire de cette manière, et de nouveau elle se sentit comme portée à travers l'onde rapide et les cailloux glissants par ce vaillant jeune homme au cœur si doux et si pur. Combien d'autres, à la place de Maurice, eussent fait valoir le service rendu, tandis qu'il n'avait jamais reparlé de cet incident.

Avec Marie Lambert, M^{me} Dufault alla voir la maison. C'était bien joli, mais profondément solitaire. L'herbe était fauchée, ce qui permettait de circuler librement partout. La place du potager était minée, le sol nivelé ; mais aucune culture n'y avait été introduite, M^{me} Dufault ayant demandé que tout fût laissé dans le provisoire. L'extérieur et la forme du bâtiment s'harmonisaient bien avec cet endroit gracieux et paisible. Les murs étaient d'une teinte claire, les contrevents verts. Sous la feuillée des grands bois voisins, le ruisseau faisait entendre un doux murmure à quelque distance ; et dans les champs étagés plus bas, des blés superbes dressaient leurs épis déjà légèrement dorés. À l'intérieur du bâtiment, les parquets, les armoires, les papiers peints et les plafonds, tout se présentait dans un état de neuf bien fini et de ravissante propreté. Devant la maison, une jolie fontaine gazouillait en tombant dans un bassin de granit, fourni par l'un des blocs erratiques découverts dans le sol.

— C'est si joli, cela me plaît tellement, disait M^{me} Dufault, que jamais je n'aurai le courage de le vendre. Si je ne puis l'habiter et que votre frère se marie bientôt je serai capable de lui dire de s'y établir avec sa femme, à la condition de m'y recevoir en pension pendant la belle saison, avec ma brave Eudoxie.

— C'est une pensée bien aimable, dit Marie, mais que deviendrait ma mère seule au village ?

— Elle ne serait pas seule, chère mademoiselle Marie, car je suppose que vous vous établiriez aussi et viendriez prendre la place du fils de la maison.

— Ce sont de trop beaux projets, chère madame. D'après ce que dit ma mère, il paraît que Maurice, depuis quelque temps, ne supporte absolument pas qu'on lui parle de mariage. Une conversation sur ce sujet le laisse triste et découragé.

— C'est bien étonnant. Nous en avons causé souvent l'année dernière avec lui et mon mari, et il en parlait volontiers, tout en convenant qu'il ne trouverait pas facilement une compagne comme il la lui faudrait. Mais je crois qu'il n'a jamais cherché résolument à la rencontrer,

Marie ne répondit pas. Était-elle au courant des sentiments de son frère, ou les avait-elle simplement devinés ? Cette dernière supposition est fort possible. Sur ce point-là, les jeunes filles sont perspicaces, surtout lorsqu'elles ne sont pas en cause directement. Quant à M^{me} Dufault, elle ne se doutait point de la vraie situation. Elle n'avait pas revu Maurice Lambert, et l'on sait que dans ses lettres il ne laissa jamais la plume dévoiler ce qu'il cachait au fond du cœur. De son côté la mère, en femme prudente, n'ouvrit pas la bouche sur les préoccupations intimes de son fils.

Trois semaines se passèrent ainsi en douces causeries entre les deux nouvelles amies. Un jour M^{me} Dufault demanda si Marie consentirait à lui donner quelques leçons d'anglais.

— Je désire, dit-elle, me mettre à l'étude de cette langue, dès mon retour à Paris. Je prendrai une bonne maîtresse ; mais je voudrais pourtant n'être pas table rase pour commencer avec elle.

— Je lirai très volontiers avec vous, dit Marie. Si l'on veut se donner de la peine, on avance rapidement. C'est ainsi que mon frère a appris joliment d'anglais tout seul, après en avoir fait avec moi pendant un été, il y a deux ans.

— Comment ! il sait l'anglais ?

— Assez pour parler des choses usuelles et pour lire les auteurs faciles. Il lui faudrait un séjour de six mois en Angleterre ; cela irait bientôt tout seul.

— C'est un jeune homme étonnant, dit M^{me} Dufault. À sa place, si j'avais su l'anglais, je n'aurais pu tenir ma langue en sa présence. Et lui ne s'est jamais prévalu de sa supériorité.

C'était un samedi au soir que les deux amies causaient de cette manière. La lune venait de se lever, rafraîchissant l'air échauffé durant le jour par un ardent soleil de juillet. Il aurait fait bon se promener autour du village. Au moment où Marie allait engager M^{me} Dufault à sortir avec elle, la porte s'ouvrit pour donner passage à un militaire dont le teint bronzé et la moustache tombante ne rappelaient guère le frais visage et la barbe cotonneuse de Maurice Lambert.

— C'est pourtant bien moi, dit-il à Marie en entrant, lors même que tu n'as pas l'air de me reconnaître.

Marie se jeta dans ses bras, puis il serra sa mère dans les siens et l'embrassa tendrement. Venant ensuite à M^{me} Dufault, la jeune veuve lui tendit les deux mains en disant :

— Monsieur Maurice, vous savez que je suis une ancienne amie. Combien mon mari vous estimait et vous aimait !

On a beau être fort et courageux, on a beau porter un élégant uniforme et un grand sabre à fourreau de métal, il suffit de la voix

d'une femme qu'on aime et qui vous presse les mains pour troubler l'âme et faire bondir le cœur.

— Mon cher enfant, dit la mère, n'es-tu pas bien fatigué ? Tu es venu à pied de la gare ici. Pourquoi ne nous avoir pas prévenues ? J'aurais envoyé Louis avec le char.

— Ma bonne mère, à onze heures je ne savais pas même que je pourrais partir. Quelques minutes après, j'obtenais un congé et je courais au train. C'est grâce à M^{me} Dufault qu'on m'a laissé venir. J'ai affirmé qu'elle m'attendait pour des affaires importantes.

— Comme vous avez bien fait de dire cela ! dit M^{me} Dufault. Et, dans le fait, c'est la vérité.

Ici, Marie Lambert adressa en anglais une question à son frère, qui répondit dans la même langue, et entra dans quelques explications.

— J'espère que ceci n'est pas une trahison, dit M^{me} Dufault, et que vous ne dites pas du mal de moi ni l'un ni l'autre.

— Soyez sans crainte, répondit Marie. Mon frère m'explique qu'il repart déjà demain à midi, et qu'il doit avoir une déclaration de notre syndic, pour constater que sa présence ici était nécessaire.

— Déjà demain ! dit la mère. Es-tu donc indispensable là-bas ?

— Pas le moins du monde. C'est la règle, et il faut s'y soumettre. Mais sais-tu que je n'ai pas dîné, ma bonne mère, et que, malgré le bonheur de vous revoir, je tombe de faim ?

On s'empessa de servir le voyageur, faisant cercle autour de lui, et passant ainsi une délicieuse soirée.

CHAPITRE X

Question et réponse



avant de se séparer, on décida de l'emploi de la matinée du lendemain. Maurice repartant déjà à onze heures, il fallait mettre le temps à profit. Dès qu'il fut debout, en vêtements d'été et pendant que Marie brossait l'uniforme, il se fit donner la déclaration requise du syndic.

On se mit ensuite à déjeuner. Dans le costume habituel qu'elle lui connaissait, M^{me} Dufault retrouva bien ses traits et sa tournure, mais avec un air d'*homme* qu'il n'avait pas à ce degré l'automne précédent. Elle en éprouva comme une sorte de respect involontaire, mais d'une grande douceur. Elle se sentait heureuse d'avoir pour ami et pour conseiller dans ses affaires, un homme aussi capable, aussi dévoué, d'un caractère si noble et vraiment distingué. Qu'eût-elle pensé si elle avait su à quel point elle troublait sa vie intérieure autrefois si paisible ? Probablement elle eût fui le plus tôt possible un lieu où sa présence causait de tels ravages. Son regard autrefois si pénétrant avait maintenant de la peine à soutenir celui de Maurice, regard qui certes n'avait rien de terrible ou de trop investigateur. Après le déjeuner, les trois jeunes gens partirent pour aller visiter l'Ouchette. La mère resta pour préparer un semblant de repas à son fils. C'est presque toujours comme cela ; les jeunes se promènent, pendant que les vieux sont occupés à ce qui peut être agréable ou utile à leurs enfants. Depuis que le monde existe, et même dans les temps où l'autorité paternelle était presque sans bornes, on suivait probablement déjà le même système. Je base cette hypothèse sur la puissance des affections maternelles et sur la faiblesse des parents. En nos jours, on pourrait la baser aussi sur l'égoïsme naturel des enfants ; et je le dis pour ceux d'entre ceux qui seraient atteints de cette vilaine maladie morale.

Quoi qu'il en soit, M^{me} Dufault et les deux Lambert frère et sœur, se rendirent ensemble à la nouvelle campagne. La rosée avait déjà disparu sous les rayons d'un soleil étincelant. Chemin faisant, M^{me} Dufault dit qu'elle hésitait entre deux partis extrêmes : ou bien, vendre sa propriété telle quelle et n'y plus penser ; ou bien, faire compléter les arrangements nécessaires, meubler la maison, et venir y passer l'été suivant avec sa domestique Eudoxie.

— Que me conseillez-vous, monsieur Maurice ? dit-elle en finissant.

— Je suis embarrassé pour vous donner un conseil judicieux, madame. Il est clair que si la maison et la situation ne vous plaisent pas, il ne faut pas y venir. Si, au contraire, vous l'aimez et y tenez, c'est alors le cas de faire des plantations d'arbres en automne, de régler ce qui concerne le potager, de terminer les abords de l'habitation, etc. Il me semble même que, si vous vous décidiez plus tard à vendre, les arrangements et les travaux dont je parle ne seraient pas de l'argent mal employé.

— Eh bien, je suivrai votre avis. Sans préjuger la question d'une vente, je pense donc qu'il faudra terminer ce qui est commencé. Voulez-vous avoir la bonté de diriger tout cela ? Je vous donnerai carte blanche.

— Je ferai, madame, tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous contenter.

— Merci. Pour le potager, je vous laisserai un volume de Gressent, qui traite de ces matières à un point de vue nouveau. On me dit qu'en France, les procédés de ce cultivateur sont estimés. J'ai lu en chemin quelques chapitres de son livre, et cela m'a paru intéressant. Si j'habite l'Ouchette, je voudrais y cultiver moi-même des fleurs et des légumes, quitte à prendre un ouvrier pour bêcher les carreaux de mon jardin.

— Je m'offre en cette qualité, dit Maurice avec un triste sourire ; et je vous ferai de bon ouvrage, pas trop cher.

Pendant qu'ils causaient ainsi, Marie Lambert s'était un peu attardée à cueillir des fleurs au bord d'une haie, en sorte qu'ils étaient seuls. M^{me} Dufault s'arrêta incontinent, puis, regardant Maurice comme autrefois, elle lui dit :

— Je croyais que vous ne faisiez jamais de plaisanteries, même très innocentes.

— Aussi n'en fais-je pas. C'est sérieusement que j'offre de travailler chez vous comme ouvrier.

— Eh bien, moi, monsieur Lambert, je vais vous faire une proposition et très sérieusement aussi. J'en ai déjà parlé à votre sœur. Mariez-vous, — vous le devez à vous-même et à votre mère, —oui, mariez-

vous : je vous loue l'Ouchette gratis, à la condition de venir l'habiter avec votre femme, et de m'y recevoir en pension, moi et ma domestique, pendant la saison d'été. Cela vous convient-il ?

Maurice fut sur le point de se déclarer, mais la robe de deuil de M^{me} Dufault, le sentiment d'une haute convenance et la probabilité d'un refus positif le retinrent dans un silence respectueux. Il le rompit pour répondre à voix basse.

— Votre proposition me touche infiniment ; je vous en ai la plus vive reconnaissance. Mais je vois trop bien venir que je ne me marierai jamais. Ma sœur, oui, elle épousera un homme digne d'elle, qui l'aime et qu'elle aime ; moi, je dois me résoudre à n'être jamais aimé.

— Pourquoi donc ?

— Je ne puis vous le dire aujourd'hui, madame ; plus tard, si vous m'y autorisez, je vous l'écrirai à Paris.

— Eh bien, j'y compte. Je serai votre confidente. Vous avez tout ce qu'il faut pour rendre une aimable femme heureuse. Votre mère a besoin d'une aide aussi. C'est donc convenu ; vous me direz tout, et, si je puis vous être utile, je le ferai de bien bon cœur.

Et, pour affirmer encore mieux sa parole, M^{me} Dufault donna à Maurice une bonne poignée de main.

Avant de partir, il ne voulut qu'un peu de bouillon et un verre de vin. Son émotion était concentrée, mais réelle et profonde. Après les adieux à sa mère et à sa sœur, il tendit sa forte main à M^{me} Dufault, qui lui dit en donnant la sienne :

— Ah ça, je compte sur la promesse que vous m'avez faite.

C'en était bien trop pour le pauvre Maurice. M^{me} Dufault, si clairvoyante qu'elle fût, ne se doutait point de ce qui se passait dans le cœur du jeune homme. Sur ce point-là, il y avait de sa part un véritable aveuglement ; la simplicité qu'elle avait mise à lui parler de mariage depuis qu'elle le connaissait, était peut-être aussi la cause de l'ignorance dans laquelle elle était restée.

Lorsque le mois d'août fut passé, Maurice étant de retour à la Rochette, Marie Lambert en Angleterre et M^{me} Dufault depuis longtemps à Paris, il prit un jour son grand courage et écrivit la lettre suivante :

15 septembre 1874.

« Chère madame,

» Dans peu de jours, je mettrai des ouvriers à l'Ouchette pour les travaux dont nous sommes convenus. J'ai choisi les arbres dans de bonnes pépinières. On les plantera dès le mois de novembre.

» Mais c'est pour vous parler d'autre chose que je prends la plume.

Je vous ai promis une explication devant laquelle je recule, et que je dois pourtant vous donner, puisque je m'y suis engagé. Vous m'avez conseillé de me marier, et je vous ai fait une réponse qui a provoqué de votre part la question .pourquoi donc ? *Ce pourquoi*, le voici.

» J'aime ardemment, mais sans aucun espoir, une personne qui me témoigne une sincère amitié et une confiance dont je suis infiniment honoré et reconnaissant. Lorsque je fis sa connaissance, il y a un an, elle n'était pas libre. Il ne m'était pas permis de penser à elle, et je puis dire en vérité que ma conscience ne me reproche rien à cet égard. Mais du moment où une grande épreuve lui rendit sa liberté, j'ai senti mon cœur se tourner vers elle comme l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle. Ma pensée ne s'en est plus détachée, et le revoir n'a fait qu'augmenter l'intensité de mon sentiment.

» Voilà où j'en suis. Voilà où je resterai tant qu'il me sera permis d'y demeurer. Bien que je ne considère pas, comme la grande affaire de la vie, la position que donne la fortune, mais bien l'état du cœur et des convictions, je n'oserais pas me présenter résolument et être présomptueux au point de croire que je pourrais être accepté. Ce serait un trop grand bonheur pour moi d'être aimé. Comment me serait-il possible de l'espérer ! — Voilà, très chère madame, toute ma confession, toute ma réponse à votre pourquoi.

» Après cela, je vous supplie de ne pas me retirer votre confiante amitié. Tant que vous serez libre, je resterai, je l'espère, assez fort pour me maîtriser et ne pas vous devenir désagréable par des importunités. Je vous ai offert de travailler à la journée comme un ouvrier, pour avoir seulement le bonheur de vous voir : je pourrai le faire, croyez-moi. Quoi qu'il arrive, très chère madame, soyez persuadée que jamais cœur d'homme sur la terre ne vous aimera autant que celui qui signe en tremblant son nom.

» M. LAMBERT. »

Cette lettre partie, Maurice retrouva du calme. Il s'était expliqué franchement. Sa position morale en devenait meilleure. « À la garde de Dieu, se dit-il ; j'ai fait mon devoir. »

Une dépêche arriva déjà le lendemain au soir.

« Je vous écrirai demain. Merci.

» LILIA D. »

— Que penses-tu de cette réponse ? demanda Maurice à sa mère.

— Je crois que tu peux avoir confiance.

— Hélas ! il me semble au contraire que non. *Ce merci* tout seul

est bien sec.

— Et s'il n'y était pas ?

— C'est vrai. Je serais alors complètement condamné. — Pourvu qu'elle ne soit pas déjà engagée !

— Ne fais aucune supposition, mon cher enfant ; attends avec patience et mets ta confiance en Dieu.

— Tu as raison, ma mère : je vais essayer de travailler.

Deux jours après, la lettre arriva. Par une délicatesse dont il faut lui savoir gré dans cette circonstance, M^{me} Dufault s'était servie d'une enveloppe et d'une feuille blanches, au lieu d'employer du papier à bord noir, comme le font les personnes en deuil, souvent par pure mode ou ostentation. Avant d'ouvrir la lettre, Maurice Lambert se recueillit sérieusement, demandant à Dieu la force de supporter le refus le plus net, s'il lui était adressé, ou que la place fût prise.

Paris, ce 18 septembre 1874.

« Cher ami,

» Pour commencer, je veux tâcher d'être plus simple que vous, et c'est pour cela que je vous dis *cher ami*, au lieu de *cher monsieur*. Par ma dépêche d'hier, je vous ai déjà remercié ; je le fais encore en cet instant et avec la plus vraie reconnaissance. N'est-ce donc pas un immense bonheur d'être aimé comme je sens bien que vous m'aimez ? Et pour vous, n'est-ce donc pas un bonheur aussi ? Alors, pourquoi gémir comme vous le faites ! Rassurez-vous, je n'ai d'engagement avec personne. Si je dois me marier, ce sera avec vous, mais nous n'en sommes pas encore là. Bien que je sois sûre de votre affection et que vous possédiez toute ma confiance, il faut se connaître mieux et plus intimement que nous ne nous connaissons, avant de s'engager pour la vie.

» Parlons sérieusement. Si vous aviez eu un sentiment coupable à mon égard pendant la vie de mon mari, je vous dirais tout de suite qu'il me serait impossible de mettre un jour ma main dans la vôtre. Vous avez donc bien fait de m'affirmer que vous n'avez rien à vous reprocher à cet égard, et je vous crois. Un homme qui se permet d'aimer la femme d'un autre, une femme qui donne son cœur à celui qui n'est pas son mari, sont, à mes yeux, des êtres détestables. Je suis Parisienne, une fille du peuple, et je pense comme cela sur un sujet que nos auteurs en vogue traitent en badinant ou avec un cynisme effroyable. Ce point réglé, entre vous et moi, parlons d'autre chose.

» Si jeune que je sois encore, puisque je n'ai pas même vingt-deux ans accomplis ne suis pourtant pas sans quelque expérience de la

vie. J'ai vu mourir et vous savez ce que signifie ce mot. *Mourir, c'est tout*, a dit un homme d'une profonde piété, dont j'ai lu chez vous un ouvrage²⁶. Depuis que j'ai reçu le dernier soupir de M. Dufault, il m'est resté comme un bord noir à mes impressions, une ombre sur toute mon existence. Ne craignez-vous pas, si j'accepte de devenir votre femme, que je n'apporte dans votre existence un élément plus sérieux que vous ne le voudriez peut-être ? Réfléchissez bien avant de vous lier à mon sort. Si je vous épousais, ce serait dans le désir de vous rendre heureux. Et si, au lieu de cela, j'allais assombrir votre vie ? Encore une fois, réfléchissez bien.

» À vous entendre, on dirait que ma fortune vous fait peur. Pourquoi cette frayeur ? J'ai 20 000 francs de rentes, que je dois entièrement à M. Dufault. Je n'ai donc pas le droit d'en tirer vanité ou d'y attacher une si grande importance. Mais vous savez aussi que je suis une femme pratique, amie de l'ordre dans les affaires. Je n'ai pas tenu la caisse de M. Dufault pour rien.

» Quant à tout le reste, hélas ! c'est vous qui auriez la mauvaise part. Je veux bien m'occuper du jardin de l'Ouchette, y semer des pois d'après les indications de Gressent ; je veux bien cultiver des fleurs ; aller me promener avec vous dans les bois, souvent et longtemps ; aimer et vénérer votre mère qui deviendrait ma mère ; — mais, pour travailler aux champs ou à la vigne, je déclare d'avance que j'en suis incapable en toute saison. Si vous étiez ici, je vous dirais encore beaucoup d'autres choses et je vous en demanderais aussi. Mais cette lettre est déjà bien longue. Je finis donc en vous serrant cordialement la main, et j'embrasse votre mère.

» Votre amie,

» LILIA DUFALT. »

— Tu vois, mon cher enfant, si j'avais raison de t'engager à la confiance, disait M^{me} Lambert après avoir entendu la lecture de cette lettre. Que vas-tu faire maintenant ?

— Envoyer une dépêche et partir aujourd'hui même pour Paris.

— Tu ne resteras pas absent trop longtemps ?

— Non, sois sans crainte. Arrange vite mon linge, pendant que je vais au télégraphe.

— Brave garçon, que Dieu t'accompagne !

Aujourd'hui, c'est-à-dire quatre ans après ce voyage, si quelqu'un de mes lecteurs passait à la Rochette, qu'il monte, en se promenant,

jusqu'à l'habitation de Maurice Lambert. Il faut voir ce que l'Ouchette est devenu entre ses mains habiles et actives. M^{me} Lila Lambert y a ajouté des terrains en nature de champ, de prairie et aussi de bois. Si jamais le chemin de fer du pied du Jura se construit, il passera non loin de la jolie campagne. En un sens, ce sera bien commode pour la contrée, mais regrettable à divers égards. Le chemin de fer, c'est une sorte de démocratie autoritaire, qui fait main basse sur ce qui lui convient et cherche à tout dominer, à tout niveler, pourvu que ses trains cheminent sous la direction de leurs conducteurs. Et puis, demandera aux villages voisins d'une gare, ce qui résulte parfois pour eux de cette proximité. On vous dira que, le dimanche en particulier, la débauche et le vice viennent s'y étaler effrontément, corrompre la jeunesse et l'entraîner aux plus honteuses passions.

On a compris que M^{me} Lilia et Maurice furent bientôt d'accord. La lettre reçue par celui-ci était déjà très suffisamment explicite. L'un et l'autre, du reste, se valaient bien et ne pouvaient mieux choisir. L'amour étant de la partie, il ne restait plus qu'à fixer l'époque du mariage, qui eut lieu seulement à la fin de l'année, treize mois après la mort de M. Dufault. Maurice apprit plus tard que plusieurs propositions de mariage avaient été faites à la jeune veuve. Deux de ces demandes était fort honorables ; présentées, l'une par un veuf dans une belle position de fortune, ayant de jeunes enfants à élever ; l'autre, par un avocat de talent. Une troisième demande était assez originale pour que nous la reproduisons ici :

« À madame, madame veuve Henri Dufault, précédemment propriétaire des magasins N^{os} 11 et 12 de la rue Partie-aliquote, Paris.

» Madame,

» Ayant eu l'avantage de causer avec vous et de régler maintes factures de la maison Dufault, lorsque vous en teniez la caisse, j'ai l'honneur de vous offrir par la présente une position assurée et indépendante, par un mariage avec moi, si cela peut entrer dans vos convenances. Sans me flatter, je puis dire que j'ai bonne santé, bon caractère et largement de fortune. Le tout prêt à se dévouer à votre bonheur.

» Dans l'attente d'une réponse bienveillante, je vous salue, madame, avec respect.

» JAQUES CENDREUX.

» Ex-fabricant de voitures d'enfants, poussettes et vélocipèdes, cinquante ans ; ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Célibataire jusqu'à maintenant. Rue Brindillette, 19 bis.»

Tenez, mon cher lecteur, puisque vous êtes devant l'Ouchette, voici justement M^{me} Maurice Lambert qui sort de la maison et fait un tour de jardin avec un petit garçon de deux ans, qui court déjà devant sa mère et dit papa et maman comme si de rien n'était. — Le papa arrive, en bras de chemise, un sac vide en sautoir sur l'épaule droite. Pour le cultivateur, ce sac noué aux deux bouts, de façon à laisser l'ouverture libre, est une sorte de grand cordon d'honneur. Il est aussi l'emblème de la prospérité dans le travail. Comme le père de famille de la parabole, Maurice Lambert vient de répandre de bonne semence dans son champ. Le gentil Coco, conduit par un domestique, herse maintenant les sillons et recouvre le froment.

Il est évident que Maurice ne passera pas sa vie occupé uniquement aux travaux de l'agriculture. Il aura une famille à élever et il lui donnera tous ses soins. Lui et sa femme ont continué à lire ensemble, à augmenter la somme de leur instruction. Puis, il se peut que ses concitoyens l'appellent à des fonctions publiques, à des charges pour lesquelles il serait mieux doué que d'autres, cultivateurs ou artisans. Par exemple, il pourrait être membre du Grand Conseil ; un membre capable et d'une grande indépendance d'opinion. Il ne voterait pas oui en bloc, par assis ou levé, et non à l'appel nominal. — Comme juge de paix, il ferait son possible pour concilier les parties ; judicieux dans ses conseils, il serait inflexible dans l'application de la loi. — Syndic d'un village, il faudrait qu'une police sévère s'exerçât dans la commune ; que les cabarets et les pintes, ces fléaux de notre époque, fussent fermés chaque soir à l'heure réglementaire. Les tapages nocturnes de messieurs les garçons ne seraient pas tolérés. Le dimanche serait respecté comme jour de repos ; Maurice, le premier, donnerait à cet égard l'exemple.

Mais Maurice Lambert ne recherchera jamais la popularité, ni aucun suffrage aux élections. Il a trop de dignité morale pour se mettre en avant de cette manière, et les électeurs feront comme s'ils ne le connaissent pas. Si cela arrive, il n'en sera que plus tranquille et plus heureux ; mais il serait regrettable que ses belles facultés ne fussent pas employées plus directement d'une manière active au service de son pays. Si l'on vient le chercher, il quittera sa charrue en disant : Je voterai selon ma conscience et mes lumières ; je tâcherai d'être toujours pour la justice et une bonne administration. — Viendra-t-on l'appeler ? C'est possible ; mais le contraire est plus probable encore. Dans ce dernier cas, il trouvera bien à employer son temps et sa fortune d'une manière utile.

Il se peut que certains lecteurs, à idées préconçues, m'accusent de sortir de la vie réelle, pour ne faire que du roman, dans le portrait

moral et intellectuel de Maurice Lambert. Aux yeux de ces lecteurs, tout jeune campagnard est nécessairement un être borné, dont l'esprit se traîne sur la terre et n'a d'autres aspirations que celles du vulgaire le plus commun. Chercher des héros et des héroïnes de village, c'est vouloir prendre la lune avec les dents, l'espèce en question étant introuvable, tandis qu'elle est sans doute nombreuse dans les classes cultivées. Je conviens qu'un homme du caractère, des moyens et des dispositions de Maurice Lambert, est bien rare parmi les cultivateurs. Il est très difficile d'en rencontrer de pareils. Cependant, si l'on cherche bien, on finira par en découvrir. N'en trouverait-on qu'un seul, ma thèse serait justifiée. — Et si, par malheur, on n'en trouvait point, qu'en faudrait-il conclure, sinon que c'est la faute de tout jeune homme bien doué, qui, au lieu de chercher à s'instruire, au lieu de suivre le chemin de la sagesse et de la piété, préfère les amusements frivoles, écoute la voix des mauvaises passions, et abandonne ainsi à tous les vents les progrès dont sa nature morale et intellectuelle était capable.

Marie Lambert, devenue Marie Jaquet peu après le mariage de son frère, habite avec son mari la maison de leur mère. Celle-ci va de chez elle à l'Ouchette et redescend au village presque tous les jours. Une mère comme elle n'a jamais tout vue, tout recommandé, surtout pour ses deux petits-enfants, — car Marie aussi a une fillette qui commence à babiller. Ah ! les heureuses gens, n'est-ce pas ? Et pourquoi n'y en a-t-il pas d'avantage ? La réponse est facile : parce que, pour les hommes, il y a l'avarice, l'orgueil, la colère, le cabaret, les cartes à jouer et cent autres horreurs. Et pour les femmes, la légèreté, la vanité, la futilité, la mauvaise langue, la gourmandise, la paresse, et aussi beaucoup d'autres choses fort laides. Au lieu des principes mauvais qui dominent le cœur, s'il s'y trouvait la crainte de Dieu, l'amour de la paix, une confiance réciproque basée sur la vérité, la face morale du monde serait bientôt changée, les ménages heureux, les familles bénies et prospères, les enfants bien élevés !

M^{me} Lilia Lambert est aimée à la Rochette. Non seulement elle fournit des secours matériels aux pauvres, mais, mieux que cela, elle les visite, leur donne de bons conseils, les reprend ou les encourage selon les cas. Elle a fondé une école pour les petits enfants de quatre à sept ans. La *dame de l'Ouchette*, ainsi qu'on l'appelle au village, est considérée comme la providence des malheureux et des malades. C'est beau, n'est-ce pas ? Et quand on se souvient qu'elle était arrivée à la Rochette sans connaissance de Dieu, une cigarette à la bouche ! Mais il faut reconnaître aussi qu'elle était restée fidèle à ses devoirs et qu'elle aimait le travail. Dans sa position de jeune fille pauvre, vivant

à Paris, c'est un bien bel exemple donné à des milliers d'autres. Maurice Lambert a fait là une conquête dont il pourrait s'enorgueillir, si son cœur reconnaissant ne se tenait aux pieds de Celui de qui provient toute bénédiction.

FIN

